|  |
| --- |
| Maurice Blondel [1861-1949]  Philosophe français  (1939)  Lutte pour la civilisation et philosophie de la paix  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Maurice BLONDEL

**Lutte pour la civilisation et philosophie de la paix.**

Paris : Flammarion, Éditeur, 1939, 212 pp. Collection : Bibliothèque de philosophie scientifique.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

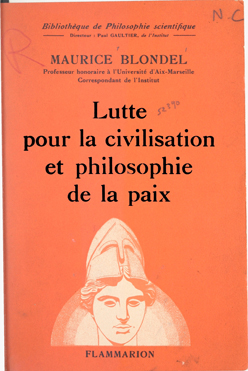
Édition numérique réalisée le 10 novembre 2023 à Chicoutimi, Québec.



Maurice Blondel [1861-1949]

Philosophe français

Lutte pour la civilisation  
et philosophie de la paix



Paris : Flammarion, Éditeur, 1939, 212 pp. Collection : Bibliothèque de philosophie scientifique.

*Bibliothèque de Philosophie scientifique*

Directeur : Paul Gaultier, de l’Institut

Maurice Blondel

Professeur honoraire à l’Université d’Aix-Marseille

Correspondant de l’Institut

Lutte  
pour la civilisation  
et philosophie  
de la paix

Flammarion

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par Paul Gaultier, de l'institut

LÉON BERTRAND, professeur à la Sorbonne et à l’Ecole Centrale : *Les Grandes Régions géologiques du sol français*.

G. BOULIGAND, CH. BRUNOLD, A. GRUMBACH, P. MORAND, P. SER- GESCU, M. TABOURY, A. TURPAIN : *L'Évolution des sciences physiques et mathématiques*.

A. BOUTARIC, professeur à la Faculté des Sciences de Dijon : *Les Conceptions actuelles de la physique*.

LOUIS DE BROGLIE, de l'institut, professeur à la Faculté des Sciences, Lauréat du Prix Nobel : *La physique nouvelle et les Quanta*.

MAURICE DE BROGLIE, de l’Académie française et de l’Académie des Sciences : *Atomes, radioactivité et transmutations*.

MAURICE CAULLERY, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne : *Les Conceptions modernes de l’hérédité*.

\_\_\_\_\_, *Les progrès récents de l’embryologie expérimentale*.

JACQUES CHEVALIER, doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, correspondant de l’institut : *La vie morale et l'au-delà*.

Docteur MAURICE DIDE, directeur médecin des asiles publics d’aliénés, docteur ès lettres : *L’Hystérie et l’évolution humaine*.

L. DUMONT-WILDEN, membre de l’Académie Royale de langues et littérature française de Belgique. Membre correspondant de l’institut de France : *L’Évolution de l'esprit européen*.

ALBERT EINSTEIN : *Comment je vois le monde*, traduction du colonel CROS, ancien élève de l’École Polytechnique.

ALBERT EINSTEIN et LÉOPOLD INFELD : *L’évolution des idées en physique*. Traduction de MAURICE SOLOVINE.

CHARLES FABRY, membre de l’Académie des Sciences : *Physique et astrophysique*.

PHILIPP FRANK, professeur à l’Université de Prague : *Le principe de causalité et ses limites*, traduction de J. DU PLESSIS DE GRENÉDAN.

PAUL GAULTIER, de l’institut : *L’Ame française*.

ARMAND DE GRAMONT, de l'Académie des Sciences : *Problèmes de la vision*.

PAUL GUILLAUME, chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Paris : *La psychologie de la Forme*.

JOHAN HJORT, professeur à l’Université d’Oslo : *La Crise de la vérité*, traduction du colonel CROS ancien élève de l’École Polytechnique.

L.-O. HOWARD, ancien chef du bureau d’Entomologie des États-Unis : *La Menace des insectes*, traduction de L. BERLAND, sous-directeur du Laboratoire d’Entomologie du Muséum de Paris. Préface de E.-L. BOUVIER, de l’institut.

Docteur PIERRE JANET, membre de l’institut, professeur au Collège de France : [*Les Débuts de l’intelligence*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.jap.deb). <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.jap.deb>

\_\_\_\_\_, *L’Intelligence avant le langage*.

<http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.jap.int>

ANDRÉ JOUSSAIN, agrégé de philosophie, docteur ès lettres : *Psychologie des masses*.

LECOMTE DU NOÜY : *L’homme devant la science*.

JULES LEGRAS, professeur à la Sorbonne : *L’Ame russe*.

HENRI LICHTENBERGER, professeur à la Sorbonne : *L’Allemagne nouvelle*.

LOUIS MARLIO, membre de l’institut : *Le sort du capitalisme*.

GÉNÉRAL MAURIN : *L’armée moderne*.

PASTEUR VALLERY-RADOT, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, médecin des hôpitaux, membre de l’Académie de Médecine : *Les Grands Problèmes de la médecine contemporaine*.

PAUL PORTIER, membre de l’institut et de l’Académie de Médecine : *Physiologie des animaux marins*.

HANS REICHENBACH : *Atome et Cosmos*, trad. de MAURICE LECAT.

LOUIS REYNAUD, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Lyon : *L’Ame allemande*.

\_\_\_\_\_, *La démocratie en France*.

COMTE SFORZA : *L’Ame italienne*.

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[1]

Lutte pour la civilisation  
et philosophie de la paix

[2]

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

la pensée. I : La genèse de la pensée et les paliers de son ascension spontanée. Alcan, 1934 (Bibliothèque de philosophie contemporaine). <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030168259>

la pensée. II : La responsabilité de la pensée et la possibilité de son achèvement. Alcan, 1934. <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030168265>

l’être et les êtres : Essai d’ontologie concrète et intégrale. Alcan, 1935. <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030168286>

l’action. I : Le problème des causes secondes et le pur agir. Alcan, 1936. <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030168270>

l’action. II : L'action humaine et les conditions de son aboutissement. Alcan, 1937. <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030168271>

l’itinéraire philosophique de maurice blondel (Spes, 1928). <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030168323>

une énigme historique. « *Le* *vinculum substantielle* », d’après Leibniz : essai d’un réalisme supérieur. Beauchesne, 1930. <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030168250>

le problème de la philosophie catholique. Bloud et Gay (1932).

léon ollé-laprune. Gollection des « Maîtres d’une Génération » (1932).

le procès de l’intelligence. Bloud et Gay (1921).

patrie et humanité. Chronique sociale de France, 16, rue du Plat, Lyon (1928).

la psychologie dramatique de la passion à oberammergau. Bloud (1910).

qu’est-ce que la mystique. « Cahier de la Nouvelle Journée ». Bloud et Gay (1925).

*(Autres ouvrages épuisés.)*

[3]

*Bibliothèque de Philosophie scientifique*

Directeur : Paul Gaultier, de l’institut

MAURICE BLONDEL

Professeur honoraire à l’Université d'Aix-Marseille  
Correspondant de l’Institut

Lutte  
pour la civilisation  
et philosophie  
de la paix

FLAMMARION, ÉDITEUR

26, rue Racine, Paris

[4]

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous les pays.

Copyright 1939,  
by Ernest Flammarion.

*Printed in France*

[211]

**Lutte pour la civilisation  
et philosophie de la paix**

Table des matières

[Introduction](#Lutte_civilisation_intro) [5]

Chapitre I. [Perspectives liminaires. Complexité de l'enquête](#Lutte_civilisation_chap_I) [13]

a) [Pourquoi le problème est difficile à poser](#Lutte_civilisation_chap_I_a) [13]

b) [Les paradoxes et les obstacles à surmonter](#Lutte_civilisation_chap_I_b) [14]

c) [Fallacieuses ambiguïtés à dénoncer](#Lutte_civilisation_chap_I_c) [18]

d) [Instabilité des rassemblements opposés](#Lutte_civilisation_chap_I_d) [25]

e) [Dispositions et réserves équitables servant de directoire à notre combat pacifique](#Lutte_civilisation_chap_I_e) [29]

Chapitre II. [Les positions affrontées](#Lutte_civilisation_chap_II) [37]

1. [Les soi-disant régimes totalitaires](#Lutte_civilisation_chap_II_1) [38]

[Aspects extérieurs du totalitarisme](#Lutte_civilisation_chap_II_1a) [41]

Sources idéologiques du totalitarisme [42]

Sources vitales et raciales [45]

[Déploiement des conséquences conformes aux principes du totalitarisme](#Lutte_civilisation_chap_II_1b) [47]

[Le totalitarisme vu du dedans](#Lutte_civilisation_chap_II_1c) [51]

[Vue synthétique de l’idéologie et du comportement totalitaires](#Lutte_civilisation_chap_II_1d) [57]

2. [Les soi-disant régimes de liberté](#Lutte_civilisation_chap_II_2) [66]

[Régimes libéraux vus du dehors sous diverses dénominations](#Lutte_civilisation_chap_II_2a) [66]

Variantes abusives de la liberté [69]

Edulcorations corruptrices des régimes de liberté [71]

[Les régimes de liberté scrutés en leur essentielle inspiration](#Lutte_civilisation_chap_II_2b) [73]

[Double résumé des attitudes confusément mêlées et nécessité de déceler les thèses exclusives l’une de l’autre](#Lutte_civilisation_chap_II_2c) [78]

[Double inviabilité des régimes en conflit](#Lutte_civilisation_chap_II_2d) [81]

[212]

Chapitre III. [Confrontation foncière](#Lutte_civilisation_chap_III) [87]

1. [Le grand duel](#Lutte_civilisation_chap_III_1) [88]

2. [Arbitrage philosophique sur le fond du débat](#Lutte_civilisation_chap_III_2) [94]

3. [Libération rationnellement nécessaire de l’immanentisme](#Lutte_civilisation_chap_III_3) [99]

4. [Analogies civilisatrices](#Lutte_civilisation_chap_III_4) [103]

Chapitre IV. [Principes, conditions et applications d’un authentique esprit de paix](#Lutte_civilisation_chap_IV) [113]

1. [Que vaut la formule : les peuples ont le droit de disposer d’eux-mêmes](#Lutte_civilisation_chap_IV_1) [115]

2. [Respectabilité et protection des petits États](#Lutte_civilisation_chap_IV_2) [129]

3. [Droit à l’expansion et devoir d’équité](#Lutte_civilisation_chap_IV_3) [132]

Sophisme radical de confusion [145]

Précautions légitimes et défenses nécessaires [147]

Promotion de la conscience morale et religieuse [150]

Chapitre V. [L’inspiration supérieure de l’esprit de paix](#Lutte_civilisation_chap_V) [157]

1. [Raisons qui rendent plus intelligible et plus urgente l’influence du ferment chrétien](#Lutte_civilisation_chap_V_1) [162]

a) Besoins accrus par la civilisation scientifique, procédant de la stimulation chrétienne, mais devenant dangereuse et décevante sans la fidélité aux mœurs chrétiennes [163]

b) Insuffisance des succédanés idéalistes et monistes [166]

c) Le sursum social et moral issu du christianisme devient, si on le détache de son principe animateur, un grand risque de perturbations, d’ambitions déviées de leur plan et de désordre révolutionnaire [177]

d) Inversement, devant un conformisme, plus préoccupé de la lettre et des situations acquises que de l’esprit et des adaptations généreuses, surgissent des besoins et des efforts de rénovation dont il est utile et fécond de tenir compte [179]

2. [Les adaptations nécessaires, les conciliations et les suprêmes devoirs](#Lutte_civilisation_chap_V_2) [183]

3. [Réponse aux objections contre la possibilité progressivement réalisable de la vraie paix](#Lutte_civilisation_chap_V_3) [189]

[Conclusion](#Lutte_civilisation_conclusion) [195]

[5]

**Lutte pour la civilisation  
et philosophie de la paix**

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#tdm)

La civilisation est en péril. C’est devenu un lieu commun de répéter ce cri d’alarme que se jettent, en des sens opposés et comme un appel de guerre, tant d’esprits diversement cultivés, tant de peuples qui prétendent, les uns à l’hégémonie politique et militaire comme preuve et condition de leur supériorité intellectuelle et raciale, les autres à l’excellence des valeurs morales et spirituelles comme au principe de leur influence libérale et de leur ascendant civilisateur. C’est dire que l’idée même de civilisation, au lieu d’être devenue, comme on l’espérait, un principe d’accord et un moyen de coopération pacifique, apparaît comme une source de conflits spéculatifs et pratiques, comme un ferment d’hostilité entre des concepts exclusifs qui durcissent et exaltent les intérêts antagonistes, les sentiments passionnés, les appels équivoques du devoir patriotique, les mystiques ardeurs d’une sorte de religion capable de susciter les extrêmes sacrifices ou de glorifier les pires abus de la force.

[6]

Dans cette tourmente qui soulève l'aveuglante poussière des partialités, il semble nécessaire, et nous voudrions montrer qu’il est possible, d’introduire l’examen d’une sereine raison, la recherche impartiale de la vérité, telle que l’exige l’esprit qui préside à l’œuvre scientifique de la collection où ce petit livre est appelé à prendre place.

Sans doute il est malaisé, parmi l’indéfinie variété des opinions en conflit ou des plans qui se multiplient pour établir cette mouvante tranquillité de l’ordre qui seule mérite le nom de paix active et durable, de déterminer exactement les données précises, l’énoncé lucide et exhaustif du grand problème à poser, à discuter, à orienter vers une solution permanente qui ne saurait être qu’un équilibre en mouvement. Mais, quelles que soient la complexité toujours croissante de l’humanité en parturition et la confusion des conflits déclarés ou menaçants, il devient de plus en plus évident qu’une interdépendance universelle forme l’unité du drame total qui se déroule en cette crise d’une ampleur et d’une violence sans précédent, mettant aux prises deux tendances inconciliables. Et c’est d’abord à discerner et à définir ces deux conceptions de l’homme et de sa fonction qu’il nous faut travailler afin d’éclairer le débat et de le rapporter à ce qu’on peut appeler la vérité essentielle de la nature humaine, du devoir des nations, de l’ordre international et de la destinée de l’humanité.

Qu’on ne s’imagine pas pour cela que nous ayons à sortir des réalités les plus concrètes, des périls les plus imminents, des solutions les plus positives. Nous devons au contraire nous libérer des précipitations, [7] des thèses simplistes, des conclusions au rabais, des plans spéciaux qui ne sont jamais que des abstractions revêtues de paroles et d’expériences indigentes. La vraie question est infiniment plus ample, plus ontologique, si l’on ose dire, c’est-à-dire qu’elle porte sur ce qu’il y a de plus foncier, de plus permanent dans la réalité humaine, — réalité que nous avons tous à constituer en nous et à édifier avec les autres hommes, non seulement pour le temps présent ou pour l’avenir prochain, mais pour ce qui, dans les actes humains, a une valeur universelle et un caractère d’éternité.

Et qu’ici on ne s’insurge point de prime abord contre cette anticipation destinée seulement à donner un premier sentiment de toute la portée du problème. Car nul acte humain n’est conscient et n’a le sentiment de se déterminer lui-même qu’en ayant en lui l’idée au moins implicite de son originalité, de ses conséquences se répercutant à l’infini, de sa responsabilité intemporelle à laquelle il ne saurait se dérober finalement, soit qu’il s’agisse de cette justice immanente, souvent tardive mais inéluctable, soit qu’il faille songer à une sanction transcendante dont nous n’aurons pas à scruter ici la suprême équité.

On pourrait objecter que nous semblons supposer le problème résolu dès l'instant où nous paraissons admettre d’avance une nature humaine définie, une vérité constitutive en cette nature qu’il n’y aurait qu’à scruter pour en dégager les lois spécifiques et pour reconnaître les normes internes de son développement. Ce qui est en litige, n’est-ce pas, demandera-t-on, l’idée même d’une vérité définitive, [8] alors qu’une évolution imprévisible renouvelle ou renverse tous les cadres fixes, alors que rien n’est qui ne puisse devenir autre, alors que le passé n’est que ce qu’on persuade qu’il a été, et que le mensonge ou l’hypocrisie servent d’efficace instrument de succès et de culture ? C’est précisément cette objection fondamentale que nous aurons à rencontrer, avec toutes les conséquences qu’elle entraîne, avec tous les présupposés qu’elle implique, avec toutes les incohérences et les impossibilités qu’elle contient et qui la détruisent intrinsèquement. A cette condition seulement, dans ce qui semble un duel à mort et ce qui doit être plutôt une promotion de vie, s’inscriront finalement 1 espoir, la certitude même, cette *vérité* dont Pascal a si magnifiquement célébré l’indéfectible survivance et la suprême invulnérabilité.

En attendant, une tâche préliminaire va s’imposer à nous. Et si elle est nécessaire pour préparer et éclairer le vrai débat, ce n’est point dire pour cela qu’elle est la plus facile et la moins paradoxale. Car il s’agit d’opérer un triage et de ramener en chacun des camps opposés tous ceux qui oscillent de l’un à l’autre, tous ceux qui, se croyant d’un côté, sont réellement de l’autre et s’illusionnent sur l’esprit dont ils se réclament, tous ceux qui nuisent gravement aux causes qu’ils s’imaginent servir, tous ceux qui, sans être des traîtres, procurent sans s’en douter l’avantage de l’ennemi qu’ils croient détester et refouler, tous ceux qui ont affaibli par leurs erreurs ou leurs passions l’idéal qu’en paroles ou en actes ou parfois même du fond de leur cœur ils prétendaient ou désiraient exalter.

[9]

Nous n’aurions pas perdu notre peine et notre temps, ni le temps et la peine de quelques lecteurs, si ce petit livre pouvait contribuer à un examen de conscience qui nous amènerait tous à reconnaître à quelle famille d’esprits nous souhaitons finalement d’appartenir et quelle est au fond notre vraie filiation spirituelle.

Nous essayerons donc de faciliter un discernement des idées et des dispositions intimes de chacun. Et ainsi serons-nous amenés peu à peu à montrer qu’au milieu du désordre des idées ou du désarroi des actions et des visées, il se présente deux conceptions irréductibles, deux méthodes adverses et incompatibles, comme le sont, sinon les deux cités dont, sur un plan surnaturel, parlait saint Augustin, ou deux « idéologies », selon une expression trop employée aujourd’hui, du moins deux attitudes qu’au sens fort de ce mot on peut appeler contradictoires, parce qu’elles portent sur des réalités substantielles et non pas seulement sur des modalités contraires et des oppositions plus ou moins conciliables. Car où il s’agit des réalités nécessaires, moralement ou métaphysiquement subsistantes, le principe de contradiction tend à s’appliquer dans toute sa rigueur et les compromis deviennent impossibles ou mensongers.

C’est en ce sens qu’on ne peut formuler la lutte engagée en oppositions trop simplistes, comme lorsqu’on parle d’un conflit entre la matière et l’esprit, entre l’individualisme et le collectivisme, entre la force et le droit, etc. On abuse du mot *idéal* lorsqu’on l’applique à tout ce qui semble d’ordre invisible, impondérable, désintéressé, et lorsqu’on estime que toute conviction qui serait sincère mérite [10] une pleine estime et exige un égal respect. En fait, il y a de fausses sincérités, même chez ceux qui croient servir le vrai et le bien. Il ne faut donc pas confondre la rigoureuse impartialité et la sérénité objective dont nous aurons le devoir et le souci de ne jamais nous départir avec les égards pour les personnes, égards que réclame non point tant une indifférente tolérance qu’une vraie sollicitude pour les âmes désireuses de se libérer des erreurs et des étroitesses.

D’un tel point de vue, il y a donc une double réforme à tenter dans nos sociétés modernes contre la partialité passionnée et parfois pharisaïque, et contre une indifférence dédaigneuse et égoïste. Si, dans la politesse mondaine ou dans la politique internationale, on est réduit à ne point intervenir sur le fond des opinions et des préférences, il n’est cependant pas nécessaire, il n’est pas normal et moral d’affecter une neutralité absolue en face des erreurs contagieuses qui peuvent entraîner les personnes ou les nations à des thèses ou à des pratiques nuisibles au maintien de la paix et à la coopération progressive de tous les membres, de tous les efforts humains.

C’est pourquoi il est scientifique d’examiner les conceptions qui, dans telle ou telle nation et sous tel et tel chef, préparent des suites funestes à ceux qui s’en inspirent et, conséquemment, fût-ce d’une manière indirecte, dommageables à toute la communauté humaine et à ses fins les plus hautes. Au fond, il n’y a pas plusieurs civilisations essentiellement hétérogènes. Il importe donc, tout en reconnaissant la diversité historique et légitime, d’exclure [11] les orientations fautives et de discerner d’avance les aboutissements qu’entraîneraient les déviations, fussent-elles presque imperceptibles au point de départ ; tant la dialectique de l’histoire est souvent rigoureuse à l’insu des hommes qui, dans l’ordre des faits, ne considèrent d’ordinaire que les buts prochains et les intérêts immédiats.

On comprend dès lors l’extrême intérêt qui s’attache à une confrontation absolument précise et sereine entre les doctrines essentielles ou les pratiques systématiques dont s’inspire la lutte pour la civilisation. Malgré l’apparent illogisme de maintes actions, nulle vie personnelle ou collective n’échappe à la loi d’après laquelle les hommes agissent sous l’influence d’un idéal au moins implicite, d’une métaphysique, fût-elle vague ou informulée. Des conceptions diversement régnantes qu’on décore du nom de civilisation, il s’agit donc de dégager les idées-forces qui animent l’activité consciente et volontaire de la vie internationale ; il s’agit d’examiner d’où surgissent et où aboutiraient ces forces intelligentes méthodiquement tendues vers des buts délibérément choisis.

\*  
\* \*

Ni partialité, ni indifférence ; c’est à la condition d’échapper à ce double écueil que l’examen entrepris gardera son caractère philosophique et acquerra une portée utile. Le lecteur supportera donc les analyses minutieuses et sereines, comme aussi les conclusions sévères qu’imposera l’enchaînement méthodique des exigences intellectuelles. C’est une philosophie infidèle à ses origines et à ses devoirs [12] que celle qui se bornerait soit à une vue spéculative, soit à des exhortations passionnées. Les grands ébranlements historiques du temps présent réveillent le sentiment et accroissent l’urgence de la mission traditionnelle de ce qu’on peut appeler la philosophie militante, celle qui recueille, règle et juge tout le dynamisme de la pensée et de l’action humaines en ce qu’elles ont de conforme à leur élan initial et à leur aspiration essentielle. C’est donc en toute sincérité scientifique et en toute indépendance des questions de personnes et d’intérêts que nous envisagerons les conflits actuels.

[13]

**Lutte pour la civilisation  
et philosophie de la paix**

Chapitre I

PERSPECTIVES LIMINAIRES.  
COMPLEXITÉ DE L’ENQUÊTE

a) Pourquoi le problème est difficile à poser.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il semble que le seul nom de civilisation devrait rallier dans une paisible coopération ou dans une émulation généreuse les hommes et les peuples. Par la facilité de leurs communications et l’échange de leurs progrès, tous ne devraient-ils pas prendre une conscience accrue d’une solidarité de pensée et d’intérêts dans la communauté humaine ? La raison qui, comme la science, a un caractère universel ne suffirait-elle pas à dominer les passions discordantes ? Et, d’après son étymologie même, la civilisation ne devrait-elle pas consister à policer les hommes, à les rendre plus sociaux et plus sociables, à faire d’eux à la fois des citoyens plus librement disciplinés et des civilisés plus aptes à une culture humaine de plus en plus intégrale et pacifiante ? Dès lors, n’est-il point paradoxal et même faux d’évoquer la « lutte pour la civilisa

[14]

tion », comme s’il y avait un antagonisme inhérent à cet effort, — effort qui, au lieu d’unir les volontés et les cœurs, les oppose jusqu’aux hostilités sanglantes ? Y aurait-il plusieurs sortes de civilisations incompatibles ? Mais leur conflit même ne prouverait-il pas que, parmi les différences légitimes ou provisoires, on ne peut s’empêcher de tendre à une forme supérieure qui rassemblerait peu à peu tous les aspects, tous les progrès d’un unique idéal, inspirateur et conciliateur des plus riches aspirations ?

C’est à poser ce problème en son urgence et en sa complexité actuelle, c’est à en discuter les données, c’est à en chercher la solution que nous voulons méthodiquement travailler ici. Notre première tâche sera de démêler la confusion qui masque souvent les tendances profondes sous la poussée violente de vues passionnées et dans la méconnaissance des fins réelles auxquelles on risque d’aboutir. Aussi importe-t-il absolument d’amener les regards et les intentions à se rendre compte des secrètes illusions qui peuvent, à notre insu et contre notre gré, nous faire les dupes, puis les complices de faux-semblants qu’il nous faut à tout prix éviter.

b) Les paradoxes et les obstacles à surmonter.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Si l’on réfléchit au désarroi des idées, des mœurs et des tentatives qui, de l’aveu général, se multiplient autour de nous, on ne saurait échapper complètement à certaines constatations paradoxales.

— La première (que nous venons déjà de rencontrer en notant l’ambiguïté de l’idée actuelle de civilisation) demande, dès le seuil de notre inves

[15]

tigation, à être un peu approfondie. Comment se fait-il que ce qui devrait unir suscite au contraire des conflits d’une ampleur et d’une intransigeance croissantes ? On a beau en effet déclarer qu’une certaine diversité de culture, d’idéal, de réalisation scientifique, artistique, politique est naturelle, légitime, voire bienfaisante : en fait, on ne peut s’empêcher, derrière les formules de politesse et d’intérêt, de tendre à promouvoir, sinon à imposer, une unité et une unanimité qu’à part soi l’on estime seule vraie et destinée à un triomphe universel, comme celui de l’état supérieur vers lequel s’achemine l’élite de l’humanité. Il y a donc là le principe secret de compétitions de plus en plus vives à mesure que toutes les questions deviennent, selon une expression d’ailleurs incomplète, des questions mondiales.

— Surgit ici, consécutivement à la première, une seconde difficulté paradoxale qui résulte peut-être du choc entre les deux morceaux d’une grande vérité brisée et par là même défigurée. D’un côté, la civilisation apparaît comme l’exaltation des personnes humaines et de leur liberté volontairement disciplinée ; d’un autre côté, un besoin d’unitarisme grégaire qui, pour fondre les individus dans une masse écrasante, écrase d’abord les opinions privées afin de constituer une force irrésistible et invulnérable d’attaque ou de défense : d’où deux conceptions non seulement théoriquement contraires, mais activement antagonistes de ce que doit être une humanité de plus en plus évoluée ou même déjà une surhumanité organisée par un unanimisme totalitaire. Et cette opposition est poussée si loin que, pour les uns, un homme vaut un homme dans

[16]

le respect des droits et la libre pratique des devoirs, tandis que, pour les autres, et en dépit des lois biologiques, le genre humain comporte des espèces d’hommes différentes, des races fatalement inégales, un sang qui assure par sa prétendue pureté les vertus les plus hautes et, au seul sens réaliste de ce mot, la « divine » énergie de la seule civilisation qui a les promesses de l’avenir, on dit même de l’éternité.

Or, ne voit-on pas à quel point devient tragique l'opposition qu’il nous fallait marquer dès l’abord pour faire sentir l’extrême gravité et le caractère profondément philosophique du débat suscité par l’évolution générale du monde contemporain ? Et pourtant ne serait-on pas fondé à nous objecter que l’opposition foncière ici décrite résulte d’une vue abstraite et même irréelle, et que, dans l’ordre concret, ni l’une ni l’autre de ces conceptions extrêmes n’est réalisée ni réalisable ? — À la lettre, elles ne sont donc pas seulement paradoxales, elles se trouvent artificielles et forcément plus ou moins inconséquentes avec leur propre principe : ce qui ne les empêche pas de porter, dans la pratique, des conséquences diversement funestes chacune à part ou par leur conflit même.

Il semblerait donc, d’une part, qu’une plasticité indéfinie permettrait les solutions les plus diverses, les rassemblements les plus hétérogènes ou les plus instables, ainsi que nous en voyons se produire en ces derniers temps. Et il semblerait, d’autre part, que, sous cette mobilité flottante, se cachent des antagonismes profonds qui, sans qu’on se rende toujours compte des causes essentielles des conflits, suscitent un constant état de guerre, guerre qui

[17]

n’a plus besoin d’être expressément déclarée pour être endémique et permanente.

Quoi de plus étrange déjà que cette sorte d’inconscience ou d’incertitude cohabitant avec les plus vives passions et les animosités les plus déclarées ? Et voici pourtant un autre aspect symétrique : il n’est pas moins nécessaire de le signaler avant de chercher à mettre un peu de clarté philosophique dans la confusion des idées et des réactions qui se produisent dans l’humanité contemporaine. Les alliances se renversent, les rassemblements se font et se défont ; ceux qui se déclarent ennemis, qu’ils le veuillent ou non, travaillent au même désordre général et font le jeu les uns des autres ; et nous verrons en effet que les apparents vainqueurs ne résolvent aucune des questions d’avenir ni ne satisfont à aucun des besoins essentiels de l’humanité.

Ce que nous avons donc à montrer, c’est que, de part et d’autre, on se fait illusion sur le véritable enjeu, sur la méthode, sur l’esprit même, sur la signification essentielle, sur la solution du problème qui s’impose aujourd’hui à l’humanité. Aussi après avoir décrit les positions adverses qui semblent opposer les belligérants, nous aurons à constater que, de part et d’autre, la question est incomplètement posée et comprise et qu’en raison de déficiences ou d’erreurs — d’ailleurs inégales — nulle solution viable et pacifiante n’est réellement durable et bienfaisante. Et par conséquent nous devrons nous dégager des perspectives étroites ou inhumaines qui ferment l’accès au véritable esprit de paix et de civilisation. Alors seulement, au lieu d’animosités inexpiables, d’oppositions insolubles

[18]

et de revendications insatiables, il sera possible et bon de dénoncer la contradiction absolue entre l’illusion mauvaise, qui entretient le meurtrier esprit de guerre, et la vérité bonne pour tous que réclame et qu’inspire l’esprit, seul digne de ce nom, l’esprit de paix. Que le pressentiment de ce bien si désiré nous aide à soutenir l’effort qu’il nous faut faire pour apercevoir et surtout pour réaliser les conditions dont il dépend.

c) Fallacieuses ambiguïtés à dénoncer.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Illimitée et vaine serait la tâche de décrire la diversité des opinions individuelles qui s’entrecroisent et s’enchevêtrent dans nos sociétés contemporaines où le développement de la culture a multiplié tantôt une habitude de juger superficiellement, tantôt un snobisme docile, tantôt une confiance servile à l’égard des dogmes scientifiques et des embrigadements de partis ou d’écoles. Ce qui est possible et désirable, ce qui sera instructif et utile, c’est d’analyser les occasions et les résultats de cette sorte d’anarchie funeste à la vie des esprits et à l’union des volontés. Malgré les apparences, cette maladie intellectuelle et morale n’est point particulière aux pays de liberté et de critique outrancière ; sous des symptômes opposés, elle se cache et s’aggrave même dans les régimes de contrainte autoritaire. Pour le comprendre, il vaut donc la peine d’étudier les causes multiples, fiévreuses ou torpides, de cette situation anormale des diverses sociétés humaines. Nous allons montrer comment naissent les troublantes équivoques

[19]

qui, derrière des mots identiques, mettent des significations différentes et des doctrines opposées les unes aux autres. Nous verrons mieux ensuite comment, à travers ce qu’on a nommé des rassemblements ou même des unions sacrées, s’organisent temporairement d’apparentes et éphémères unanimités qui ne suppriment pourtant pas d’une manière durable et salutaire les causes profondes de désordre et d’hostilité.

Il ne s’agit pas seulement de la difficulté de traduire exactement d’une langue dans une autre des mots qui semblent, par leur étymologie ou par l’habitude des traductions littérales, comporter le même sens et les mêmes connotations. Il y a, sous les mêmes vocables, des oppositions cachées dont il est bon que nous soyons prévenus pour rester toujours en garde contre les pièges et les sophismes. C’est ainsi qu’on invoque, qu’on glorifie les forces spirituelles, les valeurs idéales et morales, la haute culture, le progrès civilisateur, l’organisation pacificatrice, l’esprit de sacrifice, la mystique des grandes générosités populaires et des dévouements héroïques : choses et mots si bien portés que chacun et tous s’en parent et s’en prévalent, tantôt pour se réserver la gloire et le privilège de réaliser leur signification excellemment, tantôt pour accaparer et pour prétendre imposer le sens et la forme et les méthodes et les conséquences qu’on leur attribue. Et cependant ce qu’on met sous ces termes séduisants qui se rapportent tous, semble-t-il, à une civilisation de liberté et d’honneur, diffère du tout au tout ; car les conceptions les plus matérialistes n’hésitent pas à se réclamer de ce qu’on y appelle les puissances spirituelles, tout en sous-entendant

[20]

que l’esprit n’est qu’un aspect, une projection des forces biologiques, comme la vie elle-même n’est qu’une évolution des forces physico-chimiques.

Il est donc indispensable, si l’on veut sortir des équivoques, tantôt involontaires, tantôt perfidement exploitées comme un masque dissimulant les méthodes brutales sous de beaux prétextes, d’offrir quelques échantillons de ces malentendus, si gros de fâcheuses conséquences, soit dans la vie nationale, soit dans les rapports entre les peuples qui se comprennent si difficilement, même ou surtout alors que se multiplient des échanges littéraires et moraux, à travers des mentalités déformantes comme des prismes, sans omettre les partialités d’une presse, d’une radio, d’un cinéma, usant et abusant sans scrupule de tous les moyens de fabriquer l’opinion. Mais ce ne sont pas seulement les mots qui sont privés d’équivalents exacts ou de connotations identiques dans les divers esprits, les diverses classes, les divers peuples ; c’est tout un ensemble d’éducation, d’aptitudes sociales et héréditaires, d’habitudes pédagogiques, d’ambitions politiques et d’aspirations religieuses qui constituent ce coefficient synthétique qu’on nomme mentalité dont il est si difficile de se libérer ou même de se rendre compte.

*Liberté.* Qu’est-ce pour un peuple grégaire ? C’est la réunion des actes collectifs pour obtenir un résultat de masse, auquel nul individu à lui seul n’aboutirait ; et dès lors, c’est seulement à des efforts extérieurs à l’intimité personnelle, c’est à des réussites de prestige, à des manifestations d’organisation colossale que se rapporte cette liberté

[21]

disciplinée et ostentatoire : *omnia serviliter pro dominatione.*

Liberté, qu’est-ce pour une nation qui porte au plus haut degré le souci du « quant à soi », l’*habeas corpus ?* C’est le culte du respect mutuel et des institutions sociales et politiques qui assurent le mieux l’inviolabilité de chacun dans la fidélité à l’ordre constitutionnellement établi et toujours progressivement adapté à ce maintien des franchises privées et publiques. Liberté, qu’est-ce pour une société formée à la fois par l’esprit critique et philosophique et par le goût des succès mondains ou du caprice individuel ? C’est le pouvoir de penser, de parler, d’agir à sa guise, au nom du sens propre, des argumentations brillantes, des audaces artistiques, de l’intérêt égoïste, des revendications de classe, des initiatives révolutionnaires.

Or, pour mériter le nom de force morale et pour remplir un rôle salutaire de valeur spirituelle, l’authentique liberté doit se dépouiller de ces masques divers et prendre son vrai visage. Sans doute les traits caricaturaux que nous venons de lui prêter empruntent quelques lignes aux véridiques aspects d’une liberté, faite à la fois de discipline, de raison, d’initiative personnelle ; mais, seul, l’accord équilibré de ces qualités authentiques garde à la liberté spirituelle sa nature et sa fonction.

Une grande tradition philosophique en effet n'oppose-t-elle pas, à ce qu’on appelle, au pluriel, les libertés ou même ce que vulgairement on nomme « la liberté de faire ou de ne pas faire », un sens tout différent, celui que Descartes distinguait d’une indigente liberté d’indifférence ou d'un

[22]

libre arbitre qui ne lui semblait qu’un moyen d’accéder, sans y prétendre, à la liberté de perfection ? Et, s’il en est ainsi, comment ne pas redouter que ce que les uns nomment une libération ne soit pour les autres un asservissement à l’attrait des passions, au lieu d’être une maîtrise de soi pour la fidélité au devoir, au bien universel, à l’éternelle loi de vérité et d’amour ?

De mêmes équivoques troublantes n’encombrent-elles pas l’usage multiple du mot et de la notion de *personne ?* Tantôt la personne est considérée comme un atome spirituel qui a tous les droits ; et le personnalisme d’un Renouvier entraînerait le heurt et comme la guerre de ces individualités qui sont, chacune à part, une fin en soi ; tantôt la personne, selon l’étymologie, n’est qu’une figurante, un masque dont l’être social et collectif absorbe et modèle la consistante réalité ; tantôt la personne vaut surtout par ses devoirs, par son dévouement, par sa généreuse adhésion à la vie des autres, pour les autres et par les autres. Ici encore que de précautions à prendre pour ne point abuser des formules, diversement interprétées jusqu’à la contradiction sous des termes identiques.

*Honneur.* Cette belle parole que chaque personne, chaque peuple fait sonner avec un accent qui semble ne tolérer aucun doute, aucune équivoque, a pourtant elle aussi des significations allant jusqu’à l’opposition. Pour les uns, ce mot évoque l’esprit chevaleresque de magnanimité, de dévouement, de bravoure secourable aux humbles et aux opprimés, d’oubli de soi, comme si cette sorte de désintéressement était la condition même de la

[23]

valeur morale, du respect de soi-même et de la dignité personnelle. Pour d’autres, c’est l’inverse : ils attendent d’autrui les égards qu’exige chez eux un orgueil ombrageux, un égoïsme avide et dominateur ; et cette susceptibilité met leur amour-propre à ne point se placer au point de vue de la plus légitime dignité des autres hommes ou des autres peuples. L’honneur, ainsi compris, se glorifie d’imposer ses revendications par la crainte et par le prestige de la force. Nulle magnanimité intérieure justifiant l’estime et le respect des humbles, mais la prétention symétriquement inverse d’exiger les marques d’une totale soumission, fût-elle tremblante et servile.

Bien d’autres expressions appelleraient de semblables commentaires. Nous en trouverons chemin faisant. Il suffit pour l’instant d’être mis en garde contre des équivoques toujours renaissantes et entre-croisées. Et celles qui portent sur les plus nobles mots d’héroïsme, de foi, d’idéal, de divin, de providence, ne sont pas les moins fréquentes ni les moins perfides. C’est sur le sens du mot civilisation que convergent toutes ces équivoques, inconscientes chez les uns, subtilement exploitées par les autres.

De telles ambiguïtés qui peuvent avoir de graves inconvénients sont sans doute difficiles à éviter, dans la presse journalière notamment ou même dans les relations intellectuelles. Mais que des chefs, à qui incombent les lourdes responsabilités de la conduite internationale et des intérêts publics, ignorent de telles divergences ou ne tiennent point compte dans leurs paroles et leurs actes de ces

[24]

profondes dissonances verbales ni de ces secrètes oppositions de mentalité, c’est là vraiment une faute immense, surtout quand cette carence est unilatérale et quand, en face d’hommes d'États, conscients des racines ethniques, des traditions philosophiques, des méthodes systématiquement appropriées à leurs desseins concertés, se trouvent des partenaires facilement dupes de faux-semblants et prêts à interpréter, dans leur sens à eux, les paroles, les assurances, les méthodes plastiques de leurs adversaires.

En présence de significations aussi flottantes et d’incompatibilités entre les diverses applications de termes apparemment identiques, il n’est pas surprenant qu’à la faveur de la prestigieuse sonorité de certains mots se forment des rassemblements disparates et par là même instables, là surtout où l’esprit de liberté, la diversité des partis permettent au sens individuel de se manifester sous quelque vague étiquette ou discipline. Et on comprend en revanche que les régimes d’autorité ne trouvent d’autre moyen pour remédier au désordre des idées qu’une contrainte intégrale, orientant toutes les tendances dans une direction unique, sous la loi d’un dynamisme totalitaire. Peut-être verrons-nous bientôt que ces attitudes opposées ne sont, comme le disait Aristote des propositions contraires, que des espèces d’un même genre. Provisoirement, nous devrons cependant considérer ces oppositions très apparentes en leur hostilité même, sauf à montrer plus tard comment elles se suscitent et se servent mutuellement,

[25]

d) Instabilité des rassemblements opposés.

[Retour à la table des matières](#tdm)

N’y a-t-il pas plus que jamais, en notre temps et en nos sociétés humaines, un perpétuel chassé-croisé d’opinions ébauchées et flottantes dont il semble impossible de fixer les contours, de raidir la mobilité, d’établir — sinon par contrainte et par artifice — une définition stable et une application rigoureuse ? Pourtant c’est ce nouveau paradoxe que nous voudrions justifier en montrant comment il se fait qu’au milieu du trouble des idées ou d’un totalitarisme obvie se constituent deux grands courants qui entraînent, le premier, dans sa dissolvante variété, un principe supérieur d’union véritable, le second, dans son unitarisme apparent et impérieux, un principe secret de dissolution et de ruine pour lui-même. C’est en effet trop simplifier et même fausser le problème réel que d’imaginer, comme on le fait volontiers, deux thèses massivement en présence, deux conceptions contradictoires et forcées pour ainsi dire de se combattre jusqu’à l’exclusion de l’une ou de l’autre. Avant même de montrer l’erreur d’un tel duel et d’indiquer comment il sera possible de nous élever tous au-dessus de ce tragique conflit, il importe d’analyser de près la mêlée confuse qui ne se prête pas à de si décevantes et dangereuses simplifications. Aussi faudra-t-il montrer comment, au sein d’une même nation ou dans les rassemblements internationaux, se produit une instabilité des groupements spontanés et successifs ; comment se déterminent, sous des contraintes équivoques et des faces opposées, certains antagonismes qui, en se servant de repoussoir et de

[26]

stimulant, aboutissent aux mêmes conséquences de désordre et de barbarie (1).

Ce qu’il est nécessaire maintenant de discerner avec précision et de mettre en pleine lumière, c’est la connexion des idées et des attitudes qui, plus ou moins spontanément ou délibérément, s’enchaînent, sous la double loi des faits historiques et des conceptions politiques et philosophiques. Il ne faut pas s’imaginer en effet que, même dans les époques les plus fertiles en surprises, il n’y ait point de continuité réelle et logique, là même où la part de l’arbitraire, de l’imprévu, du désordonné, de l’action directe paraît considérable. De même que la

(1) Les quelques pages qui suivent s’adressent particulièrement aux lecteurs préoccupés de psychologie sociale ou de logique collective et subconsciente. Elles contribuent donc à éclairer les filets souterrains qui alimentent la source des discordes et à déterminer l’étiologie des maux actuels de l’humanité : maladie dont l’évolution et les aspects protéiformes ont besoin d’être discernés avec précision si l’on veut n’être point dupe d’apparences contraires qui procèdent cependant, d’un mal commun et plus profond. Aussi est-il nécessaire de scruter l’origine radicale des conflits devenus endémiques, afin de remédier efficacement à la diathèse malsaine et aux crises virulentes qui mettent en grave péril la communauté humaine tout entière. Si les analyses de ces quelques pages semblent onéreuses à certains lecteurs, qu’ils se rassurent pour la suite. Décrivant les faits accessibles à tous les regards, les chapitres prochains en fournissent une explication directe et font ressortir l’urgente nécessité d’une prise de conscience des dangers extrêmes, d’un redressement des intelligences, d’une rénovation des énergies. La partie liminaire, un peu ingrate, semble pourtant indispensable pour nous amener à comprendre l’impuissance des solutions au rabais, des atermoiements ou des expédients lénitifs ou violents. Que le lecteur se reporte au programme qui termine ces préliminaires : il verra facilement par quelle méthodique recherche notre critique doit passer, afin de dégager de la confusion actuelle les principes d’une vie normale pour l’humanité dans l’ordre et la paix.

[27]

pesanteur et la résistance sont nécessaires à la construction d’un édifice matériel, de même les grands mouvements de l’histoire humaine supposent des assises et une stabilité, une cohérence et une ordonnance dont il est nécessaire de tenir compte. Le moment est décisivement venu pour l’humanité d’examiner comment (au milieu des malentendus et des extrêmes oppositions qui en résultent soit du côté qui penche vers l’anarchie, soit du côté qui — sous des aspects divers — aboutit à d’analogues dictatures) nous avons à découvrir les parentés secrètes qui rattachent non seulement les formes variées de chaque groupe, mais encore les filiations indirectes, établissant entre les types en apparence les plus divergents une sorte de causalité réciproque d’erreurs communes, en vue d’une thérapeutique également nécessaire de part et d’autre.

Partons des apparences qui s’imposent avec le plus d’évidence obvie. On a beaucoup parlé de deux idéologies contraires qui, de plus en plus, semblent s’affronter en une guerre larvée ou patente. Ici, le mot idéologie est impropre et diversement inexact ou insuffisant. Il s’agit en effet de bien autre chose, de bien plus que d’un conflit d’idées. On peut même dire que le mal provient de ce que, de part et d’autre, on a trop ramené la conduite de l’humanité à des influences intellectuelles, juxtaposées ou superposées à des réalités, à des activités concrètes, sans tenir assez compte ni des connexions du matériel et du spirituel, ni du problème inévitable qui dépasse cet horizon actuel et humain. Mais aussi, d’autre part, la lutte engagée est tout autre chose encore qu’une rivalité

[28]

entre deux idéologies se disputant une impossible victoire. Ce qui est en question enveloppe en effet le tout des hommes, les corps et les âmes, leurs attaches traditionnelles, leur condition présente, leurs naturelles et suprêmes aspirations ; et voilà pourquoi c’est moins d’une idéologie abstraite que d’une philosophie concrète, vivante, efficace que relèvent, pour une part essentielle et insuppléable, l’examen, le diagnostic, le traitement du grave état où l’humanité se trouve engagée et se sent en péril mortel.

Sous le bénéfice de ces réflexions qui nous mettent en garde contre le danger de rabaisser les conflits à un niveau d’où l’on n’aperçoit pas toute l’étendue ni toute la gravité de l’enjeu, nous devrons rechercher ce qui constitue l’apparente unité de chacun des deux adversaires, ce qui détermine leur méthode et leur comportement, ce qui explique leurs succès ou leurs revers, ce qui permet de présager l’évolution de leur situation mutuelle. Il s’agira de découvrir, derrière des semblants d’union ou d’opposition tranchée, la logique secrète qui nous permettra de mettre en évidence la stérilité de ces groupements antagonistes, groupements qui se définissent eux-mêmes sous des noms plus ou moins trompeurs et surtout sous des conceptions tantôt idéales, tantôt positives, toujours plus ou moins viciées et contaminées les unes par les autres. Aussi, après avoir décrit les positions ostentatoirement prises par les « axes » ou par les groupements opposés, notre tâche la plus importante sera de manifester successivement les déficiences et les illusions de chacune des coalitions virtuelles qui

[29]

se trouvent en présence et engendrent simultanément des maux dont tous ont à souffrir.

D’avance, il nous est bon de pressentir et d’entrevoir que, sans nous mettre en dehors de la lutte pour la civilisation et même pour nous y engager plus à fond, nous n’avons nullement à devenir des « partisans » et à cultiver en nous un esprit de guerre. Car nous venons déjà de prévoir le caractère factice et même faux des attitudes mutuellement agressives. C’est au-dessus de ces animosités subalternes que nous verrons se poser le vrai problème, la vraie contradiction. Et pour lever cette contradiction, ce n’est pas à la violence belliqueuse, au triomphe de la force, à l’esprit dominateur et punitif de la victoire qu’il conviendra de recourir et de nous fier. Il nous restera donc à montrer à quelles conditions il sera possible et efficace d’introduire, sans compromettre l’ordre et le droit par un pacifisme imprudent et dangereux, un authentique esprit de paix dont tous auront également à bénéficier.

e) Dispositions et réserves équitables  
servant de directoire à notre combat pacifique.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Nous n’intentons aucun procès de personne ou de classe sociale ou d’organisme spirituel. Nous suivons seulement des filières logiques d’idées et de désirs qui, fût-ce à leur insu, influent sur les pensées et les mœurs individuelles et collectives. Qu’on n’objecte pas qu’en cherchant à nous placer dans le concret des situations réelles et historiques, nous n’échappons pas aux « questions person-

[30]

belles » et aux « jugements téméraires ». Ce n’est pas exact. Nous maintenons le principe : « vous ne jugerez pas ». Mais nous suggérons à chacun la possibilité, l’obligation même de faire un examen de sa conscience et de ses aptitudes effectives.

Derrière les paravents ornés d’idéales figures ou d’abstraites théories qui servent d’excuse ou de glorification, ce qui est du concret, c’est une dialectique souterraine des intérêts, des préjugés et des passions dont nous ne nous permettons jamais d’apprécier les intentions intimes ni les responsabilités morales : nous ne sommes pas juges des âmes dans leurs rapports avec ce qui les excuse, les élève ou les condamne. Le concret que nous cherchons à discerner, c’est le complexus, si l’on peut dire, objectif, logique et réaliste où les illusions sur soi, les générosités ou les astuces plus ou moins conscientes défient les analyses portant sur la singularité des êtres individuels. Il s’agit ici d’expériences typiques, c’est-à-dire de celles qui, faisant abstraction du fait que c’est telle ou telle parcelle de fer ou de plomb qu’on a mise dans le creuset, considèrent les réactions réelles qui importent seules à la science, indépendamment des corps particuliers soumis à l’épreuve. De même aussi les figures servant aux géomètres ne font nullement dépendre la démonstration de la forme ou de la dimension empiriquement mesurable de tel ou tel polygone. La vérité scientifique est indépendante du *singulare quid.* Nos analyses de même. Et, de part et d’autre, les vérités mises en évidence sont pourtant du concret.

Mais quelles que soient, dans le détail contingent, les solidarités ou les incohérences humaines, il y

[31]

a cependant une tendance nécessaire à une organisation unitaire, sous la loi d’une logique interne, fût-elle celle de la passion ou des options dominantes qui deviennent des réactions habituelles, à peine conscientes ou s’illusionnant sur elles-mêmes.

C’est cette logique unitive de l’illogisme qu’il importe de déceler. Non pas que l’on puisse mettre en forme cette dialectique sans la dénaturer au regard de qui la vit ; mais de même qu’il y a immanence de la raison jusque dans la vie sensible et dans la structure organique, de même une sorte de rationalité vicariante s’insinue, en le faussant, dans le comportement intellectuel et moral de la plupart des hommes, de moins en moins disposés à l’examen méthodique de conscience, à la critique journalière de leurs secrètes intentions et des surprises de leurs décisions agissantes. Où trouver et comment dégager la sincérité véritable chez tant d’acteurs, de comédiens qui jouent leur rôle parmi les *idola* que décrivait Bacon ou que les maîtres de la vie spirituelle ont analysés jusque dans les plus ascétiques expériences de la lutte contre « l’art de se duper soi-même » ?

Une remarque complémentaire s’impose ici. La plupart des hommes mêlent la raison et la passion, sans se rendre compte de la partialité de leurs idées et de leurs sentiments, diversement enlacés sous une double loi d’une logique sentimentale et de convictions partiellement subies. Mais, d’ordinaire, on ne s’aperçoit pas de cette dualité, on croit trouver librement cela même qui est « bourrage de crâne » ; on revêt des conclusions illogiques et passionnées des traits de la plus pure raison et de la parfaite cohérence : tant le besoin essentiel de

[32]

chaque conscience humaine est de constituer une unité intérieure, fût-elle étroite et disparate, où s’installent des habitudes de jugement et de réaction, des partis pris auxquels il devient très malaisé de remédier.

Il s’agira donc de discerner comment la philosophie a un mot à dire et un mot décisif. Elle aussi est une arme qui, sans supprimer l’utilité de la défense armée, peut et devrait dispenser d’y recourir. Profitons de ce que quelques apparences de paix subsistent en ce qui ressemble à une veillée des armes pour contribuer à l’intelligence et à la préparation d’une paix authentique. Le but de la confrontation à laquelle nous allons nous efforcer n’est donc point d’exciter les animosités ; il est, au contraire, d’écarter les méprises et d’ouvrir les perspectives d’espoir dont nous avons un si pressant besoin. Ne nous contentons pas de croire que tout est bon d’un côté, celui où nous nous plaçons, et que tout est mauvais de l’autre, celui que peut-être nous ne comprenons guère en ses raisons ou en ses tendances essentielles. Autant ou plus que tout autre, notre esprit français est porté en même temps à juger vivement avec cet éclat rapide et tranchant qu’ont développé la vie de société, le tour brillant des conversations, le désir de paraître renseigné et pénétrant, puis, d’autre part, le goût de porter à l’absolu et à l’universel ces idées parfois abusivement claires, ces jugements et ces théories spécieusement définis, ces solutions d’autant plus séduisantes qu’elles sont radicales et apparemment prêtes à des applications et à des succès immédiats,

[33]

sans que des échecs succédant aux échecs découragent les preneurs de projets ou de remèdes.

Aussi convient-il maintenant de recourir à une méthode analogue à ce doute méthodique qui, selon la comparaison de Descartes, vide toute la corbeille où se trouvent les fruits à trier au lieu de les laisser dedans au risque de reprendre plusieurs fois les mêmes et d’en omettre quelques autres qui menacent de gâter les voisins. Il est certain en effet que dans la multitude des conceptions ou des plans qui, sous prétexte de parer à une crise qu’on déclare sans précédent (et avec raison, parce qu’elle est beaucoup plus qu’une simple crise), surgissent de tous côtés, il ne suffit pas de tourner et de retourner des palliatifs partiels et d’ingénieuses réflexions, quelle qu’en soit la justesse, C’est d’une inspiration d’ensemble, d’une orientation totale, d’une *sanatio in radice* qu’il s’agit. Et rien ne sera fait contre les maux dont on souffre, l’on verra même la situation générale s’aggraver aussi longtemps que l’on n’atteindra pas la racine même des désordres, des souffrances, des carences ou des abus dont on se plaint si justement.

Comprenons bien d’abord l’étrangeté de la thèse qu’il nous faut bien saisir avant d’en présenter la vérification et avant d’en apercevoir toute la portée. Nous disons que, dans l’anarchie régnante de tout ce qui dans le monde contemporain échappe à l’étroite contrainte et à la cloche pneumatique de ces régimes autoritaires qui semblent presque interchangeables, c’est au sein de cette fermentation si trouble que se cachent un espoir de clarification, une cause possible de progrès spirituel, une source

[34]

éventuelle d’ordre dans ce désarroi même, désarroi qui, lui du moins, ne réussit pas à canoniser le désordre qu’est cet ordre dictatorial étouffant la personne humaine, la sincérité de la vie morale et religieuse, toutes les valeurs qui rendent la vie digne d’être vécue, en glorifiant ce qu’Augustin nommait *splendida vitia,* l’orgueil, l’infatuation, la duperie.

Toutefois restons constamment fidèles non seulement à notre consigne de consciencieuse objectivité, mais encore au devoir d’entrer autant que possible dans l’exact point de vue de ceux mêmes que nous serons amenés finalement à mettre en face de leurs erreurs et de leurs responsabilités. En de telles questions, qui mettent en cause toutes les âmes et l’âme tout entière, il importe souverainement de ne blesser aucune susceptibilité légitime et d’écarter toute question de personnes : *haud indignari, haud admirari, sed intelligere et amanter agere.* Aussi, même quand nous prendrons des exemples, citerons des textes et des noms, développerons des conséquences à partir des théories ou des actes déjà posés, jamais nous ne nous en prendrons aux personnes ; toujours nous éviterons de suspecter leur sincérité et nous tiendrons compte (à côté des faits à constater ou à prévoir) des bonnes volontés éventuelles et des résipiscences possibles. Ne désespérons jamais des retours désirables à la raison et à la vérité.

\*  
\* \*

Avant d’aborder l’exposé direct et positif de cette philosophie de la paix, nous ne pouvons nous dis

[35]

penser de décrire, en une sorte de diptyque, les thèses et pratiques antagonistes où prétendent se condenser toutes les causes d’hostilité qui semblent irréductibles et qui risquent d’amener une tension toujours croissante jusqu’à une conflagration catastrophique. Nous allons donc examiner successivement l’une et l’autre de ces thèses en acte, considérant chacune à la fois du dehors et du dedans, du dehors comme son adversaire la voit, la comprend et l’exècre, du dedans en tant qu’elle se systématise, se justifie, se canonise elle-même. Et nous commencerons par celle des attitudes qui, pour faire ressortir sa nouveauté relative et sa consistance durcie comme un bloc de granit ou de fer, a inventé et s’est décerné le nom de totalitarisme. Il s’agira d’apercevoir le principe même de cette apparente solidité, la secrète pression qui en maintient l’unité, la méthode, les visées, les conséquences dérivant de sa logique interne jusqu’aux ultimes applications qu’entraîne une telle organisation, laquelle se dit fondée à la fois sur les forces de la nature et de l’esprit, sur la philosophie et les puissances inconscientes mais brutales et mystiques de la race et du sang.

En face de ce volet du diptyque, l’autre volet, menacé dans son existence même par le dynamisme envahissant et accaparant de l’idéologie et de l’absorption totalitaires. Régime qui se dit de liberté, de droit, de respect de la personnalité humaine, et qui se laisse facilement recouvrir du masque trop étroit de la démocratie. Pour lui aussi, nous aurons à le décrire tel qu’il se présente à ses propres yeux, dans une image amoindrie et factice, et tel aussi qu’il apparaît à ses ennemis qui le dé

[36]

forment ou le caricaturent à l’envi. Ici également nous aurons à dégager le principe inspirateur, mais aussi les altérations qu’en raison même de sa diversité plastique il subit aisément. Le service que peut lui rendre une confrontation avec le totalitarisme, c’est de l’amener à se reprendre lui-même en ce qu’il a d’essentiel, de vigoureux et de transcendant.

[37]

**Lutte pour la civilisation  
et philosophie de la paix**

Chapitre II

LES POSITIONS  
AFFRONTÉES

[Retour à la table des matières](#tdm)

En fait, nous voyons s’opposer autour de nous, non point seulement des conceptions sujettes à des controverses théoriques, non pas même des passions violemment hostiles, mais de froides combinaisons déterminant des actions belliqueuses et des brutalités conquérantes sous des dehors insidieux ; tandis que d’autre part on demeure attaché à des espoirs pacifiques, à une interprétation confiante des termes lénifiants et des engagements rédigés en style de tradition libérale. Il n’est donc pas surprenant qu’au succès des premiers répondent les déceptions qui avivent les craintes et les rancunes, sans faire assez comprendre la profonde différence des doctrines et des perspectives : doctrines de plus en plus incommensurables, quels que soient les accords signés grâce à des paravents qui masquent les arrière-plans, les incompréhensions profondes ou les desseins d’exploiter ces incompréhensions mêmes.

Il importe donc, selon notre promesse, que nous nous placions successivement de chaque côté de

[38]

la barricade, même ou surtout quand elle se mue en tapis vert pour la signature de conventions diversement comprises par les signataires. Il peut résulter d’un tel examen critique des surprises instructives, même des répugnances et des indignations ; mais aussi, revenant sur nous-mêmes, nous apercevrons peut-être davantage les erreurs et les défaillances auxquelles, de part et d’autre, il importe de remédier pour que ne puisse plus s’appliquer la parole prophétique : « *dicentes pax, pax, et non erat pax ».*

Restant d’abord en notre perspective française, nous allons tenter de déchiffrer, à travers les faits, les doctrines, les paroles, les menaces ou les sourires, le secret d’une attitude qui, le moins qu’on puisse dire, nous apparaît souvent comme énigmatique et indéfinissablement inquiétante.

1. Les soi-disant régimes totalitaires.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Totalitarisme, qu’est-ce à dire et en quel sens ? Dans tous les sens du mot (sauf un que nous aurons à indiquer). Le tout : c’est d’abord l’unité compacte d’un peuple formant dans son intégralité un être unique, un Léviathan, comme l’appelait Hobbes, sous l’autorité universelle d’un maître qui l’incarne au point de faire de cette masse, groupée comme un essaim, une unanimité organique à laquelle nul membre n’échappe ni en pensée, ni en sentiment, ni en action. Qu’est-ce encore ? C’est non seulement un tout grégaire et unifié par une contrainte identifiée à une spontanéité vitale, mais encore un conformisme absolu qui ne laisse subsister aucune indépendance personnelle en aucune matière de

[39]

science, de conscience, de croyance, de religion, puisque sa mystique même surgit des profondeurs de la race et du sang. Qu’est-ce encore ? C’est l’extension virtuellement indéfinie d’une force supérieure à toute autre race, à tout autre état, à toute autre forme de culture et de visée ; extension forcément expansive qui, dans le temps et dans l’espace, tend à égaler à sa théorie le droit de supériorité, de domination, d’exploitation du monde entier, sans qu’aucun autre droit reste aux peuples inférieurs et aux conceptions arriérées ou bâtardes contre la précellence de la surhumanité de l’avenir.

Ainsi donc tout est compris, ordonné, promu, non point seulement en un rêve spéculatif, mais en réalisations foudroyantes dans et par cette conception auto-réalisatrice qui ne laisse rien échapper à son emprise et à son accaparante puissance qui se dit elle-même libératrice et divinisante. Car si l’on y conserve les termes traditionnels des cultes religieux, ce n’est pas seulement pour ménager les transitions ou pour tromper les âmes simples, c’est réellement pour jouer le rôle de Providence et susciter du fond de la nature le seul vrai Dieu, celui qui se fait et prend peu à peu conscience de lui-même dans et par la race élue et par son incarnation dans son chef, son verbe, son sauveur. Comment une telle conviction, infusée dès l’enfance et par les moyens convergents les plus systématiquement mis en œuvre, ne mériterait-elle pas la foi, la soumission, l’héroïsme des sacrifices et cette étiquette glorieuse qui ne laisse rien subsister de désirable en dehors de cet intégralisme décoré du nom de totalitaire ?

[40]

Aux ambiguïtés déjà signalées il est donc nécessaire d’ajouter l’équivoque qui résume les autres, la plus grave de toutes, celle dont l’énormité même fait illusion à tant d’hommes qui se fient aux mots et ne peuvent supposer une telle inversion des valeurs. Comment, pensent-ils, ne pas croire qu’en fin de compte on doive faire confiance à des chefs qui parlent de la Providence, cherchent à en frayer les voies et promettent par la voix rapide de l’autorité les succès assurés pour les temps futurs et l’ordre éternel ? Aussi convient-il d’analyser la teneur réelle et logique du système organisé pour l’entraînement des esprits, pour la discipline des corps, pour le triomphe du mythe du XXe siècle, fondateur de la religion mystique de l’avenir.

Cherchons à pénétrer l’organisation systématique du régime qui, ayant fait évoluer les types antérieurs d’autorité et de dictature, s’est donné ce nom de totalitarisme et qui, en vantant lui-même la grandeur inédite de ses conceptions, reproche à ses adversaires de ne point comprendre la force dynamique de ses inventions organisatrices. Si notre description emprunte des exemples chez les voisins, notamment à l’Allemagne, qu’on ne croie pas qu’il s’agisse d’une hostilité ethnique ou patriotique. Nous prenons des échantillons là surtout où une tradition philosophique, déjà ancienne et continue, une puissance de déduction et d’organisation poussée intrépidement jusqu’à l’extrême limite des applications, une ténacité et une discipline grégaire qui ne recule devant aucune contrainte ou aucune violence permettent ou semblent appeler l’intégrale réalisation d’un mécanisme perfectionné, s’ajustant aux préférences instinctives, aux rêves

[41]

ambitieux et quasi mystiques d’un peuple énergique dont un de ses anciens souverains avait dit que la guerre est l’industrie nationale de la Prusse ; il le disait alors qu’elle était pauvre, prolifique, morcelée, qu’eût-il dit d’une nation industrielle et industrieuse, surpeuplée, unifiée et consciente de ses possibilités indéfinies ?

Aspects extérieurs du totalitarisme.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Sans doute les dirigeants actuels, pas plus que la masse des exécutants ne possèdent une culture philosophique assez développée pour rattacher expressément leur action aux spéculations pangermanistes et aux théories monistes ou relativistes dont l’emprise a depuis des siècles été si grande sur la littérature et la vie allemandes. Mais on ne peut méconnaître une tendance, devenue par l’éducation et l’habitude une seconde nature : en elle se rejoignent les traits primitifs des anciennes croyances et des inclinations premières de ce peuple facticement célébré par Fichte comme une race pure, originelle, seule capable de dominer et d’organiser le monde. Non qu’il nous faille attribuer à ce peuple une prédestination au mal ou au bien, ni une singulière unité conservée ou reconquise par une sélection raciale ; alors que, dans ce centre européen, dépourvu de frontières naturelles, où tant d’invasions et de croisements se sont produits sans être gênés par aucune centralisation politique, l’idée d’une consanguinité sauvegardée pour une mission d’élite ne peut être présentée aux esprits avertis que comme un « mythe », tandis qu’aux simples et aux

[42]

dociles on l’impose comme un fait et un principe de gouvernement et d’action.

Sans que s’en aperçoivent les promoteurs de cette mythologie de la race et du sang, elle incarne cependant une réalité authentique, toute contraire aux prétentions qu’ils croient fonder sur elle. S’il est vrai en effet qu’une unification biologique, culturelle, mentale se soit établie dans une population d’origine composite, ce n’est peut-être pas principalement par la pureté primitive d’un même sang, c’est beaucoup plutôt par l’influence d’un même habitat, d’une même langue, d’une même culture. On a pu voir ailleurs l’action profonde et même rapide du sol, du climat, de la vie en commun sur des hommes divers s’installant sur une terre nouvelle et constituant au bout de quelques générations un peuple doué de caractères physiologiques, intellectuels, moraux nettement définis. Et si une exception se manifeste, c’est par la surprenante résistance de l’hérédité judaïque, originalité apparemment inassimilable, ethniquement et mentalement, ce qui explique en partie peut-être les traitements insolites dont ici ou là elle est tour à tour victime et avec une violence accrue là où le mythe du sang prétend imposer l’idolâtrie de la race privilégiée.

Sources idéologiques du totalitarisme.

Mais ce n’est là qu’un des éléments artificiellement tirés d’une thèse tardivement adaptée à la mentalité populaire et exploitant des jalousies, des rancunes, des intérêts systématiquement éveillés.

[43]

Les sources de ce totalitarisme, envahissant comme une inondation, ont une origine plus profonde, plus souterrainement empoisonnée, plus subtilement contagieuse. Sans que le soupçonnent ou que le discutent la plupart de ses adeptes, il faut, pour le comprendre en sa force et en sa virulence, remonter vers les hautaines spéculations qui en fournissent la structure rationnelle, en expliquent les méthodes, en déterminent les procédures et les visées. Sans doute c’est peu à peu seulement qu’a pris nettement conscience de soi cette doctrine tendancieuse dont on décèle les racines dès le moyen âge germanique. Elle est essentiellement, nous en jugerons plus loin, une doctrine du devenir, du relatif considéré comme le seul absolu, des contraires assimilables par la dialectique de l’histoire, où le succès crée la vérité, où la force, non seulement prime ou révèle, mais constitue le droit, où par conséquent les engagements comportent toujours des restrictions mentales, des équivoques verbales, des dissimulations provisoires, où l’astuce systématique s’allie à la brutalité comme le mensonge au cynisme afin de profiter à la fois des séductions passagères, des occasions spontanées ou provoquées et du terrorisme constant. Malgré tant de palinodies apparentes et d’illogisme déconcertant pour les esprits pénétrés de ce que nous appellerons un idéal chevaleresque et d’une bonne foi généreuse qui craint moins d’être dupe que de se montrer félonne, rien de plus cohérent que le comportement de ce totalitarisme fondé, fût-ce sans le montrer et sans peut-être savoir le nommer, sur la doctrine qui, excluant toute vérité fixe, toute transcendance absolue, toute divine perfection, a évolué

[44]

peu à peu d’un monisme ou d’un idéalisme à la forme très répandue aujourd’hui sous le nom d’immanentisme.

Il sera donc nécessaire de considérer cette doctrine protéiforme dont beaucoup se laissent pénétrer, notamment en Allemagne, où plusieurs de ses adeptes se sont faits les théoriciens du régime régnant ; en Italie où, après avoir indiqué d’abord que l’humanisme et l’universalisme de la romanité ne se reconnaissaient pas dans l’exclusivisme racial et totalitaire, on se met, doctrinalement et moralement en même temps que politiquement, à la remorque du faux disciple devenu chef du chœur ; et aussi en France où plusieurs de ceux qui combattent toute affirmation d’une véritable transcendance ne s’aperçoivent pas qu’ils préparent les voies à l’infiltration multiplement commencée d’un esprit qui risque d’aboutir à la démission des plus hautes valeurs spirituelles, seules vraies garanties de notre liberté et de nos traditions. Cette contagion n’est point particulière à notre hospitalier pays ; par une propagande subtilement spécieuse elle envahit la culture intellectuelle des pays les plus civilisés où beaucoup de ceux mêmes qui répugnent à la violence et croient rester fidèles à un idéal spirituel comme à une méthode de liberté ne remarquent point que, contre leur gré, par la souterraine dialectique des idées et des erreurs morales ils amènent de l’eau au moulin des puissances de force et des servitudes matérialisantes.

[45]

Sources vitales et raciales.

Sans entrer encore dans les secrètes demeures philosophiques où se sont élaborées et où évoluent les doctrines polymorphes de l’immanentisme, il est utile d’indiquer les répercussions diffuses qu’elles ont eues et que les faits actuels développent dans la formation du dynamisme germanique et chez les peuples qui s’inspirent de cette mentalité. Point n’est besoin de connaître le système ésotérique pour être imprégné de ses suggestions et pour les ramener à un niveau populaire, à des applications, à des considérations utilitaires ou mercenaires, à des compromissions et à des démissions finalement identiques à des trahisons. Car les victimes mêmes préparent souvent, par crainte, par intérêt, par défaut d’énergie ou de perspicacité, leur propre asservissement, faute de foi à la vérité et de virile docilité au devoir. Et c’est pourquoi on a pu les appeler dupes et complices, — en attendant qu’ils deviennent bientôt victimes.

Même les dirigeants^ qui ont des pensées de derrière la tête, peuvent ignorer les sources lointaines d’où sortent les courants dont ils captent les flots et utilisent les remous en tenant compte des instincts de la masse pour laquelle ils organisent des mythes quand ils ne s’attribuent point ce qu’ils appellent eux-mêmes, en abusant des mots qu’ils profanent à leur profit, un rôle de « divinité incarnée », en tant qu’ils incarnent eux-mêmes la nation élue. Dès lors, cette mission dont ils gratifient et glorifient leur peuple et par excellence leur personne, leur infaillibilité, leur sens prophétique ne comporte pas d’autre but que l’orgueil de leur

[46]

supériorité, la conquête économique et politique, la domination intellectuelle et charnelle sur tous les biens tangibles et fongibles, y compris la vie propre des autres nations et l’indépendance des hommes autres que ceux de leur race. Et toute la culture scientifique, toutes les ressources de l’intelligence, toute l’énergie d’un caractère endurant, tous les résultats de l’éducation physique et du dressage moral et patriotique s’inspirent et se subordonnent à cette fin, une fin qui, procédant initialement du sang, de l’instinct, de la race, ne peut retrouver, au terme même, comme à chaque stade de l’évolution, qu’une conception subtilement matérialiste de toute l’histoire et de toute la destinée humaine. Là, l’esprit n’est en effet qu’un instrument sinon comme les autres du moins dérivé d’une même origine et servant à inventer et à perfectionner tous les autres moyens d’invention et d’exploitation, sans aucun égard pour les fictions des moralistes du droit et de la loyauté ou pour des illusoires requêtes d’un ordre transcendant.

Pour entendre toute la force captivante et emprisonnante de cette attitude qu’on prône comme une libération, mettons-nous bien en face des thèses qu’elle implique et auxquelles elle demeure conséquente.

En dehors de cet univers physique, de la science qui l’étudie, des découvertes qui nous mettent en possession des forces de la nature, en dehors de l’organisation sociale et politique qui tend à accroître l’emprise de la civilisation au profit des plus forts et des plus avisés, il n’y a rien. Le totalitarisme est précisément cette doctrine théorique et pratique qui prétend supprimer ou asservir tout

[47]

ce qui reste hors de ses prises ou de son empire. Il se sert de tout à ses fins, mais ce tout, excluant tout autre horizon que le devenir dans le temps et dans l’espace, ne peut transiger et pactiser avec une foi proprement spiritualiste et surtout chrétienne que par des simulacres verbaux, par des temporisations provisoires, car il n’y a, en de telles croyances et dans les règles de conduite dérivant d’elles, qu’une condamnation irrémissible de sa propre doctrine d’État et de tout son comportement.

On le voit, l’opposition paraît radicale et définitive. D’où vient donc que des accords peuvent être signés, une coopération promise, une amitié espérée ?

Déploiement des conséquences  
conformes aux principes du totalitarisme.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Comme les promesses les plus authentiquement signées n’engagent, pour la suite proche ou lointaine, à rien de fixe et de sacré, les conducteurs d’une grande politique totalitaire qui n’admettent que les pactes bilatéraux peuvent sans scrupule apaiser, flatter, chloroformer, pénétrer par leur propagande occulte ou retentissante tels ou tels peuples voisins ; ils peuvent ainsi libérer toutes leurs forces et les lancer successivement vers des proies préalablement préparées. Par là, l’État totalitaire voit sa puissance s’accroître de ses gains comme aussi de l’effondrement astucieusement amené des alliances formées par d’autres peuples terrorisés, se décevant les uns les autres et se laissant démanteler, au point de livrer les secrets de

[48]

leur défense et de celle de leurs anciens alliés. Pendant ce temps, le grand manœuvrier, aux desseins multiples et interchangeables selon les circonstances plus ou moins favorables et prévisibles, maintient son empire doublement protégé par d’immenses lignes de fortifications et, plus encore, par la fermeture de ses frontières à toutes informations authentiques, à toute influence spirituelle ; tandis qu’inversement ses agents, à la faveur des conventions pacifiques, pénètrent et font pénétrer à travers les murs et les frontières un système d’influences (1), non seulement d’espionnage, mais de désorganisation, de division intestine, de désarmement unilatéral, d’aspirations à une protection ou à une domination analogue ou identique à ce totalitarisme qui se donne comme la formule de l’avenir, la clef de tous les succès, la sécurité de l’ordre et de la paix.

(1) La guerre totale n’a d’ailleurs pas besoin de recourir aux armes de terre, de mer et de l’air pour triompher des résistances et pour obtenir l’abdication des adversaires à soumettre. On sait sans doute qu’à l’étranger il y a une arme plus permanente, plus empoisonnée que toutes les autres armes : un ministère de la propagande, de la démoralisation, de la calomnie ou même de l’espionnage, sans que notre loyauté confiante se soit encore résolue à contre-battre cette offensive de plus en plus forcenée. Il y a pourtant là le principe et d’un défaitisme plus grave que les pires défaites, et d’une destruction de notre esprit français comme de notre fidélité à toute la mission spirituelle qui est la raison d’être de notre patrie. Ne faut-il pas ajouter que si les pouvoirs publics, malgré de clairvoyantes instances, diffèrent toujours les urgentes mesures de salubrité et de protection nationales, c’est que déjà, chez nous et parmi nous, trop de consciences sont contaminées, trop d’informations vénales s’accréditent auprès des crédules et se fortifient mutuellement contre l’action publique encore désarmée en face de ces puissances à la fois occultes et maîtresses de l’opinion des foules.

[49]

En route donc pour la domination de l’univers, avec prédication contre tel peuple voisin, eût-il un régime analogue à la dictature qu'on professe soi-même, mais qu’on dénonce aux oreilles du monde entier comme l’ennemi du genre humain qu’une guerre totale doit abattre. Pour cela, il faut encore des alliés participant aux mêmes desseins ; et on les tient en haleine en les pourvoyant de promesses dont l’exécution est graduellement dosée ou retardée. On a paru d’abord leur emprunter l’idée du régime de la force qui ne connaît d’autre droit que les soi-disant besoins vitaux d’une nation en croissance ; puis, de plus en plus, on prend barre sur ces nations longuement méprisées mais qu’on encense dans la mesure où, en se défendant d’être des plagiaires, elles suivent ou précèdent docilement les méthodes inhumaines et exterminatrices dont on leur a fourni le modèle sans précédent. On a inventé et on cherche à compléter un plan grandiose d’investissement et d’étreinte étouffante pour tous ceux qui voudraient encore dans la suite échapper à la mise au pas. Un premier axe, dont on célèbre la puissance et les succès, va s'accompagner d’un autre axe perpendiculaire du Pacifique à l’Atlantique, étalant sur l’Ancien Continent, en attendant le Nouveau Monde, une immense croix gammée dont les crochets pourront s’abattre jusqu’au cap de Bonne-Espérance ou jusqu’au cap Nord : l’Espagne, Suez, ... deviendront les clefs d’une geôle comme le Sund et Malacca. Et après ?

Après (car le totalitarisme n’a pas vainement choisi son nom, puisqu’il n’a jamais fini de convoiter et de combattre par toutes les armes de la force et de l’astuce, et il ne peut même se soutenir, faire

[50]

supporter les dures réalités qu’il impose à ses dévots que par d’incessants risques et d’indéfinis triomphes), supposons qu’en fonctionnant dans toute leur extension les grands axes, toujours victorieux et agressifs, ne trouvent plus d’autre proie qu’eux-mêmes : sera-ce enfin la paix, la tranquillité de l’ordre ? Mais non. Plus on a, plus on veut avoir. Fout naturellement la querelle mortelle des races s’exaspérera de plus belle, l’hégémonie ethnique et totale amènera de prodigieuses hécatombes entre jaunes et blancs et, à supposer que les uns triomphent, ne surgira-t-il pas chez les vainqueurs une lutte toujours renaissante et de plus en plus meurtrière pour la dispute des proies, de la suprême autorité et de l’exclusive mystique de la race ?

Tout cela peut paraître un mauvais rêve, et c’est en effet un cauchemar ; mais c’est davantage encore une allégorie fondée sur une profonde vérité que l’on peut énoncer ainsi en sa simple vigueur.

Tout ce que le totalitarisme a seulement à nous offrir pour donner un sens à la vie et un ciment à la structure sociale, c’est la conquête de la puissance et de la jouissance, la satisfaction de l’orgueil grégaire au prix de la démission des hommes et des aspirations spirituelles. Or ce qu’on nous propose, ce ne sont en somme que des buts limités, des biens finis qui en se partageant ou en se consommant disparaissent ou déçoivent. Jamais, par conséquent, ces biens apparents ne pourront assouvir la faim et la soif des hommes chez qui les joies matérielles ou temporelles ne font le plus souvent qu’exciter les désirs et l’avidité jalouse.

On déclare bien parfois qu’on n’en veut pas aux autres gouvernements ni aux autres peuples,

[51]

mais ce sont là des déclamations protocolaires, des moyens d’engourdir les futures victimes qui sont à échelonner ; car à chacune d’elles successivement, le totalitarisme prépare et exige une conversion radicale à ses propres attitudes, à son entière soumission. Rappelons-nous qu’il ne s’agit pas encore de porter un jugement. Il nous faut entrevoir aussi comment, de leur point de vue, ils admirent ce que, de notre perspective, nous trouvons déconcertant et même odieux.

Le totalitarisme vu du dedans.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Après avoir envisagé du dehors, et d’un point de vue qui peut nous sembler banal, les thèses insolites et dont les promoteurs exaltent l’adaptation inédite à de puissants besoins nouveaux, essayons de nous placer au dedans même de ces conceptions qui prétendent se justifier non seulement par la force brutale de leurs succès, mais par leur vérité intrinsèque, par leur cohésion — si étroite qu’elle devient exclusive de toute thèse contraire, de toute attitude parallèle ou opposée à leurs propres prétentions. Un tel examen s’impose à nous pour deux raisons principales : d’abord il importe de nous rendre exactement compte de l’état d’esprit de ceux qui nous paraissent incompréhensibles ou trompeurs ; car, dans l’intérêt même de la paix future, il convient que nous diminuions le plus possible les soupçons de mauvaise foi et que nous réussissions à détromper ceux qui se trompent eux-mêmes, si l’on ose dire, de bonne foi ; de plus, il faudra montrer que ce sont les doctrines philosophiques,

[52]

plus encore que les nations armées et les inimitiés personnelles, qui sont radicalement incompatibles. Et, à ce prix, la vraie lutte sera, pour le bien de tous, transférée sur une question de vérité, question à résoudre, non par le sang versé, mais par l'effort d’une compréhension mutuelle dans une certitude, une justice, mieux discernées et plus intégralement accueillies.

Si nous comprenons mal les ennemis qui nous menacent, sans parvenir à nous persuader qu’ils puissent sincèrement s’absoudre, s’admirer et se décerner l’apothéose, c’est qu’en effet nous ne réussissons le plus souvent ni à entrer dans leur perspective originelle, ni à saisir la chaîne logique des procédés qu’ils emploient, ni à discerner la conformité de leurs visées avec le principe admis par eux comme une évidence indiscutée. Pour eux qui ont le vif sentiment de la plasticité indéfinie de la nature vivante ou pensante et qui bornent l’horizon au devenir universel, toute fixité est un leurre, une gêne artificielle, un obstacle à renverser dès qu’on a la puissance et le besoin de l’abolir et de passer outre. Donc aussi, nul scrupule à avoir pour des engagements, toujours provisoirement contractés, pour des formes et des situations rapidement périmées. Il n’y a point de « *statu quo ante* », il s’agit toujours, sous une équivoque voulue, de tenir uniquement compte du « *statu quo* nouveau ou même futur ». La vérité se fait et se défait dans ce domaine d’une relativité universelle où c’est au plus habile, au plus armé d’imposer ce qui est le plus conforme à ses intérêts et à son prestige. On trouve tout naturel d’invoquer toujours le droit du plus fort, aidé de tous les moyens qu’aucun scrupule de

[53]

conscience ne saurait restreindre. Il n’y a, chez les autres, aucun droit contre ce droit du besoin et de la contrainte heureuse. Et, en face de tous les autres êtres humains, les revendications d’un seul représentant du totalitarisme justifient toutes les exigences, toutes les susceptibilités même fictives, toutes les représailles et les invasions de la race élue, du chef qui l’incarne, des ambitions dominatrices qui sont sa raison d’être et qui pour l’organisation du monde se déclare seule libératrice, seule civilisatrice.

Conséquences d’une logique plus étrange encore : chaque nouvel avantage obtenu, même chaque concession libéralement consentie par de scrupuleux et débonnaires adversaires deviennent des raisons de plus d’exiger davantage et de réclamer plus d’espace vital, d’invoquer la justice au profit de ceux mêmes qui ne reconnaissent pour les autres aucun titre acquis, qui ne tiennent compte d’aucun service à eux rendu, qui n’attribuent aucune signification au mot *droit,* sinon à leur profit exclusif. Rien d’étonnant dès lors si l’état de guerre n’a pas besoin d’être déclaré par ces conquérants à l’esbroufe ou à la tire. En fait, la guerre est, à leur sens, l’état normal, permanent, viril. Et cette guerre doit être appelée, elle aussi, totale, puisque, ne comptant pour rien les droits des autres et méprisant l’humanité avec les devoirs dont parlait un spiritualisme périmé, elle recourt sans scrupule à tous les moyens de destruction, de démoralisation, de félonie, de terrorisme.

Voilà peut-être la perspective où il convient de se placer si l’on veut intelligemment apercevoir la signification, tout à la fois matérialisante et idéa

[54]

liste, du régime totalitaire dont on célèbre la réalisation comme la suprême découverte de l’avenir politique. Dès lors nous entrevoyons déjà comment cette conception, non seulement autoritaire, mais tentaculaire et forcément accaparante autant qu’insatiable, condamne à mort tout autre régime. De son point de vue qui lui masque toute réalité proprement spirituelle et transcendante, elle ramène les régimes dits de liberté sur ce même plan foncièrement matérialiste à n’être que rêve utopique, démocratie anarchique, communisme destructeur. Et, chose étrange, elle se sert comme d’un signe de ralliement, contre les pays de facilité libérale, de la dictature bolcheviste qui ne diffère de son propre autoritarisme que par des amphibologies verbales ou quelques caractères accessoires, comme celui d’un athéisme avéré à la place du matérialisme mystique du sang et de la race divinisée (1).

(1) Quoique maints observateurs aient remarqué les analogies qui apparentent la mystique communiste à la mystique totalitaire, en même temps que l’abus qui a été fait par celle-ci en agitant contre celle-là le spectre menaçant d’une subversion universelle, il reste cependant une différence idéologique dont on ne doit pas faire abstraction.

Le communisme en effet prétend à une organisation économique fondée sur l’athéisme et le matérialisme, en attendant de cette suppression radicale des valeurs traditionnelles une novation totale des sociétés humaines pour le bien-être assuré à tous, sous la loi du travail et de l’égale répartition. Nous n’avons pas à exposer ici la doctrine marxiste pas plus que les résultats d’une telle entreprise pour le succès de laquelle il faudrait que la nature humaine devînt toute autre qu’elle n’est en fait. Et c’est pourquoi la contrainte, le terrorisme, la gêne, les épurations, le désenchantement populaire répondent aux promesses de plus de vingt années d’expérience.

Le totalitarisme fait appel, lui, à des conceptions et à une terminologie plus complexe et d’une autre résonance. Tout en étant non

[55]

Quel est donc son préjugé fondamental qu’il nous faudra plus tard discuter, mais dont il faut bien comprendre d’abord l’intolérante force d’exclusion pour toute autre doctrine que la sienne ? Rien ne sert de recourir contre lui à des sentiments ou des arguments dont il nie absolument la vérité et la justesse. Il n’accepte même pas d’entrer en discussion sur les thèses fondamentales qui, à ses veux, ne peuvent être remises en question ; et lui, qui n’admet que la relativité et le devenir, confère au relatif et au devenir un caractère d’absolu et de définitif. Pas d’autre étalon que sa propre supé-

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

moins matérialisant et non moins dissolvant pour l’idée véritable de Dieu et des devoirs de l’homme, il utilise à ses fins une pseudo-métaphysique, une pseudo-religion, un dynamisme et une exaltation captant à son usage les forces spirituelles qu’attirent et que trompent ses ambiguïtés protéiformes et ses appels au sacrifice et à l’héroïsme. Du reste *Mein Kampf* indique que c’est une rivalité d’influences plutôt qu’une différence d’idéologie et de méthode qui oppose communisme et nazisme : « Ce qui, dans tous les temps, a agi le plus efficacement, c’est la terreur, la violence. Les imposteurs marxistes devaient haïr au plus haut point un mouvement dont le but avoué était la conquête de cette masse qui, jusqu’à présent, était au service exclusif des partis juifs et financiers internationaux » (p. 338 de la grande édition).

Ce qu’ajoute le nazisme, c’est la mystique nationaliste directement contraire à tout humanitarisme plus ou moins sincère ou dévoyé que l’on croit trouver dans le bolchevisme. C’est ce qu’avait noté Pie XI, en déclarant que, sous couleur de prêcher une croisade contre le communisme, le totalitarisme introduit une doctrine plus délétère, plus difficile à démasquer, plus contagieuse qu’un franc athéisme, lequel restera toujours inviable dans l’immense majorité des consciences humaines. Ce n’est pas que le danger du communisme soit moins insidieux et moins brutal. La subversion par le dedans n’est pas moins redoutable, pas moins tyrannique, pas moins tenace, pas moins délétère pour les âmes et les sociétés que l’oppression pesant du dehors pour commencer et peu à peu subie, admise, servie dans une exaltation pervertissante.

[56]

riorité, cela seul ne change pas : faire appel contre lui à du fixe, à du certain, à un ordre éternel, quand ce n’est pas de sa propre éternité et de sa seule transcendance qu’il s’agit, c’est lui faire injure par une hypothèse qui ne se discute pas, mais qui appelle un châtiment, une annihilation. La personne humaine, sa destinée immortelle, ses droits imprescriptibles et inviolables, autant de superstitions périmées. La germanité (abstraction concrétisée dans la race et le sang) et les individus (ne disons pas les personnes qui la composent, car ce qui existe éphémèrement ce ne sont que des individualités passagères et négligeables), le grand Reich, en un mot, a seul le droit, a seul tous les droits et nul n’a aucun droit contre lui. En toute sincérité, il y aurait sacrilège punissable à soumettre un seul membre de la communauté allemande à un traitement d’apparente infériorité ; et c’est chose sainte que d’assujettir à l’ordre totalitaire la vie et la culture qu’on devra accepter pour ne pas mériter de disparaître. D’où cette implacable et sereine dureté à l’égard soit des instruments, soit des victimes de cette mystique glorifiant les sacrifices consentis non à une perfection de justice et de bonté, mais à une conquérante brutalité et à un mépris de toute faiblesse : *vae victis !* et nous allons même voir qu’il faudrait ajouter : *vae victoribus ipsis !* car si, dans l’ordre des faits soumis à la logique d’un système doctrinal, il est légitime d’envisager les conséquences futures d’une intrépide application, quel avenir serait donc réservé au triomphe universel du totalitarisme tel qu’il se définit et se veut lui-même ? Destituée de toute bonté, l’humanité n’aboutit-elle pas au sui-

[57]

cide ? Et la « force par la joie », comme la joie . par la force, au sens où ces mots sont pris et par les sentiments qu’ils recouvrent et qu’ils exaspèrent, ne sombrent-ils pas dans le plus désolant pessimisme ainsi que le souhaitait Hartmann ?

Vue synthétique de l’idéologie  
et du comportement totalitaires.

[Retour à la table des matières](#tdm)

On nous vante ce totalitarisme comme une rupture avec tout le passé vieilli, avec toutes les routines désuètes, telle une invention sans précédent, une nouveauté définitive. Mais comment ne pas remarquer l’étrange alliance de cette prétention novatrice avec cet appel aux forces ancestrales, avec cette plongée dans les lointaines inspirations des âges primitifs, des sources inconscientes, des poussées obscures d’un tempérament sanguin ? Sans doute on répondra, avec cette doctrine qui allie les contraires et qui glorifie l’ascension titanesque escaladant le ciel par l’apothéose de la nature primitive, qu’il est beau et grand de n’avoir d’autre maître que soi et sa race ! Il n’en demeure pas moins vrai que cette théogonie du devenir humain ne peut jamais trouver en ses réalisations les plus évoluées que les ingrédients originellement mis dans le creuset où fermentent la matière et l’instinct.

On le voit, tant d’éléments qui paraissent hétérogènes entrent dans la composition de cet organisme inédit que beaucoup d’entre nous s’imaginent encore que la réalité est, en somme, moins redoutable que les monstrueux déguisements dont on

[58]

l’affuble. Il n’est donc pas inutile de donner la parole à ce spectre lui-même et de nous faire entendre par quelques textes très brefs son authentique profession de foi et l’aveu de son grand dessein : amis, admirateurs ou adversaires du totalitarisme ont toujours à s’instruire de ses surprenantes manifestations.

Un des points les plus essentiels, mais les plus rarement compris, les plus dangereux et les plus efficaces par cet ésotérisme même, est mis en évidence avec une étonnante franchise dans ce passage de *Mein Kampf* (1) sur le rapport des forces brutales et idéales : « Le combat contre la puissance spirituelle par les moyens de la force a le caractère défensif aussi longtemps que le glaive lui-même ne se présente pas comme porteur, annonciateur et propagateur d’une nouvelle doctrine « spirituelle. ... Une doctrine philosophique ne saurait non plus accepter de collaborer à un état de fait qu’elle condamne. » Ainsi sommes-nous avertis que, derrière les accords et les temporisations, se dresse une implacable résolution inscrite dans la nature même de la doctrine métaphysique et religieuse parce qu’elle est la négation totale et exterminatrice de toute doctrine de transcendance, de toute foi ou de tout emprunt à la tradition biblique et au message de charité : « Une doctrine « n’est pas tolérante, elle ne peut être un parti parmi les autres ; elle exige impérieusement la reconnaissance exclusive et totale de ses conceptions qui doivent transformer toute la vie publique... Le territoire, but de notre politique exté-

(1) Les citations renvoient à « la traduction exacte de *Mein Kampf,* édition intégrale », hors commerce.

[59]

rieure, et une nouvelle doctrine philosophique, but de notre politique intérieure. »

Aussi ce n’est pas seulement la force brutale qui suffit ni contre le marxisme matérialiste, ni contre l’ordre établi par la vieille civilisation spiritualiste et chrétienne : ce qui est nécessaire, c’est un système nouveau d’une mystique inédite et la plus puissante des contraintes physiques et des méthodes politiques sans précédent dans le passé. « Au moment où l’un des partis, muni de toutes les armes d’une conception philosophique, fût-elle mille fois criminelle, marche à l’assaut contre un ordre établi, l’autre en est réduit à la résistance, s’il ne prend la forme d’un nouveau dogme, dogme politique dans le cas présent et ne remplace les faibles et lâches paroles de défense par le cri de guerre d’une attaque courageuse et brutale (p. 357)... Un tel mouvement doit immédiatement distinguer ses partisans et ses membres... La propagande doit d’abord travailler l’ensemble des hommes sur une idée partie du centre. Il s’ensuit que le nombre des partisans n’est jamais assez grand, tandis que le nombre des membres est plus facilement trop grand que trop petit... Quand la propagande a rempli un peuple entier d’une idée, l’organisation peut en tirer les conséquences avec une simple poignée d’hommes » (554). Nous voici donc en présence d’une contradiction sans merci. Ce n’est pas une guerre passagère qui pourrait être suivie d’apaisement et de coopération. C’est vraiment dans l’absolu de la vérité ou de l’erreur que nous sommes transportés par ce mythe intolérant de tout autre avenir que le sien : « Aussitôt que

[60]

notre propre propagande concède à la partie adverse une faible lueur de bon droit, la base se trouve déjà posée pour douter de notre propre bon droit... les armes les plus cruelles deviennent les plus humaines, car elles sont la condition d’une victoire plus rapide. »

Mais qu’on ne croie pas que l’inventeur d’une si savante barbarie ait l’excuse d’une sincérité dupée par ses propres prestiges ou par un élan de fanatisme convaincu. Il sait qu’il trompe, mais qu’en trompant ainsi il ne se trompe pas sur la redoutable efficacité des assauts meurtriers qu’il lance sinon toujours contre les corps du moins contre les âmes avilies ou envoûtées : « Toute propagande doit être populaire et placer son niveau spirituel dans la limite des facultés d’assimilation du plus borné parmi ceux auxquels elle doit s’adresser. Dans ces conditions, son niveau spirituel doit être situé d’autant plus bas que la masse des hommes à atteindre est plus nombreuse » (169) et aller même jusqu’à exploiter la « bestialité » comme moyen de succès (1).

(1) Il n’est pas surprenant que dans la revue italienne nouvellement fondée en Italie, au service du racisme « *La Difesa della Razza »* de janvier XVIIe (1939), p. 45, nous apprenions que « *filosofare è dei barbari* ». C’est l’écho des principes inculqués par le grand maître de la propagande du Reich ; il est savoureux d’extraire d’un de ses articles, publié dans le *Vœlkischer Beobachter,* ce passage : « Un intellectuel est un homme soi-disant cultivé, dont le courage civique est en raison inverse de ses prétendues connaissances. Il est le résultat de notre système antérieur d’éducation et d’instruction, système qui était tout à fait faux. Ces hommes vivent du national-socialisme, mais le renient, car il n’y a pas dans leur cœur de place pour une passion politique forte. Ils n’ont pas non plus la force d’être dans l’opposition. Nous ne gagnerons jamais à nous de tels hommes et nous ne chercherons pas à les gagner. On leur fait trop d’honneur en les combattant ou en les persécutant. On doit seulement les laisser à eux-mêmes et les châtier par le mépris le plus hautain. »

[61]

Ce n’est pas seulement à l’égard des adversaires ou des victimes désignées d’avance aux coups, sans qu’aucun scrupule atténue les rudesses et les félonies, c’est envers ses amis, ses alliés provisoires que l’appétit totalitaire a dès ses débuts théorétisé les pratiques de son machiavélisme renforcé. Dès 1923, en effet, on écrivait dans *Mein Kampf* ces lignes révélatrices du sens nouveau qu’il convient d’accorder à l’amitié, à la fidélité dont se vantait jadis la Germanie : « La condition nécessaire, pour que les destinées de deux peuples s’enchaînent l’une à l’autre, n’est pas une estime ou une sympathie réciproques, mais bien la perspective des avantages que tirera de l’association chacun des contractants... L’art d’un homme d’État dirigeant consiste précisément à trouver, quand il s’agit à une certaine époque de réaliser une opération nécessaire, des partenaires qui doivent user des mêmes moyens pour défendre leurs propres intérêts. » Nous voici loin de la vertu qu’Aristote nommait l’amitié, fondée sur la raison universelle, sur l’inaltérable dévouement des hommes et des peuples et dont il disait : une amitié qui peut finir n’a jamais été véritable parce que, pour être telle, elle doit s’établir sur le bien qui ne change pas et sur le fond même des âmes. En reconnaissance de l’accès consenti au Brenner, l’on « n’oubliera » peut-être pas qu’un témoignage de gratitude pourra conduire jusqu’à embrasser Trieste.

En dernière analyse c’est à l’illuminisme plus ou

[62]

moins sincère d’une fausse science et plus encore au fanatisme d'un orgueil pathologique que se réfère le règne cosmique qu’on nous prophétise : « Dans un monde où les planètes et les soleils suivent une trajectoire circulaire (?), où des lunes tournent autour des planètes, où la force règne, partout et seule, en maîtresse de la faiblesse qu'elle contraint à la servir docilement, ou qu’elle brise, l’homme ne peut relever de lois spéciales. » Nous ne serons donc pas surpris devant les apparentes contradictions des textes officiels qui tantôt célèbrent la philosophie et la foi du régime totalitaire érigé en unique doctrine confessionnelle, exclusive de toute autre, tantôt proclament que l’école nouvelle « s’est détournée de l’idée illusoire que la formation spirituelle peut donner à un peuple ce que seule l’action politique d’un grand homme obtient du sort au prix d’une lutte tenace. » Ce qui importe, nous dit-on, c’est de former des « corps durs comme l’acier, coriaces comme le cuir, rapides comme le lévrier. » Et pour encadrer cette masse de choc, pour incarner la nouvelle « conception du monde » se prépare une Église militante de la foi naziste l’élite du parti qui, sous une discipline de fer, constitue « un national-socialisme absolu » ; ne sont-ils pas, en effet, « la race mûre pour les plus grandes « décisions dont dépend l’avenir du globe. »

À vrai dire, l’idée initiale qui a servi de centre de cristallisation ou de germe de croissance au monomane lucide qu’est l’auteur de *Mein Kampf,* c’est bien cette foi dans la vertu du sang d’une race supérieure, douée dans sa pureté d’une excellence incommensurable par rapport à toutes les autres

[63]

races et surtout à tous les métissages (1). D’où le souci obsédant de prévenir toute contamination de ce sang qui, seul, véhicule la force plénière et le caractère divin de l’unique civilisation digne du triomphe. « De même que les espèces de grands animaux des temps préhistoriques ont dû céder « la place à d’autres et s’éteindre, de même devront céder le pas les races humaines privées d’une certaine force intellectuelle qui, seule, peut leur faire trouver les armes nécessaires à leur conservation... La condition préalable mise à l’existence durable d’une humanité supérieure n’est donc pas l’État, mais la race qui possède les facultés requises » (371). Voilà, sous des masques plus ou moins transparents, le visage à découvert dont peu d’entre nous consentent à regarder les véritables traits et à discerner dans le regard toujours fuyant du Chef le total dessein.

(1) La propagande intense dont nous avons déjà parlé n’est du reste pas la même selon qu’il s’agit d’exportation chez les peuples librement informés ou des images et des leçons à inculquer aux heureux pays absolument fermés à tout apport, à tout contrôle du dehors, de manière à exalter le naïf orgueil de la « pureté raciste » et à envelopper les ennemis dans un même mépris. Un seul exemple suffira. Dans un article, intitulé « *l’Église trahit les races », « Der Stürmer »,* du 9 mars 1939, nous apprend : « Aujourd’hui, le nombre des nègres dans la France de l’Europe est estimé à 2 ou 3 millions. Même en province ils apparaissent d’une manière choquante. Mais à Paris, ils dominent dans la rue. La moitié des « filles » qui contribuent à la haute célébrité de la France sont des négresses. ... Que fait l’Église romaine qui, certes, est toute puissante en France ? Elle travaille à hâter la déchéance de la France... L’Église catholique peut être fière de ses Evêques nègres. Peut-être donnera-t-elle au monde le spectacle d’un nègre sur le trône pontifical ? Des Juifs s’y sont bien assis déjà !... Les Aryens sauveront la civilisation, malgré les Juifs et malgré les Églises. »

[64]

Il faut donc bien comprendre la vision intérieure et le genre d’héroïsme sanglant dont est fait le dynamisme totalitaire, insatiablement avide de sentir sa force, de savourer l’oppression qu’il exerce, d’imposer cette culture de la violence, de jouir de cette supériorité où il se divinise. Mais comprenons aussi comment c’est par là même que s’impose l’alternative que le totalitarisme refuse d’accepter. Le rôle du monisme, a-t-on dit justement, serait de tout intégrer. Oui, par là même il doit devenir compréhensif de ce qui lui résiste et le contredit. S’il est vrai que le personnalisme a tort de méconnaître parfois l’importance des besoins collectifs ou des valeurs transcendantes qui contredisent l’égoïsme, il est vrai aussi que la conception nationale-socialiste, en excluant du tout qu’il prétend embrasser les libertés individuelles, la dignité de la personne humaine, les droits et les devoirs de la vie internationale, le sens religieux de l’amour du prochain et de la divine perfection, élimine de son prétendu totalitarisme (et d’une façon que nous montrerons bientôt illégitime et mutilante) l’affirmation la plus nécessaire et la plus féconde de toutes.

\*  
\* \*

Parvenant au terme logiquement prévisible d’un totalitarisme qui développe ses méthodes et ses résultats jusqu’au bout de son propre idéal, nous apercevons l’étrange conclusion à laquelle son succès même le conduirait. Il nous apparaît inhumain au point d’amener l’humanité au suicide et il se détruit ainsi lui-même par une contradiction intrinsèque. N’est-ce pas déjà la preuve que, même

[65]

chemin faisant, il est faux, mauvais, in viable, parce qu’il méconnaît ce qu’il y a d’essentiel et de vivifiant dans l’intime nature de la personne et de la société humaine ? Toutefois, ne nous hâtons pas d’user de ce que nous ne pouvons encore, malgré l’imagination la plus réaliste, considérer comme une expérience décisive et une constatation de fait. Il nous faut auparavant, selon notre promesse, décrire la conception opposée qui se fonde sur ce qu’on appelle un régime de liberté, de respect des personnes, de coopération sociale et internationale.

Ainsi que nous l’avions décidé avec raisons à l’appui, envisageons cette conception de facilité libérale pour ainsi dire du dehors, en nous plaçant même dans la perspective adverse, en tenant compte aussi des critiques, déviations et insuccès que paraissent confirmer des faits trop patents pour qu’il soit nécessaire d’y longuement insister. Ce n’est qu’après ce loyal examen de conscience que nous pourrons nous demander si un tel régime, sous la forme actuelle où il végète, n’est pas inviable lui aussi, près de succomber sous les coups du dehors et plus encore par son mal intérieur. Et alors seulement nous aurons à demander si tous deux, travaillés d’un mal interne et malgré tous les efforts de rapprochement, ne souffrent pas mortellement de carences, sinon analogues, du moins également meurtrières, qu’il nous faudra en fin de compte discerner pour y appliquer le seul traitement salutaire.

[66]

2. Les soi-disant régimes de liberté.

[Retour à la table des matières](#tdm)

La conception adverse a reçu des noms variés : il semble par cela même plus difficile de la décrire en une forme cohérente, d’autant plus que son évolution déjà ancienne et diverse selon les nations rend plus malaisé le discernement de ses traits originaux et essentiels. Il y a pourtant, dans son histoire séculaire, une inspiration primitive et fondamentale qu’il nous faudra retrouver sous les excroissances, les déviations ou les perversions. Comment procéder ? De même que, pour le totalitarisme, nous avions commencé par le décrire tel qu’il apparaît à ceux qui répugnent encore à son esprit et qu’ensuite nous l’avions analysé, tel qu’il se vante lui-même d’être et tel que ses pratiques les plus cyniques ou les plus cauteleuses le révèlent, de même nous allons maintenant diagnostiquer l’autre conception telle que se la figurent ou telle que la représentent au monde ceux qui la dénigrent et la caricaturent d’après certains aspects extérieurs, superficiels, déformés ou vieillis. C’est seulement ensuite que nous pourrons utilement rechercher l’inspiration essentielle qui l’anime et voir enfin, dans la contradiction qu’elle oppose au totalitarisme, l’alternative décisive dont les termes exigent que nous nous prononcions par oui ou par non. '

Régimes libéraux vus du dehors  
sous diverses dénominations.

Déjà l’incertitude et la multiplicité des noms qui servent à désigner les formes politiques étrangères

[67]

ou opposées au totalitarisme donnent l’impression de contours mouvants et fuyants, de contenu variable, d’armature moins protectrice ou surtout moins agressive. Ces divers régimes, qu’on a décorés de titres jadis honorés et enviés, régime de liberté, parlementarisme constitutionnel, etc., reçoivent aujourd’hui des appellations péjoratives, même chez ceux qui s’y attachent ou qui s’y résignent encore : régimes de facilité, dit-on volontiers, comme on parle d’une république de camarades ou d’une monarchie paternaliste ou d’une anarchie démagogique ou d’un syndicalisme prolétarien. Mais, comme signe de ralliement pour ou contre ces institutions que certains voudraient relever par la seule idée d’un personnalisme respectueux des droits de l’homme et du citoyen, on recourt d’ordinaire au terme, déjà mis en usage dans l’antiquité grecque, de démocratie, comme s’il s’opposait au totalitarisme et aux régimes de contrainte autoritaire et de force dictatoriale. Or c’est là dénaturer les données réelles du problème à résoudre et user sophistiquement de fausses symétries et d’oppositions qui, à la lettre et dans leur esprit, sont artificielles, ambiguës ou erronées.

— D’abord, en effet, c’est ramener et réduire au plan politique un débat, beaucoup plus complexe et plus haut, puisqu’il porte sur toute la destinée des hommes, sur leurs devoirs envers soi et envers les autres, sur leurs relations de toute nature, qu’il s’agisse de l’ordre temporel ou spirituel, de la vie intime ou publique, de la fonction sociale ou des obligations concernant toute la communauté humaine dans le présent ou dans l’avenir. — En outre, le terme démocratie est pris équivoquement, car

[68]

tantôt on lui fait signifier l’universalité des citoyens d’un même pays sous quelque régime qu’ils vivent politiquement, tantôt on lui attribue un rôle diviseur, celui d’opposer la plèbe, comme on eût dit dans la Rome antique, aux classes dites cultivées, riches et censément dignes d’être dirigeantes. Nous voyons donc combien est tendancieuse la tactique troublante qui consiste à user hypocritement de ce terme amphibie pour ridiculiser ou stigmatiser chez ses adversaires la fausse démocratie (comme si elle était la seule possible ou réelle) et à se glorifier pour soi-même d’incarner tout le vrai peuple, fût-on le seul à l’incarner despotiquement.

En ses connotations politiques, le mot démocratie n’égale ou ne respecte nullement la signification et le contenu authentiques de la solution du problème humain et surhumain que nous avons ici à examiner en sa véritable répercussion dans l’ordre social et international. Car en tant que ce terme s’oppose à d’autres formes politiques, il restreint abusivement le sens beaucoup plus large et tout compréhensif du mot peuple. Or, dans l’étude critique que nous poursuivons, peuple a besoin de désigner, sans distinction de classes, de fonctions, de races, tous ces êtres humains qui composent une nation, bien plus, tous ceux qui peuplent et peupleront la terre et qui peuvent en effet former une société immortelle, une cité des êtres raisonnables ; et c’est en ce sens que nous sommes responsables de la richesse patriotique et des liens spirituels que nous devons transmettre aux générations futures comme une tradition toujours accrue et améliorée.

[69]

Variantes abusives de la liberté.

Il y a donc lieu d’examiner plus attentivement, non pas seulement l’aspect politique et social de l’esprit équivoquement appelé démocratique, mais l’idée plus générale, plus généreuse dont la démocratie n'est qu’une application particulière. C’est ce qu’on croit obtenir en faisant appel à ce qu’on nomme les forces morales, les valeurs spirituelles, l’inviolable dignité de la personne humaine, le droit des peuples à disposer d’eux-mêmes, la souveraineté populaire, l’honneur national, l’héroïsme des sacrifices salutaires, etc. Or ici encore se cachent de faciles méprises, des satisfactions verbales et dangereuses parce qu’elles sont incomplètes et paraissent trop aisément suffisantes. Il devient nécessaire de déceler ces décevantes solutions, d’autant qu’elles sont plus spécieuses dans leur imprécision même. De faux remèdes sont nuisibles dans la mesure où ils dispensent de chercher et d’appliquer le traitement efficace.

Arrêtons-nous donc ici comme un praticien consciencieux qui lient d’abord à faire l’analyse des insuffisances fonctionnelles de son malade avant de prescrire le régime approprié. Il est malaisé, disions-nous, d’appliquer une étiquette unique et acceptable pour tous ceux qui affirment le respect dû à la personne humaine, à ses droits et, au pluriel, à ses libertés, qu’il ne faut pas confondre d’ailleurs ni entre elles ni avec le sens philosophique et moral du libre arbitre et surtout de la liberté de perfection, celle qui est libérée des erreurs et des passions. Déjà, en dénonçant, dans nos re

[70]

marques préliminaires, l’amphibologie des mots les plus essentiels et les plus employés, nous avions signalé les équivoques qui grèvent le mot liberté au point d’en étendre l’emploi jusqu’à des significations les plus opposées, licence et anarchie. Et c’est peut-être pour cela que Bossuet disait que le peuple suit pourvu qu’il entende seulement prononcer ce nom de liberté, « liberté chérie ». Le totalitarisme ne prétend-il pas libérer tous ses membres opprimés ? L’économie libérale n’aboutit-elle pas aux injustices oppressives qui écrasent le travail individuel et, inversement, l’organisation collective n’exerce-t-elle pas une contrainte qui, destituée de contre-poids, devient facilement tyrannique, tandis qu’une discipline consentie et l’ascèse raisonnable des passions, loin de nuire aux véritables libertés, les élèvent et les fortifient par cet affranchissement même des égoïsmes et des concupiscences déraisonnables ?

Combien souvent on matérialise l’idéal théorique qu’on invoque comme une panacée et qu’on prétend imposer par tous les moyens ! « La liberté ou la mort », disait-on dans la première ivresse des droits officiellement reconnus par de sonores déclarations. Et ces droits, imposés par la collectivité à tous les individus, avaient ce caractère paradoxal d’exalter les exigences individuelles et d’écraser les individus eux-mêmes sous la contrainte qui les forçait à devenir libres, mais pour que chacun, devenant fin en soi, dans une société atomisée, dépendît en même temps d’une dictature absolue et de tribunaux inquisiteurs.

[71]

Édulcorations corruptrices des régimes de liberté.

Laissons maintenant de côté cette histoire qui pourtant menace de se renouveler sous des aspects et en des sens différents. Considérons les formes atténuées d’une contagion très virulente à ses débuts, très adoucie et pourtant très nocive encore là où, à l’ardeur des premiers élans, succèdent les habitudes de facilité, de complaisance, de faiblesse même. Fais ce qui te plaît, semble-t-on dire à chacun, à titre de réciprocité : telle paraît la devise de beaucoup de ceux qui, malgré les menaces de servitude totalitaire, ne songent qu’à jouir le plus possible des avantages égocentriques qu’eux aussi cherchent à garder ou à se procurer par des moyens de force, d’entente systématique, de consortium des égoïsmes, sans se soucier des difficultés ou des légitimes besoins d’autrui, chaque classe considérant les choses à son point de vue, comme si c’était celui de la liberté, du droit, de la stricte justice, abstraction faite des devoirs d’équité et des sacrifices réciproques nécessaires en toute vie sociale.

On ne s’étonnera peut-être plus de constater, même dans les pays de longue et généreuse unité comme la France, les dissentiments nombreux et tenaces qui subsistent ou s’aggravent entre des concitoyens, des partis, des classes sociales, pourtant fidèles à une même aspiration que révèle en face des périls l’élan d’une union sacrée. On comprend aussi comment, partisans au fond d’un même idéal, des peuples d’habitudes historiques et de traditions morales ou politiques dissemblables, des

[72]

peuples cordialement et utilitairement associés se mettent malaisément à l’unisson pour la compréhension immédiate et l’action cohérente en présence d’un danger commun. C’est qu’en effet on reste plus sensible aux intérêts subalternes qui sont les premiers menacés et aux aspects les plus habituels au train ordinaire de la vie normale des peuples. Raison de plus pour que nous signalions à présent les inconvénients de cette demi-intelligence et de cette carence devant les causes profondes du mal à prévenir et devant les exigences du salut à opérer.

Ce qui frappe amis ou ennemis dans le comportement actuel des régimes libéraux, c’est l’affaiblissement de la discipline consentie, de l’effort consciencieux, du dévouement au bien public, de cette générosité où Descartes voyait l’âme de toute vie nationale. (On voudrait pouvoir citer ici le bel article intitulé « Éducation » où Ravaisson usant des lettres de Descartes montre que le dévouement, le sacrifice, le don de soi sont la condition et l’essence même de cette vie pour les autres, nécessaire au développement de la personne et à la santé des nations ; cf. *Revue Bleue,* 23 avril 1887, p. 513.)

Mais il ne suffit pas d’envisager du dehors cette dispersion des bonnes volontés, ce particularisme qui érige en absolu les conceptions même les plus incomplètes et les plus relatives des faiseurs de plans ou des groupes se formant autour de quelques vues partiales. Le plus nécessaire n’est pas de constater les apparentes ou réelles défaillances (trop aisément ridiculisées ou exploitées) des régimes de liberté dans leurs multiples abus d’émiettement, d’indiscipline, de parti pris, de vénalité, de

[73]

relâchement sous tous les rapports ; ce qui importe davantage, c’est d’aller plus à fond et de déceler les méprises, les défaillances, les perversions de l'idéal auquel se réfèrent verbalement ces régimes devenus infidèles à leur primitive inspiration.

Les régimes de liberté  
scrutés en leur essentielle inspiration.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Souvenons-nous encore ici des équivoques précédemment signalées dans l’emploi des termes les plus caractéristiques des valeurs humaines et de leur hiérarchie. Ce n’est pas seulement entre les régimes de force autoritaire et de faiblesse libérale qu’il y a des ambiguïtés à dénoncer. C’est aussi et surtout peut-être au sein des nations et des régimes où la liberté tourne à la licence, à la paresse, au bon plaisir ou au caprice, qu’il y a lieu de dissiper les illusions et les faux espoirs dont les uns aiment à se leurrer, dont les autres s’affligent et se découragent, comme s’il n’y avait pas d’autre recours contre la démission et la décadence qu’en une dictature suppléant par une mainmise impérieuse à la dissolution d’organes usés et de volontés affaiblies.

L’erreur contagieuse, la faute essentielle à éviter, c’est celle qui apparente le libéralisme au totalitarisme, à savoir la recherche du plus grand rendement humain au seul point de vue des puissances et des jouissances matérielles. Borner nos horizons à la conquête de biens qui seraient à eux-mêmes leur propre fin et dont l’homme se procurerait l’acquisition et le profit par ses seuls moyens, de

[74]

telle sorte que nous n’aurions qu’à organiser notre existence pour trouver en nous et par nous toute la lumière et toute la force nécessaires et suffisantes au seul bonheur à préparer et à espérer, c’est là le fol espoir, la seule ambition d’un faux libéralisme.

Or, si une telle visée était la seule véritable, quelle serait la meilleure méthode pour la réaliser ? À supposer qu’il s’agisse seulement de la domination terrestre ou des satisfactions que la science de l’univers peut procurer à l’être humain, détaché de tout souci de sa valeur spirituelle et de toute foi à un ordre transcendant, l’effort grégaire et dictatorial du totalitarisme organisateur semblerait provisoirement plus capable de cette rapide conquête et de cette maîtrise utilitaire que procure une discipline subie où tous les efforts conjugués fournissent un rendement maximum : égoïsme collectif qui s’arroge tout droit pour lui-même et refuse tout à qui n’est pas lui. Si le libéralisme se laisse aller à confondre la personne humaine et la vie spirituelle avec l’homme individuel et terrestre, sous prétexte que l’homme est une fin en soi, qu’il a une souveraine disposition de ses droits, de sa volonté, de sa propriété, *jus utendi et abutendi,* alors une logique, déjà reconnue par Kant et par Renouvier, appelle, pour que l’ordre social soit possible et prévienne la guerre intestine qui serait la loi de nature, l’autorité d’un Frédéric II ou la mystique de l’État souverain, en lequel se rejoignent les théories du personnalisme individualiste et du sociologisme grégaire. Et, sur ce terrain, le dynamisme totalitaire prend encore l’avantage non seulement par

[75]

la rapidité de ses coups, par le simplisme de son incarnation en un chef inspiré, par son absence de tout scrupule et de tout contrôle, mais par le caractère plus systématiquement brutal qui s’adapte directement à la seule domination charnelle dont il se soucie afin d’entraîner plus violemment les passions populaires.

Mais, si la personne humaine, qui a sans doute besoin naturellement de la société pour développer sa vie physique et spirituelle, a le devoir supérieur, en servant les causes sociales, de s’élever à un ordre transcendant de vérité et de bonté, elle ne saurait par là même s’asservir à des fins simplement transitoires et utilitaires. Quelle que soit la valeur déjà morale des tâches matérielles, civiques et humanitaires comme aliment du devoir et occasion de mérite, le mérite et le devoir ont une source plus profonde et une fin plus haute que la vie grégaire et la prospérité de la cité terrestre. C’est pour cela aussi que la personne humaine elle-même n’a pas sa fin en soi. L’anthropocentrisme, malgré la part de vérité qu’il renferme, est à certains égards illusoire et enfantin, comme le géocentrisme des apparences astronomiques. Ou plutôt, le développement mutuel des personnes, et par conséquent aussi le perfectionnement de la civilisation, implique plus que la solidarité naturelle, plus que la coopération volontairement dévouée et laborieuse des constructeurs de la vie économique et civique, plus que l’assistance humanitaire : elle réclame une union intime, sincèrement généreuse, procédant d’un amour qui porte, à travers les sollicitudes corporelles, jusqu’aux intérêts spirituels et immortels des êtres conviés par nature, et plus

[76]

encore par grâce, à la pérennité de la vie et à la participation de l’éternelle vérité et charité. On ne saurait trop y insister : si l’homme, par instinct naturel, est déjà un être social et sociable, un « animal politique », la raison, qui fait de lui un agent conscient et maître de ses actes délibérés, perfectionne la nature et innove un ordre supérieur en lui donnant de construire ce chef-d’œuvre qu’est la cité où chaque citoyen doit participer en même temps à l'autorité prévoyante et à l’obéissance salutaire. Or, quel que soit le régime politique (monarchie, république, ou toute autre variété d’organisation constitutionnelle), ce qui constitue essentiellement le lien civique, c’est la confiance et l’amitié, une amitié qui ne se fonde pas seulement sur une association d’intérêts, qui n’est pas un compagnonnage de plaisirs, mais une union des volontés dans la raison et la vertu, fondées sur le permanent et le bien.

Sans doute il est très bon d’insister, comme on l’a fait de maints côtés en ces dernières années, sur la dignité et les droits sacrés de la personne humaine, et beaucoup qui sont touchés par cette évocation du respect réclamé par la conscience philosophique voient surtout en ce caractère infiniment respectable une protection pour leur propre sécurité ; car ils comptent sur la mobilisation des autres égoïsmes pour cette défense des intérêts chers à leur indépendance de cœur et d’esprit. Mais c’est qu’alors ils risquent de ne plus rattacher ce soin de leur personnalité et cette coalition des droits menacés à l’origine véritable et aux devoirs indispensables qui justifient et traduisent ce personnalisme humain. Ce qui en effet rend l’homme

[77]

infiniment respectable à l'homme, c’est la valeur métaphysique et religieuse qui implique une union spirituelle désintéressée, une destinée où se réalise la fraternité humaine sous la paternité divine : *unum corpus, multi sumus.* S’il serait faux de tout considérer *sub specie inultitudinis* et de croire qu’est abusive la devise de Newman « moi seul avec Dieu seul », il ne serait pas moins erroné de concevoir l’humanité comme un système de relations intra-cosmiques et empiriquement réalisables.

Les actes proprement humains dépassent inévitablement le monde physique, social, esthétique. L’homme a toutefois besoin d’y prendre son appui et d’y trouver le moyen de s’affranchir des servitudes trop exclusivement alimentaires ou même scientifiques. L’homme, a dit Schiller, n’est homme que là où il joue, parce qu’il déploie ainsi sa liberté dégagée des opprimants besoins. C’est donc avec raison qu’on se préoccupe d’organiser les loisirs et les fêtes ; mais encore faut-il qu’on ne fasse pas du sport, du culte corporel, des distractions sans âme et sans *sursum,* une fin suprême. En dehors du travail, les nobles joies, auxquelles il est humain, il est indispensable que les plus humbles et les serviteurs de la machine puissent trouver le temps et la liberté de participer, ne sont pas le but d’une éducation vraiment sociale et humaine. Tous les arts, toutes les fêtes, ce superflu, plus nécessaire que le nécessaire, ont eu leur origine dans une aspiration religieuse et dans un culte sacré.

[78]

Attitudes confusément mêlées  
et nécessité de déceler les thèses  
exclusives l’une de l'autre.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Sous des noms divers et des formes variées, individualisme, personnalisme, libéralisme économique, politique ou social, tolérance, culte d’une sincérité toujours excusante et qui va jusqu’à revendiquer le respect pour la licence même, nous assistons à un débordement d’égoïsmes qui pardonnent tout aux autres pourvu qu’on ne touche pas à leur bon plaisir, à leurs exigences devenues de plus en plus conscientes de leurs besoins de puissance et de jouissance. Comme l’isolement est impossible dans nos sociétés contemporaines où la solidarité s’accroît par la division du travail et par les dangers des oppositions d’intérêts, il se forme des partis, des groupements qui, loin de supposer une entente cordiale, ne sont souvent qu’une coalition de passions syndiquées. Le libéralisme initial, quand il n’est fondé que sur l’idée et le sentiment des droits absolus de l’individu, aboutit logiquement à des luttes de classe au sein de la nation, à des luttes d’influence au sein des classes et des professions, à une anarchie plus dangereuse que celle qui met aux prises les individus entre eux puisqu’il s’agit de masses contre masses, avec tout ce qu’entraîne de débridements passionnés la psychologie des foules, sous l’action des meneurs les plus sincèrement enthousiastes ou les plus habilement ambitieux. Et c’est là sans doute ce qui prépare le plus facilement les dissensions civiles, engendre le recours aux dictatures, que ce soit celle d’un comité

[79]

révolutionnaire ou d’un homme incarnant sa nation, ou une ploutocratie alliée à la force militaire, à une garde prétorienne, à une armée blanche ou rouge.

On espère bien échapper à ces déviations historiques des régimes, fondés sur une devise verbale de liberté, d’égalité, de fraternité, en relevant la visée de l’individu à la personne, qu’on pare d’une dignité morale, d'une respectabilité inviolable, de droits imprescriptibles conjoints à des devoirs qui ont à protéger, au delà des intérêts, la concorde sociale, l’ordre et la paix dans un effort commun et hiérarchisé. Mais, faut-il ramener la liberté, les droits, les obligations de la personne aux perspectives de l’individu isolé comme une monade métaphysique, comme une volonté autonome et qui serait absolument une fin en soi, sinon un égoïsme (car ce ternie est péjoratif) du moins, comme le disait un métaphysicien, une égoïté, exprimant l’être vrai en sa singularité pure ? Serait-il vrai et bon que l’œuvre de justice ne fût qu’une sauvegarde toute négative de l’autonomie de chacun, des situations acquises, d’un équilibre fixe, sans que les novations incessantes de la vie révèlent de nouvelles obligations pour lesquelles chacun aurait à mettre du sien ? Faudrait-il que, même d’un point de vue strictement moral, la civilisation ne pût se maintenir qu’en faisant appel à un tyran extérieur pour empêcher une guerre endémique ?

Il semblerait que, telles qu'elles se présentent dans la plupart des esprits contemporains, les attitudes qui viennent d’être décrites sont absolument incompatibles, au point de s’exclure comme deux propositions contradictoires dont l’une serait abso-

[80]

lument vraie et l’autre absolument fausse. Or il n’en est rien. Dans les réalités concrètes et contingentes, il y a, selon une expression de Leibniz, des compossibilités, donc des conciliations provisoires. Faudrait-il nous résoudre à tolérer des compromis, à vivre de concessions mutuelles, à nous résigner au *modus vivendi,* en nous défendant tant bien que mal contre la propagande suivie souvent de l’invasion brutale et de l’asservissement aux conceptions et aux méthodes qui nous répugnent le plus ? Non, ce ne peut être là une solution normale ; une prétendue paix, en face de ceux qui gagneraient à tout coup, ne serait qu’une défaite perpétuelle et une abdication continue. Mais alors, comment concevoir un moyen de sortir dignement de ce qui semble la terrible impasse où nous engagerait une méthode libérale, tandis que nos adversaires saperaient derrière nous ce qui semblait nous rester de sécurité ?

Voici précisément la clef de l’énigme, celle d’une vraie libération, la conversion qui ouvrira à l’espoir et à l’effort humain la voie salutaire d’une civilisation apaisante et féconde. Nous le verrons en effet : il est bien vrai que, s’il peut y avoir opposition logique et réelle entre des thèses également déficientes ou erronées qui coexistent en cherchant à s’entre-détruire sans y réussir jamais complètement et sans cesser de se combattre, il subsiste pourtant *la* vérité unique, celle qui tend à faire disparaître les erreurs contraires dans la mesure même où cette vérité supérieure et intégrale élimine les faux totalitarismes. Au fond, ces régimes bâtards se suscitent l’un l’autre et ne paraissent vivre qu’en se combattant pour s’éliminer mutuel

[81]

lement ; mais ce sont eux précisément que fait évanouir l’authentique esprit de paix, excluant par sa présence positive la négation contradictoire que constitue l’esprit de guerre essentiellement destructeur des valeurs mêmes auxquelles il prétend s’attacher. Aussi avons-nous déjà pu montrer précédemment que l’une et l’autre des deux conceptions symétriquement déficientes et antagonistes, non seulement s’appellent et s’entretiennent, mais deviennent inviables, surtout si on les conçoit, chacune à part, portées à leur extrême limite.

Double inviabilité des régimes en conflit.

[Retour à la table des matières](#tdm)

De nos précédentes analyses il résulte que, dans l’extrême confusion où se heurtent les esprits et les peuples, des courants opposés se dessinent deux à deux, sans que cependant de telles oppositions se marquent avec la netteté et la force exclusive de thèses contradictoires, abstraites et réelles tout ensemble, dont l’une serait vraie et l’autre forcément fausse et indigne d’être. Nous avons même vu combien souvent et facilement les rassemblements, par une sorte de chassé-croisé, s’opèrent de l’une à l’autre par un renversement des idéologies et des alliances. C’est là, pour le philosophe, une preuve déjà que la solution vraie et substantielle ne peut se trouver qu’au-dessus de ces antagonismes où se vérifie l’exactitude de la thèse aristotélicienne : les espèces opposées ne sont que des contraires d’un même genre, de même que parmi les êtres vivants les espèces apparentées semblent les plus hostiles les unes aux autres.

[82]

Il serait instructif de déceler la collusion, inconsciente, au moins en partie, des extrêmes opposés, tant il est paradoxalement vrai que, pour rendre compte du trouble actuel et des mortels dangers qui menacent la civilisation par une polarisation des contraires, s’établissent soit des connivences occultes, habilement exploitées, soit des excitations hostiles qui, de façon inconsciente des résultats, fortifient mutuellement leurs énergies perturbatrices et destructrices. Et c’est bien là, sous le signe d’une paix à obtenir par tous les moyens, ce qu’on commence à appeler « la guerre totale », selon les uns, « la guerre sainte », prétendent les autres, guerre qui n’a même plus besoin d’être déclarée, qui s’installe partout au sein même des foyers, des nations, de ce qu’on appelle encore, sans remarquer l’ironie de cette expression, la communauté humaine, alors que ce sont partout des animosités et des haines.

On prétend bien que cette fièvre finira par tomber d’elle-même et que la politesse, installée comme une seconde nature dans les relations mondaines pour couvrir les rivalités, les mépris, les jalousies ou les rancunes, se développera entre Tes États par des égards de tolérance et d’urbanité protocolaires qu’on nomme déjà de la compréhension mutuelle. Mais, est-ce sincère, est-ce efficace, est-ce possible ? Faut-il dire hélas ou heureusement non. Non, il n’est conforme ni à la vérité humaine, ni aux idées essentielles qu’incarnent la vie sociale, le sentiment patriotique, l’esprit de progrès, l’appel à la coopération du genre humain, l’idéal matériel et moral d’une pleine civilisation, de chercher et d’obtenir un cloisonnement entre des intérêts mouvants, des

[83]

influences intellectuelles, artistiques ou religieuses et le dynamisme expansif des diverses nations. En vain, pour de courtes périodes, se reposerait-on sur des promesses indéfinies de bon voisinage, trêve que d’un côté l’on pourrait croire sincère et qu’on aurait l’intention de respecter loyalement, mais qui ne serait souvent qu’à sens unique et permettrait à l’un des contractants, sinon aux deux, d’avoir plus de facilité pour entretenir une propagande perfide chez le voisin et se fermer soi-même à toute pénétration des nouvelles et des vérités contraires aux intérêts, aux ambitions et aux doctrines qu’on veut inculquer exclusivement. Et c’est ainsi que la lutte n’est point égale entre les régimes de confiance libérale et ceux de contrôle absolu et de compression en toute matière.

Faut-il donc nous résigner à voir le démantèlement progressif de ce qui avait apparu comme les justes et définitives conquêtes de la civilisation occidentale devant l’invasion montante d’un unitarisme niveleur où les derniers combats se livreraient entre le diktat du maître et le diktat d’un prolétariat qui n’en est pas moins sous le despotisme d’un homme ou d’un comité ? Non, il est interdit de consentir à une telle solution et ce qui nous reste à faire ici, c’est à montrer comment il est possible d’y échapper et pourquoi il est absolument requis, fût-ce au prix de la vie, de lutter pour une autre solution, en faisant prévaloir la seule doctrine, la seule attitude qui sauvegarde la hiérarchie de toutes les valeurs, qui justifie l’esprit de liberté et de paix, qui assure à la nature humaine le maximum de développement et contribue au plein épanouissement de la destinée.

[84]

De cet examen il ressort, semble-t-il, que, tandis que le dynamisme totalitaire est de plus en plus conséquent avec ses visées et ses méthodes d’hégémonie par tous les moyens, les régimes qui se réclament d’un idéal censément libérateur et spirituel demeurent à mi-chemin, se divisent entre eux, hésitent sur leurs propres desseins, se laissent manœuvrer et perdent ou le sens de leurs responsabilités personnelles ou celui des responsabilités collectives. Ils finissent même, sinon dans leurs paroles du moins dans leurs actes, par transformer leurs principes de générosité et de condescendance en une bonhomie et en des complaisances qui sont des manques de virilité et des capitulations : loin d’affermir ainsi la paix et la civilisation, on risque de les acculer aux servitudes les plus inhumaines.

\*  
\* \*

Que tirer de ces remarques ? C’est que les régimes de liberté se méconnaissent, se trahissent eux-mêmes s’ils restent placés sur le plan inférieur où beaucoup se laissent glisser et veulent sciemment les maintenir. S’ils ont raison contre les régimes de domination brutale, au point que des hommes de cœur et de raison préfèrent la mort à la servitude, fût-elle dorée et orgueilleuse, c’est qu’en effet il y a, dans la liberté dont ils gardent le culte, plus que la licence, plus que la jouissance, plus que la facilité de faire ce qui plaît, plus qu’une discipline consentie pour le gain, le profit ou la gloire ; c’est qu’il s’y cache la grandeur et la noblesse dont la personne humaine a besoin pour être elle-même et s’estimer digne de vivre ; c’est

[85]

qu’elle aspire secrètement et avec désintéressement à une fin transcendante à tout ce que l’univers en son immense devenir peut offrir à ses connaissances et à ses prises.

Précédemment il nous avait fallu reconnaître que le totalitarisme, logique avec ses principes, aboutit finalement au suicide. Voici maintenant que le libéralisme, tel qu’il tend à se pratiquer, conduit à une sorte d’impossibilité de se défendre, d’entretenir sa vitalité, d’échapper à une décadence qui le livre en proie et l’entraîne à la mort. Comment expliquer cette double inviabilité ? Ne sommes-nous pas en face de régimes déviés, d’erreurs qui, pour être hostiles l’une à l’autre, n’en sont pas moins toutes deux à contredire si nous voulons échapper à de mutuelles destructions et au déclin de toute civilisation ? Et n’est-ce pas la preuve décisive que la seule vérité nécessaire et salutaire est également au-dessus de ces régimes opposés, en apportant une solution qui renvoie dos à dos les illusions contraires dont doit nous délivrer une authentique philosophie morale et métaphysique de la paix ?

Que résulte-t-il donc de ce diptyque, assez sombre pour suggérer doublement un pessimisme apparemment incurable ? Il en résulte la nécessité, le devoir de nous élever à une perspective toute autre. Comprenons donc bien que les deux régimes que nous venons de décrire et qui s’affrontent dans notre branlante civilisation sont l’un et l’autre faux et caducs comme, en logique, deux propositions simplement contraires et antagonistes peuvent être simultanément erronées, en contradiction avec l’unique vérité qui les condamne et les exclut l’une

[86]

et l’autre. C’est là ce que nous avons à établir rigoureusement, en montrant d’abord comment les deux régimes opposés ne peuvent se poser en fait qu’en se référant à un idéal supérieur et à des vérités transcendantes qu'ils méconnaissent de part et d’autre ; en examinant ensuite les solutions salutaires et praticables qu’un authentique esprit de civilisation et qu’une philosophie de la paix ont à développer au cœur des hommes, dans le sein des peuples, dans la vie internationale.

Le seul énoncé de ce programme peut, il est vrai, paraître présumer des forces humaines et supposer ce qui est en question. Y a-t-il donc une nature humaine et une destinée pour elle, une fin connaissable ou accessible pour de suprêmes exigences et d’entières réalisations, une vérité transcendante et une réalisation définitive ? Est-ce que de telles hypothèses ne sont pas contredites, non seulement par la conception immanentiste et relativiste qui nous borne aux mutations du devenir, mais encore par l’attitude des fidèles de la liberté, des droits de la personne humaine, des croyants eux-mêmes qui, au-dessous du domaine de leur foi, limitent l’ordre naturel de la vie sociale et politique à des contingences multiformes, au point que, dans les grands conflits actuels et malgré d’insolites persécutions religieuses, ceux d’entre nous qui s’en indignent en font abstraction lorsqu’il s’agit de l’ardent combat idéologique et historique pour notre indépendance et notre culture ? Il y a donc là un point essentiel à éclaircir.

[87]

**Lutte pour la civilisation  
et philosophie de la paix**

Chapitre III

CONFRONTATION  
FONCIÈRE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Si, nous retournant un instant vers les précédentes démarches de notre enquête, nous résumons les impressions que procure le spectacle des doctrines en conflit, il apparaît que les conceptions hostiles sont diversement mais symétriquement déficientes et ruineuses. Sans doute, quoiqu’elles semblent tourner dans une sorte de cercle vicieux où elles se provoquent l’une l’autre, se suscitent et s’exaspèrent mutuellement, et que de part et d’autre on soit plus ou moins sincèrement persuadé de la supériorité des droits à la victoire finale, ces doctrines ne sont pas interchangeables. Aussi est-il temps à présent de nous évader d’un tel cycle tournant où la paix reste impossible. En dépit d’accords équivoques ou de calme passager, comme celui qui se produit paradoxalement durant les tempêtes en ce qu’on appelle le centre ou l’œil du cyclone, la psychose de guerre persiste et s’aggrave. Ce n’est point de ces bonaces passagères et perfides que nous avons besoin. Il nous faut remédier aux causes durables de la guerre chronique en discernant les conditions d’une paix sincère. Une telle

[88]

paix doit trouver en elle-même les garanties de sa persistance, s’opposant ou survivant aux crises récidivantes du bellicisme.

Pour faire comprendre la possibilité d’abord théorique de ce triomphe pacifique, qui semble un idéal lointain plutôt qu’un espoir proche et réalisable, il nous faut établir avec la précision d’un énoncé scientifique les termes exacts de l’opposition à éliminer. Nous aurons ensuite à chercher dans quelle mesure progressive se réaliseront peu à peu les conditions positives dont dépend une civilisation digne de ce nom.

1. Le grand duel.

[Retour à la table des matières](#tdm)

— Oui ou non, y a-t-il une nature humaine qui, sans cesser d’être susceptible de développement indéfini, garde cependant un fond commun, une unité de race, une consanguinité proliférante, une aptitude scientifique et métaphysique, une aspiration religieuse, une foi à l’invisible, une notion d’infini, condition de toute conscience, de toute raison, de toute initiative matérielle ou spirituelle ? — Oui ou non, cette nature humaine s’épuise-t-elle dans le champ du devenir ; ne peut-elle déployer son infinitude dynamique, son besoin de savoir et d’agir que dans l’ordre immanent des choses périssables et des biens tangibles ? ou bien toute cette activité immanente n’est-elle concevable, consciente, maîtresse de soi que parce qu’elle porte aussi et d’abord en elle l’affirmation et la motion d’une idée, d’une force plus haute, d’un infini qui, même du point de vue scientifique et réaliste, est

[89]

la plus positive des idées et des réalités, celle sans laquelle rien ne serait connu, rien ne serait concevable comme réel, rien ne serait capable de donner à l’homme le sentiment de son être, de son pouvoir, de ses actions, de ses aspirations ? — Oui ou non, cette inclination fondamentale, qui met originellement tout homme en mouvement vers des buts qui l’attirent ou qu’il se choisit lui-même, consiste-t-elle en un égoïsme qui rapporte ou l’individu ou le groupe social à son propre et unique intérêt ? ou bien ce mouvement centripète, procédant d’ailleurs d’un mouvement primitif d’expansion centrifuge, ne se justifie-t-il qu’en cherchant le maximum d’expansion, le totalitarisme seul digne de ce nom, ne trouvant son intégrité qu’en acquérant l’abondance des biens spirituels et transcendants, qu’en vivant pour les autres et par les autres, qu’en collaborant avec la puissance infinie dont il ne peut se passer pour son rassasiement et sa béatitude ? — Oui ou non, la destinée normale de l’homme est-elle de faire de lui une bête de proie grégaire s’associant, pour être fort et partager le butin, avec d’autres égoïsmes en y cherchant un ersatz de satisfaction mystique par l’infime orgueil d’une éphémère et superficielle domination sur cette terre microscopique ? ou bien le monde humain doit-il, en chacun de nous, en chaque peuple, s’étendre non seulement à l’universalité des générations, des âges de l’ordre total, mais encore à la vie de la vérité et de la sagesse éternelle dont la recherche et l’amour doivent inspirer l’effort normal de toute raison, de toute société itinérante des libres esprits ?

Vainement objectera-t-on que ce qui est prouvé

[90]

seulement, c'est le fait brut, le succès, l’organisation conquérante dans l’enceinte de nos possibilités terrestres, au service de ceux qui se rallient à cette conception matérialiste de l’histoire et qui excluent par là même toute foi à des chimères invérifiables, — à des chimères qui servent seulement à endormir les souffrances des uns au profit des autres, tandis que le vrai désintéressement c’est de peiner pour le bien-être futur de la race supérieure. Là où il n’y a que devenir, mortalité, horizon borné, il n’y a plus de place pour d’autre foi, pour d’autre philosophie, pour d’autre science, pour d’autre force, pour d’autre bonheur que celui de la domination, de l’utilisation, de l’infatuation, de la destruction et du mépris des obstacles ou des rivaux humiliés et éliminés.

Mais c’est justement ici que le verdict philosophique, avec ses considérants les plus décisifs, doit se prononcer inéluctablement. Ce n’est pas une préférence arbitraire, une méconnaissance de toute une part et d’une part essentielle de la réalité qui peut prévaloir contre les affirmations nécessairement impliquées en toute pensée et jusque dans les négations ou les échappatoires qu’on y oppose. Question de vérité, disions-nous dès le début, en parlant des conflits qu’on voudrait résoudre par le mythe du sang, la supériorité de la race et les contraintes politiques. Ce qui constitue la nouveauté tragique du drame qui met aux prises les hommes de ce temps, ce ne sont pas seulement des intérêts terrestres, si vitaux qu’ils soient, des rivalités d’influence ou de prestige ; l’enjeu, c’est, avec le sort des âmes, tout l’avenir et le sens même de la civilisation tout entière.

[91]

Il faut donc discerner la ligne de faîte où se partagent les versants de la guerre inexpiable et de la véritable paix. Et à toutes les questions que nous posions tout à l’heure par oui ou par non, s’ajoute la dernière qui, pratiquement, les résume toutes et qui stimulera les réponses motivées que nous aurons à donner.

— Oui ou non, les hommes sont-ils faits de telle sorte qu’à la manière des concurrences animales ils n’aient qu’à se disputer les avantages, qu’à dissimuler leurs avidités pour les mieux servir, qu’à céler, sous les dehors de l’association ou même de l’amour, des jalousies ou des haines secrètes, *homo homini lupus ?* — ou bien l’homme n’est-il humain que s’il n’est pas inhumain, que s’il résiste à son égoïsme natif et le subordonne à un devoir raisonnable et dominant de bonté et d’actif dévouement ? Ne voit-on pas l’abîme croissant qui sépare dans la pratique ces deux sortes d’hommes toujours vivants au fond de chaque être humain et de chaque peuple et qui réclament par là même une double éducation refoulante et promouvante ? Tout le problème de l’avenir est dans ce discernement et dans cette formation difficile dont Sénèque disait : « *Difficile est unum hominem agere*. » Oui, il est malaisé de faire servir le vieil homme égoïste ou même cruel et pervers à l’homme nouveau et généreux, malaisé d’obtenir en chaque personne, en chaque nation, en l’esprit international cette homogénéité morale, cette salutaire unanimité qui, dans sa légitime diversité, devrait s’inspirer d’un désir de juste compréhension et d’effective coopération ? Serait-ce une utopie, puisqu’il y aura toujours mélange et imperfection en ce monde, ou

[92]

bien est-ce là une idée-force, un principe de progrès, une vision de paix qui puisse servir d’entraînante perspective ?

Tout ce qui précède a eu pour résultat de montrer que la solution du problème dépend, non de combinaisons d’intérêts, d’équilibre des forces, de questions de races ou de nationalités, de données fixes ou mouvantes de géographie physique ou humaine. Le problème de la paix civilisée, sans négliger aucun des aspects qui, considérés séparément, entraîneraient des mécontentements et des partialités génératrices de luttes, ou qui, même pris tous ensemble, ne fonderaient la concorde que sur des conditions contingentes, variables et subalternes, se place essentiellement sur un plan plus haut, sur un plan métaphysique et moral de vérité. Et quelle vérité ? Celle de la nature et de la destinée humaines, celle qui reconnaît, respecte et prouve le caractère spirituel et proprement transcendant du lien social et du terme final auquel est suspendu le naturel et paisible développement de l’humanité en son ensemble et en toutes ses parties. Sans doute les ingrédients subordonnés, les aliments ou les supports de cette construction vivante et harmonieuse ne sont jamais à négliger ; ils le sont d’autant moins que c’est en de tels matériaux que se révèlent bien des causes de trouble et de conflit ; mais enfin la visée principale ne doit jamais être oubliée ni méconnue ; et pour orienter les esprits vers la salutaire réponse, il faut d’abord bien comprendre quel retournement de maintes habitudes de pensée et de vouloir est réclamé de nous.

[93]

Il ne suffit pas en effet de négociations entre des attitudes déjà hostiles et des intérêts incompatibles pour éviter les inconvénients des raideurs ou des concessions, retardant peut-être mais préparant des recours ultérieurs à la violence et aux contraintes. Il s’agit de fonder toutes les relations et discussions humaines sur une double idée de justice respectée et de coopération intelligemment sincère, sous l’inspiration d’un bien à conquérir, un bien supérieur à tous les gains que pourraient obtenir les moyens de force, de tromperie, de haine.

Toute la question, pour qui ne veut pas se payer de mots, de chimères ou de succès décevants, c’est donc de savoir, de science certaine, si l’homme est fait seulement pour l’effort grégaire et les avantages que la force, la science, l’habileté politique peuvent procurer sans scrupule, ou bien si la société, les nations doivent être des moyens pour améliorer la vie des personnes et leur assurer les conditions de bien-être, de sécurité et d’ordre les plus favorables au développement de l’être spirituel et de son infinie croissance. Entrevoit-on dès lors l’immense abîme qui sépare un monde où tout serait subordonné à la lutte et la cité harmonieuse où l’effort unanime conspirerait à fortifier les corps et les âmes, à élever le degré de bien-être, de dignité, de magnanimité, par la recherche d’une équité et d’un mutuel dévouement auquel tout le reste serait accordé comme surcroît et ne peut être en effet obtenu qu’à ce prix d’une entr’aide sincèrement désintéressée ? Dira-t-on encore que c’est là seulement un rêve qui ne saurait comporter même un commencement de réalisation ? Dira-t-on qu’ « un bon tiens vaut mieux que deux tu l’auras »

[94]

et que le plus sûr, c’est de se nantir d’abord, en abusant du proverbe qu’on prend, non en son sens spirituel, mais de la façon la plus matérielle : « charité bien ordonnée commence par soi-même », c’est-à-dire égoïstement ?

2. Arbitrage philosophique sur le fond du débat.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il ne s’agit plus ici de compromis ni d’option arbitraire. Un débat philosophique s’impose sur le fond d’un procès concernant le tout de l’homme. C’est même sur cet aspect fondamental que, sans y avoir pensé, le totalitarisme impose une discussion radicale et intégrale. Il faut donc, non pas seulement affirmer une vérité préférée ; mais il est nécessaire de prouver la vérité réellement inéluctable et entièrement décisive. En face des plaidoiries des « partisans » doit se faire entendre le réquisitoire de la stricte vérité qui permettra de prononcer le verdict non seulement en connaissance de cause, mais avec les exigences que comporte le caractère du devoir moral et de la réalité ontologique. Il nous faut discerner les implications nécessaires qui sont contenues dans le fait même de notre conscience quelle qu’en soit l’attitude et de notre humanité en quelque direction qu’elle prétende s’orienter. À ce prix seulement l’incertitude du débat sera tranchée quelles que soient les échappatoires invoquées.

C’est en effet la tâche essentielle de la philosophie de discerner les raisons décisives qui justifient la solution à intervenir. Et tel a été l’effort tenté dans les cinq tomes récemment consacrés, dans la

[95]

*Bibliothèque de Philosophie contemporaine* (Alcan), à la triple étude de *La Pensée,* de *l’Être* et de l’*Action* dans leurs rapports avec les données essentielles, la cohérence intime, le développement ultime de la destinée humaine, qu’il s’agisse des personnes, des nations, de l’humanité tout entière, à quelque degré que ce soit de la civilisation.

Sans pouvoir entrer ici dans la trame de cet ensemble lié, il est utile du moins d’indiquer la marche générale, l’itinéraire et les conclusions de cette enquête où se résume tout l’office de la philosophie. À tous ceux qui, souvent à leur insu, bornent leur horizon, leurs intérêts, leurs visées aux données empiriques, aux recherches scientifiques, aux profils et aux biens qu’offrent le temps et l’espace dans l’ordre immanent de ce monde ou même d’une spéculation enfermée en leur propre pensée et en leur activité anthropocentrique, il faut répondre et démontrer qu’aucune conscience, aucune perception distincte, aucune science positive, aucune initiative productrice, aucune spéculation, même idéaliste et immanentiste, n’est réelle, n’est possible, n’est concevable sans une affirmation au moins implicite, sans une idée réelle, sans une présence secrète et effective d’une transcendance, d'un étalon, faute de quoi nulle relativité, nulle mensuration, nulle opération prévoyante et efficace ne saurait être objet de connaissance et de volonté.

Ce n’est pas tout. Qu’on ne soit pas dupe d’une illusion aujourd’hui trop fréquente : la puissance opératoire et conquérante qu’apporte à l’humanité le succès des sciences donne facilement à croire que nous devenons maîtres de la nature ou même de la réalité entière, y compris la destinée de

[96]

l’homme et de l’humanité. Or il n’en est rien. Très différentes de la science antique qui se bornait à une connaissance spectaculaire, les sciences modernes se fient à la maxime de Bacon : *homo tantum scit quantum potest.* Mais la limite de leur portée les assujettit aux vérifications de l'expérience et aux cohérences idéales des mathématiques. C’est en effet dans la constitution même des sciences positives, de leur genèse, de leur conquête, de leur emprise grandissante sur la nature que réside la preuve de leurs limites, de leur subordination réciproque, de leur dépendance à l’égard de l’action humaine et de la destinée transcendante à laquelle elles sont subalternées. La grande extension et rénovation des sciences exactes et expérimentales, de plus en plus fécondement accouplées, et l’effort heureux de l’épistémologie critique en ce dernier demi-siècle a mis en une définitive lumière cette constatation rationnellement établie : quels que soient les progrès indéfinis des sciences et l’extension de leur pouvoir, elles resteront toujours impuissantes à écarter comme à résoudre le problème proprement humain de la conscience et de l’action. En elles-mêmes, les sciences, loin de se suffire, supposent, pour naître et se développer, une initiative dont elles ne rendent pas compte, qui les précède forcément, qui leur survit, qui les dépasse infiniment. Il y a donc une incohérence manifeste et même une impossibilité radicale dans la prétention d’identifier la civilisation à l’organisation scientifique de l’humanité. Les sciences ne sont qu’un instrument dont l’homme peut accroître indéfiniment le bienfait, mais sans découvrir en elles et par elles le principe et la fin de sa propre vie, de

[97]

sa liberté, de sa destinée. Tout au contraire, ce sont les sciences qui s’expliquent par les initiatives et les besoins spirituels de l’homme et non l’homme qui s’explique par les sciences (1).

Nous devons donc d’autant plus développer et fortifier les forces de l’esprit et de la volonté que, pour maîtriser le corps et les immenses ressources que les sciences ajoutent pour ainsi dire à nos organes naturels, il faut augmenter toujours davantage les vertus de l’âme, assaillie de toutes les tentations de l’univers mises à notre service, mais capable aussi par là même des victoires indéfinies d’une magnanimité secourable et prévoyante. Or suffit-il pour cela d’obéir à un sentiment du cœur, à une inclination de l’intelligence, à une maxime de l’éducation, à une sorte de respect de l’homme ? Non. Loin que les sciences, prises en elles-mêmes ou pour le genre de résultat qu’elles peuvent procurer, préparent ou suscitent une meilleure, une plus pacifique humanité, un bonheur plus universel, il résulterait de leur culture exclusive et de leur impersonnalité une avidité plus vite croissante que les satisfactions qu’elles sont en état de fournir. Elles assujettiraient l’homme à ses propres découvertes, à son empire sur la nature, à un abaissement de ses propres visées, à l’oubli ou à la néga-

(1) Ne pouvant ici exposer et justifier toutes les assertions relatives aux progrès récents des méthodes scientifiques et de l’épistémologie critique, je dois me borner à renvoyer le lecteur désireux d’une élucidation plus complète au tome II de *l’Action* (pp. 104-118 et 432-452). Il y est montré combien l’extension novatrice des sciences positives a écarté les fausses prétentions du scientisme, prolongé et fortifié les analyses et les requêtes d’une philosophie de l’esprit, tirant des sciences mêmes la preuve d’un ordre supérieur où elles trouvent leur raison d’être, leur principe générateur et la limitation de leur portée.

[98]

tion de sa vraie supériorité, à la méconnaissance de ses raisons de vivre et des conditions mêmes qui rendent possibles et bienfaisantes la conscience et la science, les vérités et les devoirs fondant la dignité de la personne humaine.

Ce qui est vrai, bon et beau dans la science, c’est qu’elle suppose et développe en nous un sens supérieur à l’étroit point de vue de l’individualité, un sentiment de la solidarité entre la nature et la pensée, entre la vie personnelle et le service social, entre les intérêts particuliers et transitoires et les réalités qui, par nos pensées et par nos actes, participent à une destinée immortelle et même transcendante. Ce n’est donc pas à tort qu’on parle des vertus intellectuelles que suppose et que développe la science, à la fois désintéressée et dévouée à l’humanité, comme à ce qu’il y a d’élargissant à l’infini et d’éternisable dans le monde même du devenir et de la contingence, à travers lequel nous avons à nous frayer un accès vers le définitif. Supprimer ces vues et ce dynamisme (si c’était possible), ce serait tuer la science et l’action humaine ; et une doctrine, un régime de vie et de gouvernement qui prétend se passer de ces vérités, de ces pratiques vitales ou même les renier et les combattre, tout en usant des forces mises par la science et l’intelligence au service de ses ambitions, affronterait à proprement parler la contradiction finale de ce qu’on a pu appeler la justice immanente et la sanction qui aura toujours le dernier mot. Car user de la science et de ses bienfaits contre ce qui rend possibles la science et la pensée même, c’est pire que l’absurdité, c’est le péché contre l’esprit.

[99]

3. Libération rationnellement nécessaire  
de l’immanentisme.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ce n’est pas seulement la considération des sciences positives, de leurs conditions originelles et de leur fonction normale qui fournit un critérium déjà intrinsèque et inéluctable ; c’est encore et davantage la critique interne de la spéculation philosophique et morale. Il semble aisé à l’homme qui ne va pas jusqu’au bout de ses réflexions de croire qu’il peut borner son horizon à l’immense univers qui, dans le sens de la grandeur comme de la petitesse, offre à sa curiosité insatiable et à sa joie de scruter et d’opérer un champ d’investigation et de domination sans limite assignable. Et cependant de cet univers où nous paraissons contenus comme dans une prison si vaste que nous n’en atteindrons jamais les limites, nous nous évadons sans cesse et nous n’aurions pas la moindre idée de nous-même et des choses si l’affirmation de cette immanence universelle ne se fondait pas sur la certitude de ce qui nous permet d’en avoir l’idée, une infinitude incommensurable avec quelque ordre que ce soit de grandeur mesurable et numérable.

Ce n’est pas dire assez encore ; car la réalité même du fini et l’aspiration indéfinie vers un absolu d’être et de vérité ne se conçoit, en fait, dans la plus intime cohérence de nos pensées et de nos initiatives qu’en se référant à cet étalon suprême sans lequel tout retomberait dans l’amorphe, l’inconnaissable, l’irréel, l’impossible, l’inconcevable (1). Aussi faire sortir la conscience de l’in-

(1) Nous ne pouvons exposer Ici les thèses spéculatives qui écartent les conceptions positiviste, idéaliste, moniste dont les conséquences, développées par leurs applications à la vie intellectuelle, artistique ou morale des sociétés modernes, ont changé peu à peu l’atmosphère spirituelle et le climat mental d’une grande partie de l’humanité. Cherchant moins à faire œuvre négative qu’à présenter des indications positives, nous voudrions seulement montrer par quelques exemples précis l’intérêt pratique des conclusions spéculatives précédemment énoncées. Il y a, disions-nous, une nature humaine qu’on ne peut impunément méconnaître ou contredire ; si plastique qu’elle soit, si déformée qu’on la suppose par la contrainte et la perversion systématiques, elle ne saurait être changée en ce qu’elle a d’essentiel ; et les souffrances, les erreurs qu’on peut lui faire subir au nom d’idéologies fausses ou de passions malsaines n’empêchent pas, elles préparent plutôt les révoltes ou les rénovations.

[100]

conscient, l’effort ascensionnel humain des instincts animaux, la plus haute spiritualité du sang, de la chair et de la race divinisée, c’est, ici encore, prétendre penser l’impensable et canoniser la brutalité des moyens pour rendre la fin conséquente avec ses origines obscures dont finalement on érige la religion avec le culte de la force, source et signe prétendus du seul droit authentique.

Les conclusions de la philosophie n’ont pleine valeur scientifique qu’en s’intégrant dans une doctrine où la cohérence est telle qu’elle manifeste l’impossibilité d’échapper à l’enchaînement réciproque des affirmations méthodiquement établies les unes par les autres. Admettre des assertions niant ce qui rend la pensée possible, l’action consciente, la volonté maîtresse de son choix, c’est effectivement commettre un abus condamnable et une fois de plus pécher contre l’esprit. Or l’analyse rigoureuse des conditions nécessaires à tout acte de pensée et à toute initiative consciente et choisie implique tout autre chose qu’une poussée des ins-

[101]

tincts et des appétits. La voix même du sang et de la race n’explique nullement et justifie moins encore la conscience exaltée et l’exploitation intelligente de ces forces immanentes à la vie animale. Si sur elles s’appuie un dynamisme conscient de ses ressources et de ses ambitions, ce ne peut être que par un don supérieur, par une novation transcendante à de telles origines.

Non seulement un examen approfondi des conditions mêmes de la pensée manifeste la nécessité d’affirmer la réalité d’une transcendance absolument subsistante, mais encore l’investigation philosophique, pour rester conséquente avec elle-même et avec les données les plus inévitables de toute vie intellectuelle, nous amène à une nouvelle constatation d’une importance capitale pour l’orientation de toute destinée personnelle et de la civilisation générale : constatation qu’en fait beaucoup peuvent méconnaître ou semblent contredire, mais qui n’est pas supprimée pour cela, qui demeure impliquée et, malgré des échecs provisoires, fera finalement valoir toutes ses exigences. Qu’est donc cette vérité qui semble ignorée, omise, tournée, contredite, sans cesser d’être virtuellement présente et finalement victorieuse ? Elle peut s’énoncer en quelques propositions qu’il est possible de justifier d’une manière démonstrative au regard d’un esprit capable de réflexion soutenue et d’analyse critique, allant jusqu’au bout des implications rationnelles. Après avoir établi tout à l’heure que toute pensée consciente de soi et des choses qu’elle emploie à ses fins, affirme implicitement une vérité absolue et une réalité transcendante, il reste à comprendre que l’intelligence elle-

[102]

même, considérée en soi et en nous, ne saurait intelligiblement être restreinte à une connaissance impassible, à une clarté sans chaleur, inerte sans mouvement, ni amour, ni fécondité. En soi d’abord, si l’on veut bien scruter la notion d’intelligibilité, elle ne signifie rien, elle se contredit et s’annihile s’il n’y a aucune vivante intelligence pour que l’objet le plus connaissable ne disparaisse pas à jamais dans la nuit noire : c’est donc, comme le notait Henri Poincaré, le trait de lumière de l’esprit qui est nécessaire pour que soit la réalité, de quelque nature qu’on l’imagine. (C’est ce que nous aurons encore à scruter un peu plus loin d’un autre point de vue.)

Mais alors, s’il est nécessairement vrai que l’intelligence coexiste avec le plus pur intelligible, sans que l’une puisse absolument se passer de l’autre, n’apparaît-il pas que deux conséquences rationnelles ressortent de cette consubstantielle vérité et réalité ? L’Être n’est pas sans être connu et intelligé : *in principio erat verbum et vita.* Mais pour que l’Être soit parfaitement intelligible, n’est-il pas indispensable et qu’il soit déjà lumière (sans se confondre avec la parfaite et claire science qu’il a de soi) et que, de plus, la distinction des deux termes de ce rapport si étroit se consomme dans un amour mutuel, amour vraiment capable d’assurer l’unité substantielle en même temps que l’interaction personnelle ? et ce lien substantiel et vivifiant ne parfait-il point la plénitude d’être, de pensée, de bonté dans l’unité sans confusion et sans déclin (1) ?

(1) La justification de ces brèves analyses se trouve développée dans le livre de la trilogie, *l’Être et les êtres* (deuxième partie, pp. 159 et 173-220) et aussi dans le tome I de l’*Action* (pp. 130-159). Si nous rappelons ici ces vérités essentielles, c’est qu’elles n’ont pas seulement un intérêt spéculatif pour des métaphysiciens et des théologiens, mais c’est qu’elles commandent secrètement ce qu’on pourrait appeler le comportement normal de l’humanité, faite pour réaliser une destinée conforme à cette unité de la science et de la bonté, union qui réalise la paix et la civilisation par analogie avec l’idéal même que suggère le mystère entrevu de la perfection divine.

[103]

Loin de nous la présomption de faire disparaître la mystérieuse profondeur d’une affirmation dont on a dit justement qu’elle demeure enveloppée dans un clair-obscur ; et cela, non seulement pour la raison qui entrevoit cependant l’inépuisable convenance, mais encore pour les maîtres de la science sacrée, pour les plus intimes expérimentateurs de la vie contemplative et mystique, apercevant d’autant plus de secret dans ce que Denys nomme la « Grande Ténèbre » qu’ils ont plus de lumière et de grâce.

4. Analogies civilisatrices.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Venons-en maintenant à transposer sur un plan humain l’idée inspiratrice qui doit orienter l’activité normale et féconde d’un être raisonnable, des sociétés dans leurs rapports mutuels et dans leur effort collectif pour ce qu’on appelle souvent, sans mettre sous cette expression tout son sens précis, le bien commun des peuples et de l’humanité.

Il avait pu paraître étrange de nous voir introduire dans nos analyses sur l’esprit même qui doit présider à la seule civilisation humaine les considérations les plus spéculatives sur la perfection absolue et les rapports philosophiquement entrevus

[104]

par la raison dans le mystère que la théologie déclare justement insondable. Et cependant nous devons apercevoir maintenant que, pour rester ou pour devenir normale, notre civilisation n’a pas d’autre ressource que de se purifier d’erreurs très généralement admises et que de s’inspirer des maximes tout à fait opposées à celles qui, en fait et souvent même en théorie, prévalent trop généralement aujourd’hui. Les grandes perturbations dont nous sommes les témoins et dont nous risquons de devenir les victimes dans un monde où s’applique la dure sentence : *miindus est totus in falso positus,* ne sont qu’un symptôme du mal auquel il faut remédier, mais que pour cela il importe de diagnostiquer aussi exactement que possible en ses causes et en ses illusions.

Toute la question est en effet de savoir si la lo: foncière de la nature humaine et la condition de la civilisation consistent en une lutte des égoïsmes individuels et collectifs, en une concurrence vitale analogue à celle que, malgré les cas de symbiose, on a attribué à la vie animale et à l’histoire biologique dont en somme nous ferions partie ; ou bien si l’avènement de la pensée et de l’action intelligentes inaugure un ordre nouveau qui, sans supprimer la poussée des appétits et des instincts, réclame de nous, pour le progrès et le bien de l’humanité, la subordination des mouvements impulsifs d’une nature pénétrée d’aspirations insatiables à une loi de raison, de concorde, d’entr’aide, de dévouement, d’amour pacifiant. Qu’on ne dise pas que cette seconde thèse était inconnue dans la saine et forte antiquité, avant cette loi nouvelle dont en ces derniers temps on a voulu faire une morale d’esclaves

[105]

ou un rêve d’utopistes et de faibles qui, dans leurs nuées, ont perdu le sens des réalités ; car le sentiment de la fraternité humaine, de la mansuétude compatissante a eu dès longtemps, dans l’Extrême-Orient comme en Occident, ses interprètes et ses fidèles. Un Ménandre, un Térence savaient parler en termes émouvants de cette parenté, de cette solidarité qui nous lie naturellement et volontairement les uns aux autres. « Que l’homme est donc une douce et précieuse chose pour l’homme »... « rien de ce qui est humain ne m’est étranger ». Et ce’ sont les durs Stoïciens qui ont nommé et préconisé la *caritas humani generis.*

Toutefois ces hautes inspirations sont restées longtemps à l’état d’intuitions fugitives, sans agir sur les mœurs et les institutions. L’écart entre les doctrines métaphysiques d’une sorte de théologie de l’humaine et divine charité et les applications positives peut sembler encore trop grand pour que la vie réelle des sociétés reflète ce que beaucoup considèrent comme une imagination de visionnaire. C’est pourtant contre cette interprétation pessimiste qu’il est nécessaire de réagir au nom même d’un réalisme que déjà des faits acquis et des progrès ébauchés confirment pour le présent et promettent à un avenir plus humain.

Devant une méthode d’invasion préalable qui insère au cœur de tous les États une propagande effrénée dans tous les domaines et le prestige d’une supériorité à la fois raciale et idéale, il ne saurait suffire de lutter pied à pied contre une infiltration préparant par étapes les revendications et les invasions politiques et culturelles. Sur un tel terrain miné, les résistances se trouveraient d’autant plus

[106]

difficiles et infructueuses que des capitulations successives auraient laissé grandir la puissance matérielle et organisatrice de l’ennemi, en même temps que décroître l’efficacité des valeurs morales et patriotiques et la confiance des autres nations en l’avenir, en la légitimité même de leur propre idéal d’indépendance et de responsabilité humaine devant le devoir commun de la civilisation. Tacite disait déjà que le pire de l’esclavage c’est de se faire accepter comme une nécessité heureuse et de tuer chez l’asservi le sens de la dignité et l’amour de la liberté. Ce qu’il y a d’effrayant chez les peuples totalitaires, c’est que, dès l’enfance et durant toute l’adolescence on exalte les plus violentes passions des ambitions racistes et qu’on persuade à ceux mêmes qui peinent sous l’effort et les privations qu’ils sont les plus admirables et les plus fortunés des hommes ; alors que la dure contrainte sous laquelle ils vivent physiquement et moralement, sous un joug de fer et dans l’ignorance, le mépris ou la haine même des biens les plus précieux, détruit chez eux ce qu’il y a de proprement humain : *omnia serviliter pro dominatione !* Et quelle domination ! celle de la brutalité exaltante qui peut bien construire de colossales œuvres d’ostentation et de destruction, mais qui détourne les esprits de toute science désintéressée et les âmes de toute compréhension à l’égard des plus hautes aspirations.

Comment donc échapper à cette emprise de la violence, de l’astuce, de cela même qu’un peuple a nommé d’un mot qui n’a d’équivalent dans aucune autre langue, « la joie de nuire et de faire souffrir » ? L’effort, même généreux, d’une mé

[107]

thode libérale de simple défensive ne saurait suffire, et la preuve, en ces dernières années, en ces derniers mois, s’en trouve faite à chaque tournant des complications internationales et de la politique des « faits accomplis » : la pure défensive, c’est la défaite. La conscience des intérêts légitimes de chacun ou de tous ne saurait non plus réussir à synchroniser les efforts ni à obtenir l’unanimité pour triompher en temps opportun des scrupules, des dissonances, des arrière-pensées, des compétitions égoïstes. C’est une idée de plus en plus utopique et fallacieuse que celle d’un équilibre à définir et à maintenir entre les nations toujours en mouvement de croissance ou de décadence. Aucun palliatif ne remédiera au mal profond qui résulte d’une conception canonisant la concurrence vitale, dans une civilisation matérialisante, exclusivement appuyée sur la science et les techniques les plus développées et les plus organisatrices. Ce n’est pas par la force des armes seulement qu’on pourra durablement maîtriser la barbarie savante qui menace d’envahir le monde entier ; c’est par l’ascendant d’un apostolat capable d’apporter la « liberté libératrice », la vigueur morale, la conversion même au sein des masses sauvages ou perverties, comme jadis, au temps des grandes invasions, un ferment nouveau a fait renaître l’humanité civilisée sur les ruines accumulées par les Néron et les Attila. On sait quelle est la méthode que les mathématiciens appellent la réduction à l’absurde : les cruelles perturbations dont souffre actuellement l’humanité sont une réduction à l’absurde des fausses conceptions qui se trouvent aux prises et n’aboutissent qu’à s’entre-choquer et à se briser

[108]

pour nous faire apercevoir la nécessité d’un recours à une inspiration plus haute.

Ne traitera-t-on pas de vain rêve ce retour à la raison d’un monde de plus en plus affolé et où les excitations précoces des sens, de la curiosité, des passions ambitieuses semblent rendre toute ascèse presque impossible ? Pour donner gain de cause à cette vue décourageante et pessimiste que cependant trop de faits paraissent confirmer, il faudrait accepter sans réserve des conclusions contre lesquelles c’est un devoir de nous inscrire en faux et d’opérer de toutes nos forces un refoulement énergique. Énumérons les présupposés qu’il y aurait à postuler pour aboutir à cette sorte de capitulation désarmée contre les violences et les perfidies coalisées. Il faudrait d’abord admettre que les attitudes rigoureuses et les opiniâtres labeurs résultant de la contrainte, de l’orgueil, de l’ambition servile, de l’illusion des faux biens toujours déficients, ne sauraient être obtenus par la conscience des plus nobles devoirs, par le dévouement à des causes idéales, par la fidélité à ces vertus qui peuvent paraître onéreuses mais qui sont réellement seules capables de libérer et d’élever les personnes et les peuples, dans une discipline comprise, consentie et aimée ; et ainsi, à la maxime avilissante : *omnia serviliter pro dominatione, superbia et voluptate,* il ne faut jamais désespérer que puissent s’opposer victorieusement les plus captivantes promesses : *veritas liberabit vos ; beati mites quoniam possidebunt terram.* Pour désespérer d’assainir et de revigorer les esprits et les volontés, il faudrait encore restreindre son regard aux résultats immédiats et à la médiocrité d’un grand nombre de

[109]

cœurs et d’aspirations. Mais c’est là une méthode d’appréciation et de prévision que dément l’histoire et qui d’ailleurs est contredite par ce qui subsiste, même chez les plus médiocres, de bon sens foncier, de sursauts toujours prêts, de nostalgies propres à éveiller souvenirs et désirs de noblesse virile. Si le vieil adage *paucis vivit huinanum genus* a un sens détestable dans la mesure où on lui ferait signifier que la masse laborieuse et souffrante ou même corrompue n’est vouée qu’à l’avilissement, tandis que la dignité humaine est faite pour un petit nombre de privilégiés profitant pour leur luxe et leur haute culture des abaissantes servitudes ; une autre signification doit être donnée à cette formule où s’expriment le vrai rôle d’une élite, la force des idées et des exemples venus de haut, l’attirance élévatrice de la pureté d’intention et de la générosité heureusement contagieuse. Pour douter de la parole selon laquelle « les peuples sont guérissables », il faudrait surtout ne pas avoir à faire crédit à l’infinie puissance de la vivante Vérité et de la Bonté miséricordieuse, toujours capable de renouveler le secret des âmes, de susciter dans la psychologie des foules, et par la leçon des événements, d’intenses courants et d’imprévisibles forces de redressement. — En tout cas, rien n’est plus faux que le refrain : il n’y a rien à faire ! la gangrène est partout. C’est là un équivalent accru de la funeste erreur janséniste considérant la corruption comme totale et incurable. — Et quelle inconséquence d’admettre que la brutalité a seule le génie, le succès, les promesses de l’avenir, alors que, même en restant fidèle, du moins on le croit, à un idéal supérieur, on se résigne à la dé-

[110]

faite, comme si l’on ne pouvait trouver en cet idéal ni lui attribuer une vitalité, une efficacité salutaires.

Notre tâche est donc de reprendre conscience des énergies inépuisables et de pratiquer la prescription : *vince in bono malum.* Comprenons bien ce précepte qui n’est pas du tout celui de répondre au mal par le mal, sinon en tuant les erreurs, mais par le triomphe des armes de lumière.

Afin de mieux écarter les dangers d’utopie et les reproches qu’on adresse volontiers à l’espoir d’une paix plus solidement assise sur un progrès des esprits et sur des institutions moins improvisées que les récentes tentatives, il ne sera pas inutile : 1° d’écarter la confusion entre la sentimentalité pacifiste et la doctrine rationnellement établie d’une pacification authentique ; 2° de faire justice de divers préjugés courants, de diverses formules, souvent acceptées sans réflexion et d’ailleurs équivoques. dont on use comme d’instruments de paix, alors qu’elles ont servi le plus souvent d’occasion de guerre ; 3° d’offrir, inversement, quelques perspectives capables d’orienter les esprits éclairés et les volontés viriles vers des institutions positives qui se fonderaient sur une philosophie de la paix ; 4° d’examiner les obstacles retardant ou limitant ou compromettant l’effort spéculatif et pratique pour ce qu’on a nommé la paix par le droit ; 5° d’où il résultera que nous aurons à rechercher les raisons qui rendent de plus en plus urgent le recours au message qui, en promettant aux hommes de bonne volonté la paix seule véritable, a développé au sein de l’humanité des états d'âme et des besoins nouveaux, besoins et aspirations qui peuvent

[111]

de moins en moins se passer de cet apport qui, en amenant l’homme à se faire la guerre à lui-même et en déplaçant le champ de ses ambitions, confère des ressources de plus en plus indispensables et toujours efficaces dans l’ordre historique où vit l’humanité. Tel est le programme immense qui, sans pouvoir être épuisé ici, tant s’en faut, peut du moins être tracé en quelques traits principaux.

[112]

[113]

**Lutte pour la civilisation  
et philosophie de la paix**

Chapitre IV

PRINCIPES, CONDITIONS  
ET APPLICATIONS  
D’UN AUTHENTIQUE  
ESPRIT DE PAIX

[Retour à la table des matières](#tdm)

Retenons d’abord de nos conclusions philosophiques l’inspiration fidèle à ce qu’elles ont d’essentiel. Ce n’est pas sur l’égoïsme individuel ou collectif, pas plus que sur des calculs politiques ou des progrès scientifiques et économiques (si utiles et même indispensables qu’ils soient, car la loi d’amour ne dispense pas de connaître la loi d’airain et d’en tenir compte) qu’on peut fonder et satisfaire les exigences naturelles et incoercibles des hommes pris à part ou réunis en société. La personne humaine ne se développe, ne se libère, ne vaut que si, au lieu de se replier sur soi, elle vit aussi pour les autres, se dévoue au bien commun et même à un ordre universel et divin auquel son aspiration originelle est de tendre. Déjà les anciens avaient aperçu et fortement affirmé cette vérité sans laquelle l’homme tombe au-dessous de soi, sans laquelle aussi la société, qui est une loi de nature, cesse de rester œuvre de raison, de paix et, au sens précis du mot, de civilisation. Aristote avait

[114]

fermement marqué les conditions de cet ordre ascensionnel qui suspend la véritable humanité à cette vertu qu’il nomme l’amitié : non plus seulement une association de plaisirs, de jouissances, d’intérêts, de pouvoir, de domination, mais une constance raisonnable, une harmonie spirituelle, un dévouement réciproque et inébranlable parce qu’il est fondé sur une commune participation au vrai et au bien dont tous peuvent également s’enrichir en se le communiquant les uns aux autres.

En effet si la spontanéité de la nature fait de l’homme un animal sociable, la raison réfléchie et la volonté généreuse qui l’exprime rend les hommes proprement sociaux en affermissant leur union dévouée par une aspiration supérieure aux intérêts égoïstes. Non pas que cette recherche du bien universel et infini (dont on s’enrichit soi-même en s’y donnant et en le donnant aux autres) dispense qui que ce soit de veiller à une distribution équitable de ces biens fongibles et finis qui doivent pourvoir suffisamment aux nécessités individuelles et familiales de chacun ; mais du fait même que le progrès humain est soutenu à la fois par les exigences matérielles et spirituelles, scientifiques et charitables, les problèmes constamment renaissants, loin d’être résolus par des luttes sanglantes et des haines fratricides, suscitent au contraire une émulation généreuse, une recherche pacifiante, des ressources favorables à la vigueur des corps et des âmes.

Si de telles vues paraissent contredites par les faits ou même irréelles, ne pouvons-nous demander qu’on réfléchisse un peu plus à fond sur la pleine signification de ce nouvel adage : la guerre ne paie pas ? Même victorieuse elle est ruineuse pour

[115]

l’équilibre moral et matériel des vainqueurs et des vaincus.

Mais s’il n’en est pas ainsi, si même de pires catastrophes non seulement nous menacent, mais accablent déjà bien des âmes plus encore qu’elles ne martyrisent les corps, c’est sans doute parce que l’aimant supérieur qui eût été nécessaire à soulever contre les égoïsmes aveuglément conjurés les énergies clairvoyantes et généreuses a été affaibli par la diffusion d’une sorte de paganisme renaissant et d’un enseignement qui a décapité la tradition se réclamant encore, verbalement du moins, des droits et des libertés de la personne humaine, réduite à des intérêts terrestres, à une culture artistique ou littéraire et à des déformations mondaines. Combien peu, parmi ceux qui se réclament encore aujourd’hui de ce qu’on nomme la dignité de la personne ou les devoirs de la solidarité, comprennent et vivent intégralement ce qui fonde et ce qu’exigent les droits et les devoirs dont ils se prévalent ! Cette carence, généralement inaperçue, explique le succès de certaines maximes qu’on invoque comme des vérités tutélaires et des évidences acquises, alors qu’au regard d’une saine philosophie ces prétendus axiomes couvrent des falsifications dont il est indispensable que nous nous rendions compte avant de rétablir dans son intégrité la solution seule exacte, seule salutaire.

1. Que vaut la formule :  
les peuples ont le droit de disposer d’eux-mêmes.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Par quelles phases a passé le sentiment de la nationalité, il est instructif de le résumer afin

[116]

d’atteindre, de critiquer, de dépasser la formule dont on abuse aujourd’hui sans en garder l’essentiel : « le droit des peuples à disposer librement d’eux-mêmes ». Longtemps c’est d’une façon obscure, sans théorie précise, sous des influences passionnées pour la défense des intérêts et de la vie même des individus et du groupe social, que l’unité défensive ou offensive se resserrait sous un chef ou sous une classe dirigeante. Le territoire et les habitants à protéger étaient comme la propriété des chefs militaires ou féodaux, et la masse suivait, docilement ou par force, ses défenseurs et maîtres, aussi bien pour le sort politique et économique que pour les institutions religieuses, *locus regit actum ; cujus regio hujus religio.* Et cela paraissait tout naturel, comme l’avait semblé le servage qui attachait à la glèbe ceux qui la cultivaient et suivaient le possesseur du sol. Une conception déjà plus compréhensive se développa ensuite par considération des causes multiples qui contribuent à l’unité d’une nation plus organiquement définie par une hérédité prolongée dans des limites géographiques plus ou moins naturelles, par des relations économiques et culturelles, par le désir de sécurité durable et d’un équilibre entre les États voisins et politiquement disciplinés. Mais cette préoccupation d’équilibre des forces rivales par des armements, par des alliances au sein d’une vie toujours mouvante inclut la force comme mesure de droit, d’un droit souvent invoqué par les plus habiles et plus puissants plutôt qu’expressif d’une véritable conception de justice, de liberté, de coopération et de paix civilisatrice. Devant les abus et les guerres qu’ont fait naître incessamment les

[117]

remaniements d’un prétendu équilibre, camouflant mal les désirs d’expansion et de domination, l’on a recouru en ces derniers temps à une théorie apparemment claire et généreuse, celle de la liberté des peuples à disposer d’eux-mêmes. À voir que de crimes et d’oppressions se commettent sous ce pavillon séduisant, il vaut la peine d’examiner de près ce qui peut être vrai, mais aussi ce qui se cache d’illusions, d’instincts belliqueux, de dangereuses erreurs derrière cette spécieuse affirmation.

« Les peuples ont le droit de disposer d’eux-mêmes » : formule dont on abuse d’autant plus facilement qu’elle demeure imprécise, équivoque, chimérique et même dangereusement fausse en beaucoup d’esprits qui ne savent pas rattacher à un principe vrai les seules conséquences justes et bienfaisantes qui en découlent normalement. Dans l’application politique que souvent aujourd’hui l’on prétend faire de cette thèse libérale, même ou surtout dans les revendications des États totalitaires, que de sophismes sont cachés ! Enumérons-en quelques-uns, même s’ils sont inconséquents les uns avec les autres, puisque la logique de la passion use à la fois d’assertions et d’arguments qui se contredisent.

1° Pour soutenir la prétention qu’énonce la maxime, claire et simple en apparence, en réalité confuse et inextricable, que nous critiquons ici, on se sert d'une analogie empruntée à l’autonomie de la personne humaine d’un côté, (et nous avons vu que cette autonomie absolue, en isolant la personne des autres hommes, sans tenir compte des conditions mêmes de son développement par les

[118]

devoirs positifs de justice, d’équité et d’altruisme, est fausse en elle-même) ; d’un autre côté, on songe fallacieusement à la souveraineté ou à l’indépendance totale des États dont la liberté est censée, de part et d’autre, absolue et isolée, comme serait celle d’atomes, de monades sans fenêtres ni portes les uns par rapport aux autres. Or cette ambiguïté originelle implique des contradictions alternatives : tantôt l’on prétend capter les libertés individuelles sous la contrainte d’une majorité ou d’un dictateur, au mépris des inviolables droits des personnes morales, (et voilà pour le régime intérieur des tyrannies) ; tantôt il suffit que, dans un État voisin, quelques ressortissants, voire un seul, se réclame, par de prétendues origines raciales ou des préférences culturelles, d’un autre État, pour qu’alors ce voisin en prenne prétexte et revendique absolument son droit sur cet homme, et même sur le territoire où il habite, sans tenir compte de tout le reste de la nation qu’on s’arroge le droit ou même le devoir de soumettre, de refouler, d’exterminer au besoin, sous couleur de libération et parce qu’il faut faire respecter la dignité et les ambitions dominatrices qu’incarne le personnage soi-disant opprimé par la masse de la population qui ne lui semble pas de son esprit et de sa valeur. Ne voit-on pas déjà par là quelles périlleuses confusions s’insinuent sous la clarté trompeuse et la fausse logique d’une telle formule prônée par les dupes qui en deviennent les victimes ?

2° Une erreur plus radicale encore est enveloppée dans la thèse qu’elle implique. Non seulement on suppose que chaque peuple constitue une

[119]

parfaite unité homogène, à côté de voisins qu’on ne peut considérer comme le prochain et qui restent des étrangers (ainsi que jadis où tout ce qui n’était pas grec était regardé comme barbare et ennemi, ou comme clientèle commerciale et réservoir d’esclaves), mais on se méprend essentiellement sur la nature du lien qui constitue vraiment un peuple, du lien aussi qui doit l’unir à la fois par des intérêts et des sympathies, par des droits et des devoirs absolus envers et avec les autres peuples. Nous l’avons déjà montré, la cité, la nation, l’humanité se constituent non point seulement par une inclination ou une consanguinité naturelles, par une utilité et une autorité grégaires, par un contrat social ou un quasi-contrat de solidarité ; elles se fondent sur une obligation raisonnable et moralement consentie des personnes qui ne se développent que par coopération et dévouement, sur une obligation des peuples, différents aussi sans doute, mais différents comme sont les membres d’une même famille, riche de sa diversité et de sa concorde (1). Dès lors il devient manifeste que toute théorie exclusivement raciste et de concurrence vitale nous ramène sur le plan de l’animalité et qu'en prétendant ériger en droit de conquête ou même d'extermination la soi-disant supériorité native ou acquise d’une race sur les autres, on retourne à une sorte de sauvagerie qui, pour être savante, n’en est que plus barbare. Cette attitude spéculative et pratique aurait beau se targuer de promouvoir une surhumanité, elle prépare, elle constitue déjà un recul, un abaissement, une ruine

(1) Cf. l’*Action*, II, p. 253-293.

[120]

de toute civilisation, parce qu’elle supprime toute valeur proprement spirituelle, toute réalité idéale, tout cet ordre transcendant sans lequel la conscience, la pensée, la science, le droit, la moralité, l’aspiration religieuse seraient inintelligibles ou dénaturés. Sous cet aspect, la vie même de l’humanité n’apparaît concevable qu’au prix d’un idéal de justice, de fraternité et de générosité, sans doute toujours menacé et imparfait, mais toujours aussi soutenu par un effort renaissant et en voie de réalisation.

3° « Disposer de soi », qu’est-ce donc à dire pour les personnes et pour les nations ? Serait-ce s’affranchir des liens moraux et sociaux pour le plaisir, les intérêts individuels, et confondre la liberté avec la licence égoïste ou les passions de partisan ? Comment, après ce que nous venons d’entrevoir, admettre que, dans chaque nation, l’individu fasse passer ses préférences ou ses exigences propres avant les conditions de la paix publique, de la communauté civilisée où il a pris place sous le respect des lois et sous l’harmonie des droits et des devoirs ? Puisque c’est sur un plan de raison, d’ordre spirituel, de vérité universelle et de finalité supérieure que se développe normalement l’activité civilisatrice de tout peuple, l’indispensable souci de ce bien commun impose aux gouvernants comme aux gouvernés des obligations réciproques qui constituent le droit des gens privé et public, perfectible assurément dans la législation positive, mais dont la philosophie maintient contre toute négation la légitimité formelle et l’idéal bienfait.

Il paraît même étrange que ce droit des gens ait

[121]

eu un développement si tardif, si incomplet encore, si contesté en ses formes supérieures. S’il avait acquis plus de précision et de vigueur, l’invocation ambiguë et souvent fallacieuse du droit des peuples à disposer d’eux-mêmes cesserait d’être perturbatrice, parce que serait écarté l’arbitraire de la violence au service des ambitions, des jalousies ou des rancunes, de même que dans la vie privée des citoyens l’on ne songe plus à se faire justice à soi-même. On a trop oublié que l’urgence d’instituer un droit des gens s’était fait sentir en un temps où des abus analogues à ceux dont nous sommes les témoins s’étaient produits dans le Nouveau Monde envahi moins par notre civilisation que par des ambitions cruelles et rapaces. Et le grand nom de Vitoria, dominicain espagnol du xvie siècle, doit être rappelé puisque son œuvre peut encore nous servir à refouler des maximes et des pratiques récidivantes. Il nous montre, en effet, dans son *De Indis,* les conditions d’un ordre international, d’une expansion légitime, d’une compénétration équitable et bienfaisante des hommes et des peuples d’inégale culture et de traditions différentes. Devant les violences, les brigandages, la démoralisation, les supplices que, sous des emblèmes fallacieux, apportaient aux Astèques ou aux Incas d’indignes conquérants, Vitoria promulguait avec une netteté inédite les droits normaux et les obligations mutuelles qui, aujourd’hui encore, régleraient, avec équité et profit pour tous, les relations internationales et pour ainsi dire la compénétration de l’humanité entière. On ne saurait trop insister sur ces' divers droits naturels et rationnels, dans une atmosphère de probité, de compréhen

[122]

sion, de fidélité aux engagements publics et privés, d’entente fraternelle qui enlèveraient aux rapports humains cette âpreté égoïste et cette insatiabilité, ce que le théologien nomme « l’usure vorace », source d’autant de misères et de haines que la tempérance est génératrice d’intimes satisfactions et de prospérité partagée (1).

4° Ce qui manifeste la fausse exploitation et la dénaturation même d’une vérité que nous devrons maintenir en sa pure signification, c’est l’aspect contradictoire des applications qu’on en tire sans même remarquer ce vice rédhibitoire et cette inconséquence ruineuse. En effet, beaucoup, à leur

(1) Pour compléter ces vues sommaires, on pourrait consulter ma leçon à la *Semaine sociale de Paris* de juillet 1928, « Patrie et Humanité », soit dans le compte rendu général de cette session, soit dans le tiré à part, publiés 16, rue du Plat, à Lyon, et qui institue un syllabus des erreurs contre les thèses normales du droit des gens.

Quel recul depuis dix ans dans la conscience humaine et dans les pratiques internationales par la faute des violences érigées en doctrines et par la carence de tous ceux qui les ont subies ou même peu à peu amnistiées I Quel recul surtout depuis que Vitoria (1480-1546) tenait tête à ses compatriotes espagnols (il était basque et originaire de la ville dont il porte le nom) et même à certaines autorités ecclésiastiques qui couvraient les abus des conquérants du Nouveau Monde de prétextes civilisateurs et apostoliques, comme si des païens pouvaient être légitimement dépouillés de leur sol, de leurs biens, de leur culture. C’est au nom du droit, fondé sur la raison universelle et sur les devoirs d’humanité, que ce grand théologien, s’appuyant sur l’esprit évangélique et sur l’enseignement des docteurs scolastiques, revendiquait, au profit du christianisme même, tous les droits positifs que nous voyons aujourd’hui méconnus et violés par une prétendue civilisation modernisée. Qu’on recoure au texte du maître de Salamanque qui a défendu contre le roi d’Espagne la cause des Indiens ou que l’on consulte l’ouvrage d’A. Vanderpol, *La doctrine scolastique du Droit de guerre*, Pédone, éditeur, 1919.

[123]

insu, passent d’un extrême à l'autre, comme si les deux thèses incompatibles s’impliquaient l’une l’autre, droit absolu de l’individu et de sa liberté, droit absolu de l’État ou du peuple à déployer sa puissance envers et contre tous (1). La première interprétation tend à l’anarchie souvent même chez ceux qui, partisans de l’autorité, ne l’admettent et ne la servent que si cette autorité va dans leur propre sens en consacrant leurs intérêts et leurs privilèges. La seconde interprétation transfère à la collectivité cet absolutisme qui, ne pouvant s’exercer par et dans la masse, par et dans la démagogie, se concentre dans une oligarchie, soit que cette dictature se présente comme prolétarienne ou bolcheviste, soit qu’elle s’incarne en des chefs « génialement et mystiquement inspirés ». De là cette oscillation, secrètement logique, de la licence anarchique à la contrainte despotique, fruits

(1) Ne croyons pas que l’ambition totalitaire porte seulement et principalement sur des accroissements de territoire, comme au temps où les conquérants s’attachaient à la possession du sol ou des vassaux fournisseurs d’armes et de combattants. Quoique le sens des invasions totalitaires soit à maints égards plus matérialiste encore qu’aux siècles lointains, il s’agit pour les dictateurs contemporains de capturer à leur profit, en usant des progrès scientifiques et des propagandes idéologiques, un équivalent pseudo-mystique des forces spirituelles rabattues sur le plan des Instincts racistes, des passions violentes, des exploitations économiques, du conformisme doctrinal, d’une fidélité ou pour mieux dire d’un fanatisme religieux. Si le souci d’ériger au-dessus de tout, *über Alles,* le peuple supérieur semble le but suprême pour servir de dominateur et de maître à penser, à organiser l’univers, on ne prétend pas d’emblée supprimer les autres hommes pourvu qu’ils deviennent des clients, des instruments, des asservis ; on parle même de protectorat (de forme inédite et de sens inverti). En même temps qu’on invoque le droit des peuples à disposer d’eux-mêmes, on se met à leur place pour disposer d’eux malgré eux.

[124]

alternatifs ou simultanés d’un culte trompeur et de la perversion d’un idéal d’indépendance et de souveraineté pour les individus ou pour les collectivités humaines. Suivons encore la dialectique fatale de cette double erreur.

5° Loin de corriger le désordre anarchique des purs libertaires par l’oppression tyrannique qui tend au totalitarisme intérieur à l’État, cet apparent remède engendre, par cette contrainte unitaire (qui semble sa raison d’être et le principe de sa force au dedans comme au dehors), d’incessantes nécessités qui l’oppriment constamment lui-même. Pour avoir méconnu les droits et les devoirs de la personne, ce principe ambigu méconnaît aussi les droits et l’indépendance des États et des peuples voisins, ainsi que ses propres obligations à l’égard de la vérité et de l’humanité. Il ne peut se maintenir que s’il entretient chez les ressortissants d’un État l’illusion de déployer leurs propres instincts, leurs rêves d’orgueil et de jouissance, leur espoir de la « joie par la force » brutale, l’autolâtrie de leur race et de leur supériorité prétendue qui leur confère tous les droits à l’égard des autres, jusques et y compris la domination universelle sur le monde entier. Une telle mégalomanie, qui peut être lucide et astucieuse chez les uns, obscure et brutale chez les autres, a besoin chez tous d’une exaltation concentrée en vase clos pour être plus explosive ; elle doit ignorer les courants d’air extérieurs, la libre critique, les aspirations spirituelles, les valeurs transcendantes, afin de mieux se fier à la chaleur du sang, à l’entraînement des appétits, au renouvellement perpétuel des joies ambitieuses

[125]

dans l’ivresse des succès écrasants et des perspectives indéfinies.

6° Si la civilisation suppose plus qu’une politesse et plus qu’une politique entre les hommes de tout esprit et les nations de toute origine, on s’imaginerait volontiers que la compression autoritaire et le conformisme pédagogique et civique réussissent mieux en cette tâche d’unification que les régimes encourageant les initiatives personnelles et la différenciation des esprits. Mais qu’on ne soit pas dupe des apparences : pas plus qu’une pression opérée sur des graviers n’obtient un bloc compact, pas plus la contrainte grégaire pour des tâches collectives et utilitaires n'amène une cohésion intérieure et une réelle communion entre les hommes. Les consignes matérielles, le dressage des instincts et des appétits laissent subsister ou accroissent même les oppositions individuelles et les différenciations passionnées qui se développent sous l’excitation commune là où n'interviennent pas l’éducation morale de la volonté et la discipline intimement personnelle. L'unification d’un mécanisme totalitaire peut bien obtenir des résultats de masse, des enthousiasmes de commande, des manifestations ostentatoires ; il ne met pas les âmes à l’unisson et quand les hommes soumis à un entraînement violent sont livrés à leurs impulsions spontanées, c’est l’égoïsme instinctif ou même féroce qui reparaît sous l’uniforme d’une formation autocratique. C'est tout le contraire de ce qu’on attendrait d’êtres humains préparés par une authentique civilisation à leur rôle spontanément et pleinement humain.

[126]

7° Il y a peu d’années on n’aurait pu croire qu’une telle description pût être autre chose que la logique d’un cauchemar. Et cependant pour que cette hallucinante réalité ait pu se développer avec une foudroyante rapidité, les principes en étaient semés dans les diverses conceptions qui, sous le couvert d’une civilisation plus moderne, avaient affaibli ou dévié l’inspiration morale et religieuse d’où procédait la vraie tradition.

Qu’on veuille bien réfléchir à quelques-unes des thèses qui ont prévalu dans l’ordre juridique et diplomatique depuis trois ou quatre siècles : l’entière indépendance et autonomie des États, ce qui suppose qu’il n’existe pas pour eux de devoirs moraux, de liens absolument obligatoires à respecter ; qu’entre eux, il peut bien y avoir des conventions économiques, des pactes provisoires, des égards à observer, des zones d’influence, des intérêts à concerter, des rapports de voisinage et de politesse ; mais, cela mis à part, chacun est absolument maître chez soi, maître de ses conceptions sur les grands problèmes concernant l’humanité entière et semblant dire : « suis-je chargé de mon frère ? et s’il meurt de faim, s’il se laisse corrompre, égorger par ses voisins, n’ai-je pas à me tenir tranquille, *suave mari magno... ?* Si même je réussis à m’infiltrer par ma propagande, à préparer une invasion plus ou moins consentie, plus ou moins asservissante ou sanglante dans un pays qui ne sait pas s’exploiter ou se défendre lui-même, ne servirai-je pas ainsi la civilisation ? » Bossuet, parlant de la simple indifférence des hommes et des peuples les uns pour les autres la nommait déjà le « crime de Caïn » ; de quel nom faudrait-il

[127]

appeler les procédures de cette civilisation nouvelle ?

8° Revenons aux soi-disant principes qui n’ont pu prévenir — à supposer qu’ils ne l’aient pas engendré — l’état présent du monde. De même que l’idée de l’autonomie individuelle, et même celle de la personnalité fin en soi, se sont prêtées à un atomisme spirituel, à un monadisme intransigeant, l’idée symétrique de la souveraineté, absolue et en tous domaines, de chaque nation constituée en État n’est pas seulement amorale, elle est intrinsèquement immorale et place l’humanité dans un état d’erreur foncière et de désordre meurtrier. Aussi est-il incompréhensible que, parmi ceux qui se réclament des forces morales, de la valeur des engagements consacrés par le droit positif, un si grand nombre, aveuglés par un nationalisme intempérant, se soient montrés hostiles ou méprisants pour l’institution dont Benoit XV, en son rôle supra-national, avait demandé ou encouragé l’avènement et la fonction pacifiante. Aujourd’hui encore, en maintenant avec force la vérité scientifique, morale et religieuse de l’unité essentielle de l’humanité, avec les devoirs imprescriptibles et indispensables que cette unité réclame de tous, Pie XI affirme la légitimité et, si je puis dire, la normalité d’une institution positive, d’une justice internationale, sous quelque forme juridique qu’elle développe son influence, analogue à celle que, dans l’ordre social, remplit l’arbitrage obligatoire.

Et si l’apparent échec de la Société des Nations a été dû aux tempêtes de force, aux scrupules ou aux carences de ses amis, aux insuffisances d’une

[128]

institution naissante et perfectible, cette éclipse temporaire est due aussi à l’état d’esprit de ses protagonistes eux-mêmes qui conçoivent et pratiquent les procédures de cette institution avec des arrière-pensées moins conformes à l’âme humaine qu’il nous faut qu’aux amours-propres et aux ambitions d’une mentalité génératrice de secrètes jalousies et d’incessants tiraillements. Comme le notait, avec une précoce clairvoyance et une émouvante générosité, Jean-Louis Claparède, une véritable pacification ne comporte pas le nom de « paix victorieuse » (1). Il faut, une fois la justice obtenue, un esprit d’amnistie, une « condonnation », selon l’expression de Benoit XV, pourvu qu’elle soit sincère et réciproque, une bienveillance qui ressemble à une conversion et qui seule permet une loyale et bienfaisante coopération. Que cet essai d’une judicature internationale ait provisoirement périclité, alors que l’idée dont était née la S. D. N. répond en soi à une vérité conforme à une civilisation d’équité, de sagesse et de concorde, n’est-ce point là une preuve que, chez ceux qui la repoussent,

(1) Petit-fils du philosophe Spir, fils de l’éminent professeur de l’Université de Genève, ce jeune homme d’une droiture de conscience et d’une générosité exceptionnelles, a laissé, outre des travaux pleins de promesses, un journal intime où, sur le sujet que nous touchons ici, abondent des remarques d’une douloureuse acuité. Sans le suivre en toutes ses austères exigences qui ne faisaient pas toujours la part de joie unilatérale des évadés d’un cauchemar, notamment au moment et à propos du Traité de Versailles, il faut reconnaître qu’en effet l’on n’a pas compris la grande politique qui aurait pu pacifier l’avenir. « Que recouvre ce mot de paix... répété à satiété ? (écrit alors Jean-Louis Claparède dans son Journal intime). Bien loin de signifier le contraire de la guerre ou une idée quelconque de solidarité, de fraternité, d’humanité, ce mot signifie une nouvelle forme de guerre.

[129]

comme chez ses partisans eux-mêmes, manque un élément essentiel dont nous aurons bientôt à indiquer la provenance et l’influence infiniment désirable ?

2. Respectabilité et protection des petits États.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Méconnaître de telles vérités salutaires, faire de chaque État son propre juge et son maître unique et souverain, c’est tomber dans une erreur pire que le césaro-papisme qui, lui du moins, se référait encore nominalement à un ordre supérieur de justice ; c’est orienter l’effort des peuples vers le culte exclusif du succès par la force et dans les domaines où la force prévaut ; et c’est là une autre importante remarque qu’il nous faut indiquer comme une des conséquences de l’erreur moderne d’aiguillage dans l’orientation internationale. On a noté en effet qu’à l’ébauche médiévale d’une communauté humaine, moralement reliée dans sa libre diversité par un même idéal spirituel, s’était substituée, avec la conception d’États rivaux et indépendants, affranchis d’obligations spontanées et normales, l’idée d’un équilibre économique et politique obtenu par des guerres et des traités qu’il fallait périodiquement renouveler pour tenir compte du déplacement des forces et des intérêts. Or comment ne pas voir aujourd’hui la déviation et les inconvénients qui résultent d’un tel abandon du soin essentiel : celui de la paix consolidée, non par des conventions utilitaires ou par le sort précaire des armes, mais par une reconnaissance authentique des droits et des devoirs qui lient les nations et des fins véritables auxquelles doit tendre

[130]

le commun effort civilisateur ? S’il ne s’agissait que d’un équilibre de prestige et de puissance à maintenir entre des rivaux qui ne sont que des adversaires ou des alliés égoïstes, quelle tentation sans cesse renaissante de travailler à rompre chacun à son profit cette instabilité des intérêts mouvants et des convoitises contraires ! Tant de guerres sont nées de cet effort agressif ou défensif ! Et n’y a-t-il point là, partiellement au moins, une dénaturation, une inversion même de la vie civilisée, de l’ordre spirituel, de la morale internationale ? Car enfin s’agit-il pour l’humanité d’une rivalité d’appétits égoïstes à satisfaire ? ou bien d’un concert d’efforts, d’une émulation dans la générosité, comme il s’en produit, dans une nation policée, entre de nobles esprits qui jouissent des initiatives originales et des œuvres créatrices les uns des autres pour l’élévation de la culture et de la prospérité unanime ?

— Une pierre de touche qui peut servir à nous faire apprécier l’insuffisance fréquente des opinions courantes et peut-être de notre propre attitude sur les sujets délicats que nous touchons ici, c’est l’idée même qu’on se fait trop volontiers du rôle subordonné et du sort futur des petits États, des peuples faibles, des pays arriérés. Si nous comprenions vraiment, en même temps que la dignité morale et les droits des plus humbles personnes, sans que la considération de leur force ou de leur fortune pût modifier leur titre au respect (puisque cet ordre de justice et de dévouement est incommensurable par rapport à tout ce qui n’est que contingences temporelles ou spatiales), n’en faut-il pas dire autant de ces personnes morales

[131]

que sont les peuples, tels qu'une tradition consentie et aimée leur permet d'apporter au concert universel une note juste et enrichissante pour la symphonie humaine ?

Dès lors aussi s’imposent des égards multiples et des précautions nécessaires dans les rapports entre des nations inégales. Celles qu’on appelle les grandes nations seraient injustes en imposant leurs propres décisions et en faisant prévaloir leurs intérêts et l’autorité de la force sur la force des raisons et des droits dont l’autorité est indépendante du nombre des soldats ou de canons et de l’habileté des diplomates ou des généraux.

Plus grave encore serait l’abus qui consisterait, qui a consisté souvent, à brusquer sous prétexte de civiliser, à imposer prématurément un genre de vie, un écoulement commercial, un rendement du travail, des modes littéraires ou artistiques de façon trop rapide, en l’absence des préparations immunisantes contre des contagions meurtrières pour les corps et pour les âmes. Car il ne faut pas qu’un peuple plus avancé se serve des retardataires pour son profit, au risque de faire périr ou de dépraver toute une population ; il faut qu’il serve ceux qui recourent à lui, ceux qu’il a le mandat d’élever à un plan supérieur de liberté, d’initiative et de solidarité largement humaines. Ce qu’on a nommé la colonisation ne saurait donc être une exploitation pour ainsi dire d’enfants par des adultes ; elle doit tendre, en comprenant, en aimant ce qu’il y a de caractères distinctifs et singuliers dans chaque tradition ethnique et dans chaque ébauche de culture, à les intégrer sans les

[132]

détruire dans le trésor universel de la communauté civilisée.

— Ose-t-on maintenant aborder la discussion de la thèse mise à l’ordre du jour et d’autant plus cruelle qu’on la présente comme un droit de plus en plus conscient, comme un progrès réalisateur d’idéal, la thèse d’après laquelle un peuple fort et prolifique, qui a besoin d’espace, d’aliments, de richesses, peut et doit aller prendre chez des voisins ce qui semble nécessaire à ses appétits et à son prestige, fallût-il pour cela dévaster d’antiques établissements, asservir ou exterminer une population qui n’est pas étrangère à une tradition politique, internationale et religieuse ? C’est pourquoi une nation qui a pris en charge la protection éducatrice et libératrice de populations retardataires ou moins douées encore, n’a pas le droit d’abandonner cette œuvre d’élévation à des agresseurs ambitieux dont les méthodes et les buts seraient contraires à l’idéal moral et juridique que nous venons d’indiquer et qui constitue une obligation et une responsabilité indéclinables. Et ceci a une importance capitale.

3. Droit à l’expansion et devoir d’équité (1).

[Retour à la table des matières](#tdm)

Plus les tentatives d’élucidation et d’apaisement se multiplient et se prolongent, plus le problème

(1) Dans le présent ouvrage, où tout le reste est inédit, je me borne à reprendre littéralement un article publié, en novembre 1935, dans la revue *Politique* (éditions Spes, Paris), sous le titre « Droit à l’expansion et devoir d’équité ». Ce qui y est indiqué comme prévisions possibles et conséquences redoutables s’est déroulé avec une logique

[133]

italo-abyssin se révèle complexe, troublant pour les consciences et menaçant pour les intérêts les plus vitaux. Dans l’extrême confusion qui met le désordre dans les esprits, divise les familles et les peuples, groupe les adversaires d’hier et oppose ceux qui se croient partisans d’un même idéal, la raison, la prudence, le devoir nous prescrivent un examen assez froidement méthodique pour dominer autant que possible les partialités passionnées et les ignorances tranchantes. Il y va de l’avenir même de la civilisation, de la sauvegarde des intérêts français et de la vie internationale, de plus hautes valeurs encore, valeurs spirituelles dont nous n’avons pas le droit de faire le sacrifice fût-ce à des sentiments très chers.

On a comparé les conflits qui nous divisent présentement à ceux qu’a suscités « l’affaire Dreyfus », responsable de tant d’illusions chez les mieux intentionnés et de tant de néfastes conséquences. Cette comparaison est très insuffisante, tant la situation générale de 1935 diffère de celle de 1897 par l’ampleur des enjeux, par l’instable anxiété de tous les peuples, par la multiplicité et la portée des problèmes à résoudre. Nous voudrions ici indiquer seulement la question qui domine toutes les autres et qui paraît néanmoins la plus inaperçue ou la plus imparfaitement résolue, celle du droit et une rapidité qui ne sont déconcertantes que pour les obstinés à ne pas comprendre. Si donc restent offertes comme hypothèses les réalités maintenant présentes, c’est pour mieux faire ressortir l’imminence des dangers prochains et le pressant devoir, ne disons pas seulement de préparer, mais de réparer l’avenir, compromis par tant d’aveuglements qui ne sont pas tous volontaires : gouverner, c’est prévoir et pourvoir.

[134]

d’un peuple prolifique à l’expansion et des modalités que comporte l’exercice d’un tel droit.

Voyons d’abord quels arguments on invoque pour justifier l’invasion d’un territoire de peuplement et d’exploitation fructueuse.

L’idée fondamentale qu’on suit de façon exclusive est celle-ci : comme les individus qui pour ne point mourir de faim ont le droit de prendre un pain dans la boutique d’un boulanger sans commettre pour cela un vol, une nation surpeuplée dans un pays pauvre peut forcer l’entrée d’une autre nation et s’emparer de son territoire afin de bénéficier des richesses naturelles et de perfectionner les instruments de culture et de production. Sans doute on n’ose pas dire qu’en stricte justice ce soit là un droit consacré par la conscience et la loi ; mais en jouant sur les mots on parvient à permettre au nom de l’équité, on absout même cette violence préméditée avec toutes les habiletés d’une préparation belliqueuse, d’une diplomatie astucieuse, d’une ostentation vengeresse et grandiloquente. On ne recherche même point si cette façon de se faire justice à soi-même lèse des droits incontestables ; et on pratique de fait la maxime jadis honnie : « Nécessité n’a point de loi ; le besoin excuse, justifie, glorifie tous les moyens mis en œuvre pour une fin nationale. »

Sans méconnaître aucunement le droit à la vie et à l’expansion, ne sentons-nous pas cependant qu’une telle politique de rapacité alimentaire et de prestige belliqueux pèche en divers points essentiels qu’il importe d’apprécier avec calme ?

D’abord, si nous reprenons la comparaison de l’homme mourant de faim, faudrait-il faire abs

[135]

traction des possibilités qu’il aurait de gagner sa subsistance par un travail autre que celui du cambriolage ? Et quand on prétend que les peuples pauvres et affamés ont le droit de faire rendre gorge aux peuples repus ou à leurs voisins qui ne tirent pas tout le parti désirable de leur territoire, ne voit-on pas qu’une telle théorie se retourne, au cœur de toute société, contre la propriété, en autorisant la révolution spoliatrice, les jalousies de classe et le partage forcé, fût-ce par des voies extra-légales ?

Est-ce à dire pour cela que nous devions enfermer tel ou tel peuple dans ses frontières, au risque de le réduire au désespoir de l’indigence ? Nullement ; et c’est ici déjà, qu’en fait, le raisonnement qu’on nous opposait pèche absolument par la base. Où a-t-on vu que les peuples qui se plaignent de ne pouvoir se suffire chez eux y aient été emprisonnés par une sorte de blocus permanent ? Quand avons-nous fermé notre sol à des milliers d’étrangers qui le plus souvent ont fait fortune chez nous, ont agrandi le rayonnement et la richesse de leur propre pays, même et surtout quand ils conservent leur nationalité originelle ? S’il a plu à quelque dictateur d’empêcher l’émigration de ses nationaux pour accroître la gêne et la tension afin de préparer l’explosion, sommes-nous responsables de cette politique au point qu’il faille subir les conséquences d’un procédé tendant à justifier une invasion conquérante, sanglante et spoliatrice ?

Dira-t-on qu’un État ne se résigne pas au risque de perdre ses nationaux en les voyant s’expatrier et parfois se faire naturaliser en d’autres patries ? Qu’on réfléchisse pourtant à l’attitude ainsi prise

[136]

et au calcul de cet égoïsme collectif : en fait, préférer la guerre de conquête à la pacifique pénétration des pays proches ou lointains, c’est en somme subordonner à la nationalité l’humanité, l’équité, la loyauté, la fidélité de la parole jurée, la moralité et la charité qui ne sauraient s’accommoder des procédés et des sentiments de jalousie, de vengeance, de violence et de massacre. Aussi quand, d’une façon toute unilatérale, on nous parle, comme d’une chose équitable, du droit de l’envahisseur fondé sur de sanglants triomphes, nous ne pouvons nous empêcher de songer aux victimes de telles agressions : n’ont-elles pas, elles aussi, le droit et même le devoir de vivre, d’aimer leurs traditions et leur patrie et de ne point admettre qu’on les tue pour leur apprendre à vivre ?

Sans doute objectera-t-on encore : S’il y a eu quelques provocations inamicales ou si une demi-barbarie persiste dans une population arriérée, n’est-il pas légitime d’obtenir des réparations pénitentielles, d’imposer une culture supérieure, d’introduire une civilisation plus scientifique et plus évoluée chez ceux qui, après avoir résisté, se rendront compte du profit qu’ils tirent d’un nouveau régime ? Argument spécieux, mais faux et condamnable à de multiples points de vue. Introduire brusquement et même brutalement les formes d’une civilisation plus scientifique, plus industrialisée chez un peuple auquel on veut faire brûler les étapes, c’est l’exposer à une perturbation morale, à une diminution spirituelle, à un développement des vices et des idées les plus subversives. Ce n’est point du dehors et par une machinerie qu’on civilise une nation plus ou moins meurtrie dans ses

[137]

sentiments ou gavée par les plaisirs mis à leur portée, c’est par une éducation capable de fortifier les esprits et les âmes contre les risques nouveaux. Il y a donc là, dans les prétentions des conquérants qui recourent aux méthodes de force ou de corruption, une erreur radicale et qui accroît leur responsabilité de tout le mépris qu’entraîne leur procédé chez ceux qui sentent combien l’idéal supérieur dont on se réclamait est trahi par les moyens et les résultats de cet esprit de conquête, de domination et d’exploitation.

Le cas actuel n’est d’ailleurs pas nouveau et les précédents ne manquent pas pour éclairer par l’histoire et la raison les devoirs et les intérêts à respecter. Ce qu’il offre d’inédit, c’est l’aggravation qui résulte d’une conscience qu’on croyait mieux formée par les épreuves récentes, mieux avertie des obligations salutaires à observer pour le bien commun. Déjà pourtant l’Espagnol Vitoria, en présence de l’attitude de ses compatriotes dans le continent récemment découvert, avait courageusement dans son livre *De Indis* et dans son enseignement théologique, formulé les thèses essentielles du « droit des gens » et de la conscience morale et chrétienne dans l’ordre international. Et quelle leçon déjà nous donne cette histoire d’une rapacité conquérante qui, loin d’enrichir et de fortifier la florissante et noble Espagne, est devenue le point de départ d’une diminution spirituelle et d’une décadence politique ! Depuis lors, les maîtres de la science juridique comme de la doctrine sacrée ont maintenu et développé les règles fondamentales sans lesquelles la vie de l’humanité retom

[138]

berait toujours sous l’abus de la force dans le conflit des appétits et des ambitions effrénées. Afin d’équilibrer les revendications du besoin légitime d’expansion et les requêtes de l’équité, deux séries de droits compensateurs ont à se concilier dans un progrès constamment perfectible.

D’une part, en eff et, la diversité des nations est plus qu’un fait : elle est une vérité et un bien qui expliquent le caractère sacré de la patrie à laquelle s’attachent, comme à une personne morale, l’amour et le dévouement ; car chaque société organisée porte en elle des traditions et des aspirations dépassant des intérêts simplement utilitaires. On ne saurait donc, au nom de l’utilité, violenter une nation qui apporte une note originale dans le concert des peuples ; et si cette symphonie demande à être accordée de plus en plus en une civilisation générale, c’est à la condition que des efforts de compréhension, d’entr’aide, de bienveillance spirituelle et matérielle substitueront à la lutte des égoïsmes nationaux un esprit d’entente et de coopération. C’est là ce qui fait grandir comme une vérité d’avenir l’idée d’une Société des Nations. Quiconque en méconnaît le principe et s’efforce, non de l’améliorer mais de la ridiculiser ou de la faire échouer, est — qu’il s’en rende compte ou non — un malfaiteur pour son propre pays et pour l’humanité entière.

D’autre part, en évitant l’esprit d’ingérence et de conquête, il ne faut pas tomber pour cela dans l’indifférence et l’isolement sous prétexte d’une justice négative qui prétendrait laisser à chacun son bien, sans rien donner et sans rien recevoir. Stagnation d’ailleurs chimérique et qui serait, de

[139]

façon moins visible, une erreur lentement meurtrière elle aussi. C’est pourquoi parmi les conditions de la vie civilisée et de l’humanité normale s’inscrivent des droits et des devoirs qu’on ne saurait impunément renier sans s’exposer à de terribles risques et plus encore à une diminution de la vie spirituelle. Cette force d’expansion, si désirable, si nécessaire même à la vitalité des peuples et à la santé de la paix, implique tout autre chose qu’une méthode d’agression, de prestige, d’industrialisation, de satisfaction matérielle ; elle suppose la dispensation généreuse de biens dont on profite soi-même en les partageant avec d’autres. Une telle participation justifie seule en leur principe les mandats tutélaires qui ne doivent pas servir de paravent à un simple amour de lucre ou de puissance. Et c’est là aussi ce qui fonde ces droits positifs que dès le XVIe siècle, Vitoria, Suarez ou plus tard Taparelli d’Azeglio énuméraient sous le nom de *jus commercii et societatis,* mieux encore *jus hospitii, benevolentiæ et juveminis, imo jus dilectionis mutuæ.*

Plus près de nous, mais encore avant les éclatantes leçons de ces vingt dernières années, le grand promoteur français du droit international, dont on inaugurait naguère la statue à La Haye, Louis Renault, avait bien montré que toute paix qui ne serait point fondée sur la justice et le droit resterait précaire et finalement décevante. Mais, si pénétré qu’il fût de l’importance des règlements juridiques et des engagements jurés, cet homme de science profonde et de grand cœur avait assez de sens positif et d’expérience humaine pour ajouter que les codes et les signatures même les plus so

[140]

lennels ne sauraient suffire sans une inspiration plus haute qui les vivifie. L’équilibre des intérêts n’est capable d’assurer ni la concorde nationale, ni la coopération internationale s’il n’y a, pour les animer parmi les fluctuations incessantes de l’humanité, l’idée d’un devoir supérieur. Notre Descartes a bien montré que les rapports des hommes et des peuples exigent, pour être normaux, cette autre vertu qu’il a décrite et glorifiée sous le nom de « générosité ».

Ce ne sont point là des vues utopiques ou des sentiments surnuméraires : l’esprit le plus réaliste les réclame autant que la conscience la plus délicate et la plus noble. Chaque nation n’est donc pas seulement un consortium d’intérêts en face d’autres coalitions utilitaires. D’un tel égoïsme collectif il faudrait dire, comme on l’a dit d’un individualisme exclusif, qu’à son insu il devient son pire ennemi et commet une faute mortelle. La vie des peuples exige des vertus, sans lesquelles les traités les plus prévoyants et les déclarations les plus pacifiques resteront décevants ou même hypocrites et perfides : loyauté, fidélité à la parole donnée, effort de compréhension et d’entr’aide mutuelles, respect fondé sur une estime justifiée et une convergence d’initiatives civilisatrices.

Voit-on maintenant l’erreur d’une conception qui aboutirait à déclarer sinon abstraitement juste dans la théorie, du moins pratiquement équitable dans le concret une ruée du plus fort, du plus armé, sans souci des biens d’autrui, sans égard pour les susceptibilités morales de ceux dont on promet de faire le bonheur malgré eux, au risque de les

[141]

massacrer ou de les corrompre ? Et lorsque, sans un mot de compassion pour les victimes, on fait appel à l’indulgence, à la charité pour les injustes agresseurs, voici par surcroît qu’on taxe de chimériques, d’abstracteurs dangereux pour la paix et pour l’avenir de notre civilisation ceux-là mêmes qui, envisageant toutes les données du problème et toutes les répercussions d’une attitude inique et imprévoyante, restent fidèles à l’effort séculaire de la tradition juridique, morale et chrétienne.

On objecte ardemment que toute tentative actuelle pour acclimater immédiatement dans l’humanité si troublée les règles du droit et le règne de la justice serait trop onéreuse, dangereuse même, sinon définitivement chimérique. On ajoute que des sanctions infligées à l’agresseur peuvent nuire à ceux qui les appliquent ou même susciter une guerre générale pour l’amour de la paix. Mais s’il s’agit d’un devoir, est-ce à l’intérêt de l’emporter ? la dignité morale ne grandit-elle point grâce aux sacrifices qu’elle réclame ? pour empêcher l’irritation d’un délinquant, faudrait-il fermer les yeux sur sa faute, non seulement impunie mais profitable, au détriment de ses victimes qu’on prierait d’être charitables à son égard ou dont on ferait prudemment et silencieusement abstraction ? Si un ami est infidèle aux traditions de droit et de magnanimité qui ont fait et qui feront sa grandeur, l’estime et l’affection qu’on a pour lui ne nous obligeront-elles pas à le rappeler à lui-même dans son intérêt supérieur ?

Dans le cas présent, qui tient en suspens les esprits et les peuples, ne faut-il pas affirmer que le bien suprême et durable des nations concorde

[142]

avec les requêtes de l’équité et de l’humanité ? Même si l’on reste principalement soucieux de notre salut national, comment comprendre la myopie intellectuelle et volontaire qui dérobe à tant d’esprits les évidences à longue portée ? Imaginer que l’agresseur actuel, déjà pris dans la redoutable entreprise que l’on sait, attaquera par surcroît de plus puissants voisins, céder à ses passions et récriminations avec l’espoir de servir la cause de la raison et du droit, en travaillant ainsi à notre sécurité, quelles courtes vues, et quelle débilité morale et politique chez ceux qui ne soupçonnent même pas qu’une telle attitude de notre part créerait — pour nous faire éviter un péril moindre et sans doute fictif — l’immense danger contre lequel nous nous serions privés de nos plus solides appuis moraux, politiques et matériels. Que l’on songe en effet à l’abus qu’on ne manquerait pas de faire contre nous du précédent que nous aurions établi en reniant notre parole, notre droit, nos alliances, notre tradition d’honneur. Et comme alors on invoquerait facilement pour nous envahir les besoins vitaux quand des populations avides et enivrées d’une puissance militaire et d’une mystique raciste se prennent elles-mêmes pour la civilisation en marche (1).

(1) Ici s’arrête l’emprunt littéral fait à l’article écrit en septembre 1935. Ce qu’il a gagné d’actualité fera peut-être réfléchir sur les attitudes à prendre pour le proche avenir et plus encore sur les dispositions morales à redresser chez ceux qui espéraient que des concessions pourraient apaiser des destructeurs systématiques d’une civilisation qui est notre suprême raison de vivre. Qu’on veuille bien se rendre compte aussi de la dangereuse erreur où tombent certains théoriciens qui prétendent séparer radicalement la politique et la morale, au point de glorifier ou d'envier certaines méthodes qui, à leur insu, sacrifient les devoirs les plus sacrés de l’éthique et de la religion à un nationalisme, devenu pour eux un critérium absolu, sans rapport avec les préceptes fondamentaux de l’ordre humain et chrétien.

[143]

Par le fond comme par la forme, une agression ainsi comprise et conduite, pousse à l’extrême et met crûment en évidence l’entière perversion de l’idée d’humanité et de civilisation. Elle avait pu, au début, se réclamer verbalement d’une apparence de croisade, de romani té, d’impérialisme culturel, mais la logique est plus forte que les mots et que les partialités sophistiques ; et on finit par se glorifier, par rire des populations désarmées, des femmes et des enfants fuyant de tous côtés sous la mitraille, enveloppés d’un cercle de flammes leur coupant toute retraite ; puis de tels faits, de tels sentiments deviennent une leçon de patriotisme proposée aux enfants des écoles publiques de la métropole.

Mais pourquoi faut-il ajouter que ce cas n’est point resté unique. Il a pourtant semblé plus onéreux que vraiment lucratif. Un tel abus a servi d’amorce à toute une suite d’événements démoralisants et sanglants, tandis qu’une autre série s’est renouvelée et multipliée sous des formes différentes et pires : abus d’autant plus corrupteurs qu’ils semblent plus rémunérateurs. N’assistons-nous pas à une marche incessante d’annexions où les souffrances morales, les sévices cruels, les persécutions insidieuses ou terrorisantes offrent un spectacle d’horreur inouïe ! Et si beaucoup en pâtissent affreusement avec les victimes, beaucoup aussi paraissent ne pas s’en apercevoir ou se comportent comme s’ils y étaient indifférents ou presque consentants. En peu de mois, n’avons-nous

[144]

pas vu des frontières violées sans déclaration de guerre, des conventions et des traités solennellement signés unilatéralement et iniquement rompus, des peuples très civilisés qu’on mutile en leurs traditions, en leurs biens, en leurs espoirs de relèvement, et cela depuis l’Extrême-Orient jusqu’au cœur de l’Europe ? Tout cela au nom d’une prétendue civilisation, pour le progrès de la race qui porte en elle l’humanité supérieure de l’avenir. Et s’il y a des intermittences dans ces spoliations, elles ne servent qu’à préparer des réalisations plus étendues et de plus en plus asservissantes (1).

(1) Ces pages étaient à l’impression lorsque éclata le coup du 15 mars 1939 comme pour célébrer l’anniversaire de l’Anschluss. Mais la souplesse du totalitarisme protéiforme procède toujours par surprise foudroyante, sans avoir besoin de reprendre deux fois les mêmes masques et les mêmes procédures. Le racisme prend lui-même une autre figure, plus apte à déborder désormais les frontières ethniques. On ne méconnaît pas que les Tchèques sont d’une autre famille humaine, qu’ils ont une culture héréditaire, qu’on leur avait garanti l’indépendance et la protection des grandes puissances européennes. Il suffît qu’ils occupent la place de « l’espace vital » dont le Grand Reich a besoin ; il suffît que l’on allègue quelques incidents provoqués ou fictifs, dont on ne fournit aucun exemple, pour qu’en une nuit l’invasion punitive, définitive et censément libératrice, s’achève par le désarmement complet d’un pays, la capitulation muette. Il suffît que, sans exception aucune, tous les postes de commande et d’administration soient réservés aux envahisseurs, aux préparateurs du meurtre d’un peuple plus que millénaire, pour que son histoire propre, sa noble civilisation, son énergie légendaire soient scellées dans la tombe. Et il y a quelque chose de plus grave, c’est que les garants réitérés de son indépendance se dérobent, que d’innombrables témoins de ce crime cherchent des excuses, s’inclinent avec timoration, se consolent par les espoirs du lendemain qu’ils savent cependant pires encore que ces récents jours de deuil ; tandis qu’une grande partie de la jeunesse, vidée des croyances et des ferveurs anciennes, s’adonne à sa frénésie de plaisirs et de sports, de lectures malsaines et de spectacles avilissants qui tuent la conscience, sans parler des pusillanimités ou des inavouables dépravations qui brisent toute énergie morale. Et les dictateurs appellent cette invasion le bienfait qui va porter de l’ordre, mettre le calme, préserver la paix, remplir un devoir d’humanité ; alors que cet ordre est la canonisation du désordre, cette paix, sous la menace et les horreurs de la guerre totale, une culture de la haine, de la violence, de l’hypocrisie, de l’orgueil ou de la lâcheté. Rappelons- nous seulement cette parole, et cet espoir : *dissipentur gentes qui bella meditantur, ... naliones per pacem sunt sonabiles.*

[145]

Sophisme radical de confusion.

Pour conclure cette liste d’abus criminels — dont il serait trop facile d’allonger l’énumération — il importe de démasquer le sophisme majeur qui passe d’ordinaire inaperçu quoiqu’il soit l’introducteur effectif et l’apparente excuse de tous ces actes de lèse-humanité.

— Les États de proie entretiennent avec insistance une confusion, si l’on peut dire, subtilement grossière entre l’accaparante politique des territoires et l’exploitation économique des richesses et des populations dont ils prétendent avoir besoin : parce qu’ils n’ont pas sur le territoire soumis à leur absolutisme toutes les ressources alimentaires ou industrielles qu’il leur faut pour leur vie et leurs conquêtes, ils se déclarent injustement encerclés et comme asphyxiés. Mais qui donc possède, sans des échanges commerciaux et sans de libres relations économiques, tout ce que la civilisation moderne réclame, en chaque pays, de produits exotiques, de richesses minières ou agricoles, d’importations désirables ? Comment dès lors ne point apercevoir l’injustice d'un faux appel à la justice quand on part de là pour exiger brutalement l’annexion politique, la mainmise complète, là où le mode normal du trafic et le libre échange des produits naturels ou industriels suffiraient à la prospérité commune et favoriseraient une coopération

[146]

amiable ? Ce n’est point parce que l’attitude agressive des régimes autoritaires les a amenés à une autarcie et aux gênes qu’elle comporte qu’ils se trouvent autorisés à concevoir toute l’organisation du monde comme une autocratie intégrale, à leur profit exclusif.

— De plus, un autre illogisme s’ajoute au grave sophisme de confusion que nous venons d’indiquer. Car il ne s’agit pas seulement, pour ces régimes, de pourvoir à des besoins d’alimentation et d’armement ; il s’agit encore d’acquérir des points stratégiques, des partisans de plus en plus nombreux, des adhésions ou des soumissions culturelles et idéologiques ; et alors le sophisme dénoncé plus haut revêt un caractère encore plus insidieux et plus impérieux : sous prétexte d’obtenir un « espace vital » pour échapper à un encerclement prétendu en encerclant réellement les autres, sous prétexte de prévenir l’affamement et l’étouffement, de libérer leurs compatriotes ou leurs amis qu’ils disent opprimés, ils se servent de tous les sympathisants, installés spontanément ou mandatés et soudoyés à l’étranger, pour l’expansion simultanée de leur commerce, de leurs idées, de leur préparation politique, au service de leur hégémonie universelle. — Quelle étrange conception que de tirer argument de concessions bénévoles ou des profits d’une large hospitalité afin d’exiger en rigueur de « justice » un transfert de pleine souveraineté et pour déclarer (fût-ce contre les désirs de leurs compatriotes, heureux et prospères chez leurs hôtes) : « la maison est à nous, quoique vous l’ayez bâtie, aménagée et embellie, c’est à vous maintenant d’en sortir ». Eh bien, non ! c’est à nous, non

[147]

d’attendre les paroles et les revendications arrogantes ou menaçantes, mais de rester fermes sur nos positions et sur le droit, afin d’amener les esprits et les volontés à une conception normale des rapports internationaux : loyauté dans les déclarations, fidélité aux pactes conclus, examen bilatéral des modifications à porter dans les situations réciproques, solution des différends en esprit de compréhension mutuelle et d’équitables compensations.

Là est l’erreur juridique, économique et morale de la prétention totalitaire, conçue comme une autarcie intégrale, abstraction faite de ce que Vi- toria nommait *jus communicationis et commercii :* droits naturels qu’on ne peut normalement ni supprimer, comme tentent de le faire les régimes autoritaires à l’égard des autres races ou des autres États, ni invoquer avec justesse, comme ils le font à leur avantage exclusif au nom d’une fictive équité. Que le ton péremptoire et menaçant des dictateurs ne fasse donc point illusion à ceux d’entre nous qui parlent de négociations et de justice, là où il y a seulement à observer le droit des gens, la morale internationale, la bienveillance toujours ouverte aux requêtes motivées.

Précautions légitimes et défenses nécessaires.

Ce qui est originellement déficient et faux en tout ce complexus, c’est d’exclure d’emblée par prétérition ces vérités qui doivent inspirer toute authentique civilisation : le besoin d’expansion ne crée pas un droit d’invasion ni, réciproquement, le droit

[148]

de défense politique et sociale ne fonde pas un pouvoir légitime d’exclusion ; émigration, immigration, échange, hospitalité sont des choses normales pour des hommes normaux. Vérité supérieure et d’immense importance dans une humanité où la compénétration est et sera de plus en plus le fait qui s’impose à la prudence des hommes d’État et des législateurs ; car le principe que nous venons de rappeler une fois reconnu et respecté, il s’agit de parer aux inconvénients et aux abus, sans violer ni les droits des allogènes et étrangers, ni ceux des indigènes et citoyens. Est-ce impossible ? Il ne le semble pas si l’on constate combien souvent les colonies étrangères, d’attitude correcte, se plaisent et prospèrent parmi les nationaux qui les accueillent avec sympathie et profit et si l’on considère combien la mère-patrie de ces émigrés temporaires ou permanents tire avantage moral et matériel de ces apparents cosmopolites, avantage qui avive en eux souvent un double patriotisme, garant de paix et d’union.

Exposé trop optimiste, dira-t-on. Il suffît pourtant que cette peinture de couleur claire reproduise des expériences certaines pour que la solution universellement désirable soit non pas une utopie dangereuse mais l’exemplaire d’une solution vers laquelle bon gré mal gré le besoin d’unité et d’universalité, sous l’effort des hautes pensées et de la culture scientifique, entraîne l’humanité. Loin d’y résister en multipliant les hostilités destructrices ou niveleuses, de telles mœurs enrichiront le patrimoine commun par cette diversité dans l’unité qui est la condition même de la beauté et de la vie féconde et heureuse. Est-ce une raison parce qu’au

[149]

sein de chaque État il y a des indignes, des arriérés, des criminels, pour renoncer à une hygiène et à une défense morale et sociale ? De même est-ce une raison parce qu’il y a, flottantes entre les peuples, des épaves humaines ou parce qu’il y a des retardataires dans les peuplades primitives ou déchues, pour renoncer à une grande politique tutélaire et humanisante ? Mais non ; c’est tout le contraire qui est vrai ; car partout où il y a un homme, tout autre homme, tout État est tenu à protéger, à développer si possible cet être qui porte en lui des virtualités infinies et qui a pour toujours un caractère sacré, sans que pour cela l’on cesse de préserver la cité hospitalière contre les contagions morales ou physiques et contre les déprédations délictueuses.

Mais avant de montrer en notre dernière partie quelles conditions sont indispensables à l’efficacité salutaire de cet idéal pacifiant et civilisateur, il nous faut encore répondre à une objection que plusieurs de nos lecteurs gardent peut-être en leur esprit tout au long de ces pages.

Une cité fondée sur la bonne volonté mutuelle, n’est-ce point là rêve dangereux à force d’être chimérique ? Les généreux ne seront-ils pas toujours dupes au point de devenir complices ? Les passions chez l’homme, d’autant plus déchu qu’il a plus de tentations, plus de puissance et de besoins factices, ne l’emportent-elles pas sur la raison s’il n’y a pas une autorité forte et tutélaire ou répressive qui maintienne l’ordre dans la cité comme dans le monde ? et la paix, loin de provenir de l’intérieur et de la liberté de chacun, n’est-elle pas le résultat d’une contrainte exté

[150]

rieure ? C’est à de telles difficultés que nous voudrions répondre en usant des exemples que nous proposions un peu plus haut parce qu’ils présentent la difficulté sous une forme concrète, urgente et apparemment embarrassante.

Promotion de la conscience morale  
et religieuse.

Nulle société humaine n’est et ne sera jamais une compagnie de saints, pas plus qu’un monde où la politesse des mots et des actes ne traduit une sincérité entière des égards et des bons vouloirs. Pourtant c’est déjà beaucoup de proposer un but auquel sans y prétendre on peut tendre réellement et méritoirement. Ce n’est pas assez dire, et ce qui paraît utopique à un stade de l’histoire contribue peu à peu à former une élite, à influer sur l’opinion dont la puissance est indéfiniment croissante, à faire entrer dans les mœurs, dans ce qu’on appelle, d’un terme à double sens, le « respect humain » des perspectives plus raisonnables, plus attirantes, plus apaisantes (1). Si, devant les man-

(1) Au sens qu’Auguste Comte donnait au mot état, en parlant de trois mentalités qu’a traversées l’humanité ou que résume encore la communauté humaine en ses divers membres, on a pu, de divers côtés, ajouter un état nouveau, un quatrième état. C’est ce qu’indiquait nettement Gaston Milhaud, dans un article de la *Revue philosophique* du 1er janvier 1900. Cette attitude de l’esprit et de la culture consiste justement, non plus à opposer des doctrines abstraites et des intérêts antagonistes, mais à entrer dans l’intimité des pensées afin de trouver les lignes de convergence, les possibilités d’entente, les secrets d'une compréhension et d’une coopération bienfaisantes. Nous verrons bientôt à quel prix cette concorde active et efficace peut se développer.

[151]

quements à l'humanité résultant de certaines aberrations doctrinales, les révoltes s’élèvent de plus en plus et en plus de consciences, c’est qu’en effet le mal même provoque, en face d’une menaçante contagion, l’utile réaction contre le scandale et promet ainsi un sursaut des intelligences engourdies et des volontés éclairées. Là est le profit durement acheté des épreuves que nous traversons.

Toutefois les considérations des moralistes, les mesures des législateurs ou les théories juridiques (tout en s’inspirant de cet idéal d’humanité qui domine la vie privée, sociale et internationale) semblent se heurter à des obstacles qui, loin de disparaître, se dressent de plus en plus nombreux devant les progrès qui n’empêchent pas les égoïsmes et les désordres de croître plus vite que les générosités. C’est pourquoi nous devons absolument tenir compte d’un double fait très significatif : d’une part, l’hostilité exaspérée des régimes dictatoriaux, fussent-ils hostiles entre eux comme le bolchevisme et le totalitarisme, contre la tradition chrétienne ; d’autre part, l’émouvant rassemblement de toutes les âmes, de tous les peuples soucieux de liberté, de bonté, de valeurs spirituelles autour d’une doctrine et d’une pratique de respect des droits, de fidélité à l’esprit de charité et d’universalité (1).

(1) Ces lignes étaient écrites avant que la mort de Pie XI n’ait provoqué un ensemble de manifestations sans précédent, indépendamment de toute question confessionnelle, mais sous l’inspiration diffuse et avivée de l’esprit, libérateur et charitable, qui a constitué essentiellement la Bonne Nouvelle. Toutefois nous n’envisageons ici encore l'idéal évangélique que dans un éclairage indirect, tel qu’il reste plus ou moins vif ou diffus dans maintes consciences, sans adhésion explicite à une croyance positive. C’est seulement plus loin que nous aurons à chercher les raisons de recourir au foyer de cette lumière voilée et aux secours qu’elle fournit.

[152]

Au premier abord, on a pu s’étonner, comme d’une maladresse insigne, de l’hostilité, plus ou moins masquée à l’origine, de plus en plus déchaînée et envahissante, du national-socialisme contre les Juifs, les protestants, les catholiques. Il semblerait que politiquement c’est une maladresse de s’attirer l’inimitié de telles influences, si fortement établies en tous pays. Mais à y réfléchir plus attentivement l’on s’aperçoit de la logique profonde et impérieuse qui prévaut sur les considérations d’opportunité et d’intérêts apparents. Car il s’agit d’une lutte non d’ordre politique et économique seulement, mais de caractère métaphysique et religieux. C’est qu’en effet l’opposition est radicale et, à mesure qu’une mystique du sang et de la race, de la force brutale, de l’esprit matérialisé à fond développe ses méthodes et ses fruits, la contradiction essentielle — contradiction qui n’est pas seulement idéologique, mais absolument réaliste — ne pouvait se camoufler longtemps sans se révéler même à travers tous ses voiles et ses masques. Les imitateurs d’une telle doctrine qui en avaient devancé les procédés extrêmes ne peuvent pas non plus échapper à l’évidence d’une incompatibilité foncière et totale entre l’axe aux multiples pointes de la guerre totale et l’ordre de justice et de paix qui s’inspire et ne peut s’inspirer en effet que d’une doctrine libératrice des haines et des passions, d’une doctrine pratiquement fidèle à une loi d’amour fraternel. En face des doctrines de transcendance, de dignité humaine, de vérité

[153]

infrangible, de sublime aspiration vers un idéal que résume humainement et divinement le sermon sur la montagne : *Beati mites...,* le règne de l’orgueil, de l’âpreté, de la chair et du sang se juge mortellement offensé et il ne peut survivre qu’en détruisant le rival haï qui proclame sa propre indestructibilité et son inévitable et pacifique triomphe final.

En face de cette plénière vision de paix, il semble que, dans le totalitarisme, une seule chose soit totale vraiment : l’esprit de guerre. Qu’est-ce donc que cette chose que de plus en plus on ose nommer, sans reculer devant cette expression que les âges sauvages ou barbares n’ont pas soupçonnée ? C’est la destruction de tout scrupule, de tout respect de la vie, de tout sens de l’humanité ; c’est le massacre des non-combattants sans risque pour les agresseurs ; c’est l’emploi de tous les moyens de terreur, de démoralisation, d’hypocrites promesses, d’exécutions sans jugement, de parodies de justice, d’apparent souci des âmes, d’appel à la guerre sainte, — comme si les causes vraiment saintes pouvaient comporter d’autres instruments que les méthodes spirituelles ! La contradiction est absolue entre de tels procédés et l’esprit de paix. Et le contresens est complet lorsqu’on interprète, ainsi qu’on le fait trop souvent, le texte : *violenti rapiunt regnum Dei* comme s’il conseillait le recours à la violence, alors que sa vraie signification dénonce l’abus de la force qui met en pièces et dilacère le céleste règne de la paix.

Comment donc, devant ceux qui font appel aux sombres divinités des mythologies nordiques et qui multiplient les ressources des vices et des in-

[154]

vendons les plus techniques, ne pas être hantés par les monstres coalisés contre notre civilisation chrétienne ? Hantise qui, loin de paralyser l’esprit chevaleresque, doit susciter un courage et une confiance sans déclin pour une lutte égale au danger. Lutte absolument et moralement nécessaire, mais combien malaisée et paraissant toujours décevante tant qu’elle n’est pas complète et totale elle aussi. Car nous avons affaire à un antagoniste qui se change tour à tour en ami, en bourreau, en libérateur, en tortionnaire, en mystique prophète, en athée sanguinaire. C’est tour à tour l’axe d’acier ; l’anguille souple et huilée qui glisse entre les mains qui croient la tenir en ses évolutions ; le boa constrictor qui étouffe et malaxe sa proie avant de l’ensaliver et de la déglutir ; le serpent à sonnettes qui, au bruit d’un glas aigu, empoisonne sa victime fascinée ; le céphalopode qui, dans sa retraite et profitant de ce que son antre n’a pas de frontières naturelles, allonge indéfiniment ses tentacules et suce le sang de tous les vivants à sa portée. Et c’est contre ce Protée, surpassant les inventions des *Niebelungen,* qu’il faut nous armer de clarté, de droiture, de franchise.

Aussi n’est-il pas surprenant que, devant cette monstrueuse inhumanité, les hommes qui gardent, fût-ce sous des illusions et des méprises, un sens de ce qu’on a nommé la « vieille chanson », qui a bercé, élevé et ennobli l’humaine grandeur et les espoirs infinis, se réveillent, se reprennent en main, se reconnaissent en esprit et en générosité contre l’horreur menaçante.

Il nous reste donc une question à élucider, un problème à résoudre. Ce mouvement ou ce retour

[155]

vers l’idéal évangélique n’est-il qu’une utilisation temporairement justifiée, comme un moyen de ralliement et de résistance contre l’invasion d’une savante et brutale barbarie ou de ce qui nous semble tel ? — ou bien est-ce en effet dans une adhésion explicite à un christianisme plus authentiquement compris, plus manifestement efficace qu’il nous faut chercher et que nous devons espérer l’esprit de paix et de civilisation dont tant d’hommes aujourd’hui, à travers tant de difficultés accumulées, éprouvent un plus pressant besoin ? Pour conduire cette enquête, nous avons d’abord à discerner les raisons précises qui suscitent cette ébauche de rapprochement et de compréhension ; car c’est par une convergence d’influences et de causes diverses que se produit cette sorte de « revival » ; et il est bon d’analyser et de grouper si possible de telles causes, de tels motifs. Ensuite, il nous sera possible d’apprécier la nature et la portée de ce qu’on a nommé un mouvement tournant et une rencontre inattendue de frères qui se croyaient ennemis. Enfin nous mettrons en lumière les conditions et les résultats pacifiants de cette espèce de réconciliation et de conversion dont un véritable esprit de paix sera la première récompense et le suprême espoir pour l’avenir.

[156]

[157]

**Lutte pour la civilisation  
et philosophie de la paix**

Chapitre V

L’INSPIRATION SUPÉRIEURE  
DE L’ESPRIT DE PAIX

[Retour à la table des matières](#tdm)

Un fait récent et pour ainsi dire une découverte imprévue favorise un réveil, un renouveau de maints esprits. On s’aperçoit que, à beaucoup d’égards, on s’était fait une fausse idée de l’authentique message chrétien. On le prenait pour une doctrine de servitude, d’exclusivisme, de partialité, de conformisme, d’intolérance à l’égard des personnes, certains parlaient même d’un esprit de guerre et de domination. Mais voici que, sans même remarquer toujours le changement de perspective, on découvre, on proclame qu’il est un message de fraternité universelle, d’égalité des âmes, de justice sociale, de charité envers tous, de paix héroïquement réclamée et que son intransigeance doctrinale est précisément au service du respect de ces vérités : force pour les faibles, les humbles et les opprimés ; lutte et remède contre les souffrances imméritées, et contre les abus des puissances iniques. Et alors nous assistons, après de longs malentendus, à une mutuelle reconnaissance de

[158]

ceux qui s’étaient mépris sur leurs sentiments peut-être les plus profonds.

C’est ainsi qu’on peut parler d’un rapprochement comme entre des frères qui s’étaient perdus de vue et qui en se rencontrant dans de tragiques circonstances se reconnaissent et joignent leurs mains.

Instruits par une sorte de « méthode d’absence », on entrevoit que, si l’on ne veut pas tout perdre héritage humain et chrétien, la nécessité s’impose d’en raviver la signification et le dynamisme. Parce que depuis longtemps déjà les idées religieuses étaient reléguées dans un ordre séparé et ne laissaient chez un grand nombre qu’un résidu dénué d’influence précise, beaucoup considéraient volontiers qu’il suffisait désormais de garder un certain idéal sécularisé et pour ainsi dire dilué en des formules servant de succédané à une foi plus positive et à une règle plus efficace et plus exigeante. Comme, d’autre part, le développement d’une culture, principalement tournée vers les applications industrielles et vers une organisation utilitaire ou même matérialisante de la vie économique, sociale, politique, refoulait les préoccupations spécifiquement religieuses à l’écart des institutions et des mœurs publiques, les dirigeants eux-mêmes, tout en gardant parfois dans la vie privée des habitudes chrétiennes, n’y puisaient pas l’inspiration des réformes ou des adaptations indispensables. L’état nouveau des choses et des esprits appelle, impose même la transformation du milieu national et international sous la pression des découvertes de la science, de la grande industrie, de la rapidité des communications, du brassage d’une humanité de plus en plus dominée par ses besoins

[159]

et ses désirs accrus. C’est pourquoi un vague idéalisme chrétien ou philosophique, qui a pu paraître suffire quelque temps contre la poussée d’une sorte de course aux jouissances et au confort matériel, se révèle de plus en plus incapable de réagir contre les tentations nées de la conquête des forces de la nature et des ambitions dominatrices qui en résultent. Aussi, devant les difficultés croissantes, ce n’est pas une force diminuée, un idéal appauvri, un sens spirituel alangui ou abaissé qui pourront servir de contrepoids et surmonter victorieusement les obstacles, les tentations orgueilleuses, les concupiscences surexcitées.

Et, pour tout résumer, ce qui a baissé ou presque disparu chez un grand nombre de nos contemporains, fût-ce chez maints fidèles du conformisme littéral, c’est la vivante idée du besoin qu’a l’homme d’un recours, d’une adhésion effective à la puissance, à la clémence, à la bonté de Celui qui peut seul remédier pleinement aux défaillances de l’humaine nature, — nature destinée cependant à un ordre plus parfait que celui dont nous pouvons réaliser par nous seuls la pureté et la plénitude. Ce que déjà la pensée antique stigmatisait comme la faute essentielle, nous dirions le péché contre l’esprit, c’est l’υϐρίς, la suffisance de l’homme qui prétend se passer de toute lumière, de toute autre force que les siennes, sans connaître le besoin d’une autre science que celle de la nature, d’une autre vertu que celle qu’il se glorifie d’obtenir par sa seule volonté, en s’absolvant lui-même de ses faiblesses et en écartant les perspectives ultérieures au monde présent. Or, même d’un point de vue simplement rationnel, nous avons vu que c’est là

[160]

une inconséquence injustifiable. Ce n’est pas en effet une vérité édulcorée et comme décapitée qui peut réussir à restaurer la vigueur des intelligences et, par elles, l’effort et l’union des volontés. Seule une vue plus complète, une doctrine plus large, plus compréhensive, plus exigeante en même temps que plus fortifiante suscite l’élan nécessaire, oriente les énergies, rallie sans étroitesse et sans intolérance les esprits et les dévouements. Combien davantage ce rassemblement des efforts contre l’oppression de toutes les servitudes est urgent pour la sauvegarde à la fois des libertés et des disciplines qui assurent aux personnes et aux peuples leur dignité et la possibilité de concerter leur destinée.

C’est dans cet esprit que nous devons maintenant étudier en quel sens, à quelles conditions, sous quelles réserves la philosophie elle-même peut et doit envisager, non certes le problème confessionnel et l’étude théologique de la solution chrétienne, mais l’esprit chrétien en ce qu’il a d’aspects raisonnables et complémentaires, de richesses traditionnelles à faire valoir dans l’humanité qui, soulevée depuis tant de générations par ce ferment, ne saurait désormais s’en passer impunément.

Selon un antique adage, le bien ne peut provenir que d’une intégralité des raisons et des causes à équilibrer et à hiérarchiser en un totalitarisme vraiment total, cohérent et complet : *bonum ex integra causa, matum ex quocumque defectu.* Il ne suffit donc pas d’invoquer quelques aspects des valeurs et des forces spirituelles que leur isolement ou leur mutilation rendraient inopérantes ou que leur dénaturation condamnerait à devenir falla-

[161]

cieuses et nuisibles. Rien ne sera fait et les complications s’accumuleront aussi longtemps que l’on n’entrera point dans la compréhension et l’application des vérités sans lesquelles notre civilisation ne serait pas née, ne garderait pas de sens et ne pourrait que sombrer dans un nouvel âge d’oppression, de ruine et de barbarie, en dépit ou plutôt en raison même des moyens accrus de puissance destructrice, des avidités multipliées et des savantes excitations à la haine. Et c’est pour cela aussi qu’il ne suffit pas de faire appel à quelque transcendance morale, lorsqu’on se borne, comme certains des défenseurs de cet idéal, à soutenir qu’il n’y a pas de bien sans mal qui serve de réactif, sans une relation entre les lumières et les ténèbres comme entre les vertus et les vices. Non, car cette relativité même n’a de possibilité et de sens que s’il subsiste d’abord un bien, une bonté pure et essentielle. Sans qu’ils s’en rendent compte, beaucoup de ceux qui assujettissent l’esprit à ce dualisme apparent connivent avec un monisme plus radical et portent de l’essence au moteur qui broie la solide conception de Dieu et, avec elle, le fondement même de la paix et de la civilisation.

Pour montrer qu’un certain équilibre a été rompu par l’apport chrétien et qu’un équilibre meilleur ne se rétablira pas sans lui, une rapide analyse va nous servir à relier entre elles les requêtes de la nouvelle situation d’ensemble qui s’impose à nous. Si les risques de souffrance se multiplient, c’est aussi la possibilité et l’urgence de solutions plus pacifiantes qui s’avèrent. Au vieux dicton : *corruptio optimi pessima,* s’oppose une compensation : c’est des pires épreuves que res

[162]

sortent plus clairement le besoin et l’accès d’un plus grand bien.

1. Raisons qui rendent plus intelligible  
et plus urgente l’influence du ferment chrétien.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il a souvent semblé que, loin de contribuer à une paix heureuse, l’adoucissement qu’apportent à l’existence commune les développements des sciences, du confort, des loisirs, des plaisirs variés entraîne des risques accrus de conflit. *Qui auget scientiam, auget dolorem, invidiam et inimicitias.* Cet aspect ne peut être négligé, mais nous ne devons rien en conclure contre les bienfaits de la culture ; il sert au contraire à manifester la nécessité de plus en plus pressante d’une éducation plus complète, d’une conscience plus haute et plus soutenue. Examinons d’abord pourquoi, en bas comme en haut, le progrès de la civilisation dépend d’appuis mieux connus, mieux accueillis, plus généreusement employés.

Il peut paraître étrange d’indiquer, en face des temps nouveaux, que le ferment chrétien devient plus encore que précédemment la condition salutaire de l’ordre, de la paix, de la civilisation adaptée aux progrès scientifiques et sociaux. Eh quoi ! dira-t-on, quel double paradoxe, alors que dans le passé tant d’hommes et de peuples ont bien vécu indépendamment du message évangélique et alors surtout que, loin de l’entendre mieux à présent et d’y recourir, les sociétés modernes, la vie des familles et des individus s’en détournent, l’ignorent ou l’édulcorent au point de le trahir ! C’est cepen-

[163]

dant cette assertion, surprenante pour beaucoup même de ceux qui dans leur vie privée se réclament encore du Christ, qu’il nous faut expliquer et justifier. Nous ne pouvons nous contenter du lieu commun auquel plusieurs recourent avec une facilité superficielle, en affirmant que les perturbations actuelles dérivent toutes d’une infidélité aux croyances et aux mœurs anciennes. La question à poser et à résoudre est infiniment plus complexe et la solution ne peut consister seulement à revenir au passé, à un passé qui lui-même a connu trop de déficiences et de limitations. Ce qu’au contraire nous devons comprendre, ce sont les raisons qui rendent plus nécessaire et plus intégrale l’insertion de cet idéal chrétien, plus intimement répandu et pratiqué, dans une humanité davantage consciente de ses besoins avivés, de ses risques, de ses difficultés et de ses obligations matérielles et spirituelles.

a) Besoins accrus par la civilisation scientifique, procédant de la stimulation chrétienne, mais devenant dangereuse et décevante sans la fidélité aux mœurs chrétiennes.

Pour rendre compte de cette urgence croissante de la diffusion, même dans l’ordre temporel et civilisateur, d’une inspiration qui élève la culture humaine au-dessus de sa propre tâche, un premier fait, une première exigence s’offrent à nous. Constatons en effet, avec maints philosophes et savants, que les sciences positives, où tant de nos contemporains voient le triomphe définitif de l’intelligence et de la puissance de l’homme, la vraie religion du

[164]

présent et de l’avenir, n’ont pris leur développement émancipateur et dominateur que sous la secrète influence et la lente éducation du christianisme. Pour les anciens, l’être humain n’était qu’engrené dans les forces mystérieuses de la nature, le premier sans doute dans le monde de la génération et de la corruption, mais subordonné aux sphères supérieures dont il pouvait seulement par la raison contempler l’éternelle régularité, sa liberté ne consistant qu’à « comprendre et à consentir » devant l’immuable destin et la force des causes occultes. Or l’immense nouveauté de l’enseignement judéo-chrétien, ce fut de placer la personne humaine au-dessus de l’ordre cosmique tout entier, de voir en l’homme une œuvre de l’amour divin et de destiner l’homme lui-même à une œuvre d’amour et à l’union divine. Il a fallu des siècles pour que, du domaine religieux où elle avait rempli les âmes d’enthousiasme sacré, cette Bonne Nouvelle pénétrât, à travers l’élaboration du moyen âge, dans les profondeurs des intelligences s’appliquant à l’étude même de la nature. La Renaissance et l’essor de la science et de la philosophie modernes procèdent de cette extension du message chrétien au domaine séculier où, peu à peu, souvent oublieuse de ses origines, la science rationnelle ou expérimentale n’a plus seulement exercé une autonomie légitime, mais a prétendu à une suffisance entière, à un totalitarisme exclusif.

Or une telle prétention est doublement vicieuse et malfaisante. D’une part, les sciences physiques ou morales ne peuvent sans illogisme se retourner contre le mouvement spirituel dont elles sont issues. En le reniant, elles pervertiraient la signi

[165]

fication originelle, la valeur humaine et la portée libératrice des sciences qui, nées de l’esprit pour servir l’humain, doivent favoriser la vie spirituelle au lieu de devenir des servantes-maîtresses étouffant les âmes sous le poids des tâches utilitaires et sous l’insatiable avidité des passions. D’autre part, on se méprendrait du tout au tout en imaginant que l’ère positiviste procure à l’humanité le pouvoir de se passer de tout *sursum* vers un ordre transcendant : c’est tout le contraire qui est vrai. Et comme le remarquait si justement Bergson, à mesure que le corps devient plus puissant par toutes les ressources que la science indéfiniment perfectionnée met à la disposition de désirs sans frein, il est plus urgent, plus clairement démontré que l’âme a besoin d’énergies plus généreuses.

On comprend dès lors combien le rapide progrès des sciences et de leurs applications, en transformant les conditions matérielles de la vie et les relations personnelles ou collectives, réclame, contre les illusions et la griserie qui en résultent pour beaucoup, un recours plus explicite et mieux compris aux sources morales et religieuses dont l’humanité a de plus en plus besoin pour conserver cette force d’âme, cette tempérance, cette magnanimité sans lesquelles il n’y a point de dignité, de dévouement et de félicité humaine.

On a pu dire que dans les pays de vieille civilisation les nouveaux venus et même les jeunes générations des vieilles souches ressemblent à une invasion de barbares dans le monde inédit créé par la savante industrie. Or l’on sait de longue expérience que les primitifs, mis dans les colonies en possession des produits d’une culture avancée,

[166]

sont exposés à des tentations meurtrières pour les corps et pour les âmes, à moins toutefois qu’éducateurs et missionnaires ne fortifient les consciences et les prémunissent par l’enseignement et la pratique des valeurs idéales, toujours capables, même chez les plus simples, de devancer et de dominer les perversions d’une culture matériellement dépravante. Ce qui est vrai pour les peuplades à civiliser, ne l’est-il pas au moins autant pour toute notre jeunesse scolaire, fascinée par tant de prestigieuses inventions, mais livrée presque sans défense à cette nouvelle magie et à cet « ahurissement » dont tant d’éducateurs ont constaté les pernicieux effets intellectuels et moraux ?

b) Insuffisance des succédanés idéalistes  
et monistes.

Mais il y a, pour rendre plus pressantes et plus précises les exigences d’un relèvement ou même d’une nouvelle ascension spirituelle, des raisons plus essentielles encore. Il ne s’agit pas seulement d’affranchir les intelligences d’un asservissement à ces progrès que sont pour certains les sciences transformées en scientisme, à ces inventions devenues tyranniques et amollissantes, à l’obsession du confort, des plaisirs et de tous les emporte-pièces dilacérant la personne humaine et l’enfiévrant ; il s’agit d’un danger plus directement philosophique, comme aussi d’une contrefaçon plus spécieuse des valeurs supérieures. Parmi ceux qui prétendent représenter au plus haut degré la spéculation intellectuelle et incarner en eux, en le moderni

[167]

sant, l’ordre supérieur de la juste vérité et de la virile charité, l’affirmation de la transcendance ne consiste-t-elle pas seulement à ériger la pensée jusqu’à son caractère impersonnel, à ériger aussi la mansuétude et l’amour en une philanthropie compatissante n’atteignant pas jusqu’au suprême sacrifice parce qu’elle ne réussit pas à inculquer dans les âmes son entière justification et son inspiration supérieure à toutes les déficiences humaines ? Aussi louchons-nous, en ce point, à la tâche culminante d’où dépend l’avenir même de notre civilisation.

Le problème est en effet métaphysique jusqu’en ses dernières répercussions pratiques. Nous l’avons vu : non seulement l’affirmation de la transcendance n’est pas inactuelle, n’est pas indifférente aux réalités les plus positives, n’est pas arbitraire, ni gratuite, ni dénuée de contrôles expérimentaux, mais seule la réalité efficace d’une transcendance nous amène rationnellement à poser le problème ultérieur d’un surnaturel concret, c’est-à-dire de ce qui, au-dessus de tout ce qui est immanent, en dehors et au delà de toute nature contingente et subie, dépasse et explique l’effort ascensionnel et le besoin d’infini qui travaille l’humanité et où elle ne peut pas ne pas chercher son principe et viser sa fin. C’est bien là l’idée traditionnelle qui a servi de génératrice à notre civilisation et sans laquelle son pouvoir moteur, malgré la vitesse acquise, se ralentit, s’arrête peu à peu et risque même de s’annihiler et de se laisser accaparer comme une vieille ferraille pour l’arsenal ou le musée des régimes de force et de brutalité.

Ce n’est point là un simple rêve en dehors de

[168]

toute pensée éveillée et de toute certitude raisonnable. Nous avons essayé ailleurs, en maintenant l’autonomie d’une philosophie intégrale, de la conduire, par voie d’implications cohérentes, à une conception qu’au seul et vrai sens du mot on peut appeler totale et universellement enveloppante : nous ne saurions trop y insister. Il est possible, en effet, il est indispensable même, pour bien résoudre le problème qui s’impose à toute destinée humaine, d’intégrer en elle l’active affirmation de l’Être absolu, principe initial et but suprême des aspirations qui portent notre pensée et notre action vers sa fin dernière. Et de même que nous ne pouvons nous empêcher de concevoir un ordre intelligible, inhérent à l’Être même en sa perfection, cette idée nécessairement conçue de vérité et d’intelligibilité ne reste intelligible qu’en impliquant l’affirmation d’une Intelligence pleinement consciente et adéquate à l’Être intelligible : nous l’avons montré plus haut, cette intime et parfaite relation n’est intelligible et réelle, dans cette équation même, que par un mutuel échange de charité qui réalise cet amour dans une distinction et une union sans confusion. Or cette vision, que certains ont pu croire sans rapport avec nous et sans utilité pour notre existence terrestre, est au contraire, par analogie, mieux encore, par une secrète participation, l’inspiration profonde de l’élan humain, en tant qu’il reste fidèlement conforme à son orientation initiale et finale. Notre liberté imparfaite ou défaillante peut sans doute laisser ou faire dévier cette ligne ascensionnelle de l’effort civilisateur ; elle ne peut l’empêcher de rester la seule voie normale et de réserver aux sanctions futures les

[169]

inévitables redressements. Loin donc de jeter la division et d’allumer les guerres civiles ou extérieures, l’idée de la transcendance ouvre une voie de progrès, de recherches, de support réciproque, de coopération, de compréhension, favorables à l’estime mutuelle, à une pacifiante émulation, à une charité sincère, là même où subsistent des points de vue différents et des intérêts particuliers, méritoirement adaptés à un bien commun et supérieur.

Cette modération, ces sacrifices ne sauraient pourtant se réaliser par simple calcul ; il y faut un véritable désintéressement d’une origine supérieure au contentement de soi-même et à une philanthropie cherchant sa source et sa fin en elle-même. La fraternité humaine ne s’épanouit et ne porte tous ses fruits, ne surmonte les obstacles et les répugnances que grâce à la conviction de la paternité divine ; comme aussi l’égalité ne survit aux inévitables dénivellements naturels ou acquis dans l’échelle humaine que par la certitude d’un prix infini de chaque être humain, quelque bas qu’il soit encore, mais dont la destinée qui peut et devrait être la sienne est incommensurable avec toutes les vicissitudes de sa condition terrestre : *homo homini sacrum.*

La liberté elle aussi doit être comprise dans son rapport originel et final avec la motion dont elle procède et avec la fin suprême et vraiment libératrice où elle s’affirme pleinement. Fichte disait : être libre, deviens libre. C’est déclarer, au fond, que, pour sortir des illusions et des servitudes, il y a une victoire à remporter sur soi et contre soi. C’est dire aussi que, pour cet exode et cette ascen

[170]

sion, le secours suffisant se trouve à la fois dans la Cause première et dans la Fin dernière, puisque l’itinéraire de l’humanité va de l’une à l’autre. Déjà les stoïciens usaient d’une belle image : que l’homme monte, Dieu lui tend la main. Et Spinoza montre que l’affranchissement des passions s’opère par l’idée de l’universel et comme par la grâce infuse qui raccorde dans un amour intellectuel le particulier et le fini à l’infini et à l’absolu.

La sagesse chrétienne intègre en elle, vivifie, rend efficaces et féconds de tels aperçus doctrinaux. Aussi s’étonnera-t-on moins de constater que, sous la leçon des conflits actuels, l’affirmation de la transcendance, absolument réelle et totalement indispensable au développement normal de l’humanité telle qu’elle est en fait, reprend la place et l’importance qu’elle avait semblé perdre même chez les esprits qui prétendaient rester encore fidèles à un ordre métaphysique. C’est ainsi qu’en août 1937, au Congrès Descartes, à Paris, de l’aveu même de ceux, Français ou étrangers, présents à cette assemblée internationale de 1.200 participants, une des questions les plus importantes parut celle de la transcendance ; tandis qu’on cherchait à maintenir une doctrine d’une transcendance relative, c’est-à-dire d’un dépassement de la pensée en ses propres étapes intérieures, la grande majorité des assistants se montra favorable à l’affirmation philosophique (et du point de vue rationnel même) de la réalité transcendante à tout l’ordre contingent, relatif, immanent à la nature et à notre propre pensée, un absolu subsistant et supra-naturel.

Et comme déjà l’avait déclaré Émile Boutroux,

[171]

présidant la séance inaugurale du premier Congrès philosophique en août 1900, à Paris, la philosophie prend ainsi une extension nouvelle ou plus explicite, en ajoutant à la philosophie de la connaissance et à la science des sciences ou épistémologie une philosophie de l’action, de la foi, de la destinée. Et, sur ce terrain, l’effort collectif comporte une coopération des sincérités plus large, plus réconciliante que ne sauraient l’être d’ordinaire les discussions sur les concepts et les systèmes abstraits.

Dans le même esprit, Boutroux, convié au printemps de 1914 à prendre la parole au Congrès philosophique de Berlin avait choisi comme thème les caractères différents de l’esprit allemand et de l’esprit français, afin de montrer que leur concert est possible, désirable et qu’ils ont à devenir complémentaires pour le bien de l’humanité tout entière, en associant le sens du relatif, du devenir historique, de l’élaboration collective et évolutive avec le sens absolu d’une norme, d’une raison transcendante, d’une perfection absolue qui, par son infinitude, ouvre un champ inépuisable aux réalisations de la science et de l’action, de même aussi qu’aux ascensions spirituelles de la vie religieuse (1). Ce fut la guerre de 1914 ; ce fut la

(1) Ce beau rapport a été publié au cours de l’été 1914, dans une revue suisse *(Revue politique internationale,* sept.-oct. 1914) et il a été trop peu connu en France. Il a été d’autant plus émouvant qu’aucune objection de fond ne lui avait été adressée au Congrès par ceux-là mêmes qui, quelques semaines plus tard, glorifiaient, au nom de la philosophie même, le verdict attendu de la seule violence. Boutroux avait écrit plus tard : « la vraie science n’a pas pénétré les Ames en Allemagne ». Il faisait ainsi écho à Fustel de Coulanges qui, en stigmatisant l’asservissement de la vérité historique aux intérêts politiques et à la seule gloire nationale avait, preuves à l’appui, montré comment cette attache passionnelle, selon sa forte expression, profane « la chasteté de l’histoire et de l’esprit scientifique ». Et, maintenant le devoir des historiens au-dessus de tous les ressentiments même justifiés, il demandait qu’on restât fidèle en France à la recherche la plus objective et aux témoignages les plus impartiaux : « Nous voudrions voir planer l’histoire dans cette région sereine où il n’y a ni passions, ni rancunes, ni désir de vengeance » *(Revue des Deux Mondes,* 1er septembre 1872, p. 251). II est particulièrement instructif de relire, après Fustel, Boutroux : celui-ci, en profond connaisseur de la pensée allemande et de la doctrine pangermaniste, révèle les tendances foncières qui se sont organisées en systèmes métaphysiques, lesquels ont présidé à la culture et à l’action politique de l’Allemagne et qui, après avoir paru l’expression d’un idéalisme identifié à la force victorieuse, s’est matérialisé et divinisé davantage encore dans le culte du sang, de la race et de la brutalité triomphante.

[172]

déclaration des 93 intellectuels allemands qui répondit à Boutroux en célébrant la supériorité de la force conquérante. Et c’est avec tristesse que, l’automne venu, le conciliant orateur français de Berlin publia dans la *Revue, des Deux Mondes* (15 octobre 1914) un ferme jugement sur cette pensée et cette science allemandes qui, comme l’avait déjà montré Fustel de Coulanges dans la même revue, se mettent au service de la force ambitieuse, lui sacrifient la vérité, se prostituent en décernant l’apothéose au succès brutal.

Mais ne devenons point partisans et ne faisons pas écho à une philosophie de guerre, même devant le paroxysme actuel des animosités passionnées. Ce sont ces excès mêmes qui suscitent peu à peu les réflexions salutaires. Des témoignages peu suspects comme ceux des organes officiels du totalitarisme nous apprennent en effet que parmi les jeunes astreints à la plus instante compression pour le service national, les candidats manquent pour les

[173]

carrières futures d’ingénieurs techniciens, naguère si recherchées, tandis qu’ils surabondent pour les études théologiques. Un tel aveu ne révèle-t-il pas que le ressort des âmes se redresse d’autant plus qu’il paraît davantage écrasé ? Car il subsiste toujours, en tout esprit, en tout peuple, une puissance indestructible de rénovation et d’affranchissement moral. Pour le retour à la raison et à l’œuvre de paix, c’est sur ce relèvement intérieur vers la vérité, sur cette conversion des énergies viriles que tôt ou tard il nous faut compter plus que sur les interventions extérieures et les ressources de la politique.

Ce qui importe donc, c’est de bien voir les tenants et aboutissants d’un tel conflit : il n’est point simplement accidentel, passager ; il ne résulte pas d’un simple malentendu ou d’une compétition d’intérêts muables, ni d’une idéologie politique, telle que serait une antipathie entre démocraties et autocraties ; il est l’effet d’une contradiction fondamentale et pour ainsi dire ontologique entre — une *négation* totale qui exclut, sous son faux nom de totalitarisme, tout ce qui, dans l’homme, est spécifiquement spiritualité, charité, transcendante destinée, et — une *affirmation*, celle-ci vraiment totale, intégrant et hiérarchisant toutes les valeurs à partir des plus humbles conditions naturelles de l’humanité, pour relier tous les étagements des progrès scientifiques et sociaux, jusqu’au sommet de l’édifice spirituel et de la vie religieuse qui consacre, stabilise et anime tout le mouvement ordonné de cette vivante ascension. C’est donc bien d’une vision et mieux encore d’une réalisation intégrale que nous devons nous rendre compte pour

[174]

juger et agir là où se justifie si pleinement le mot douloureux de Victor Delbos m’écrivant durant la Grande Guerre : « II y a quelque chose de monstrueux dans cette doctrine qui, même chez Kant, fait surgir de l’inconscient les forces morales et qui justifie, glorifie même les pires abus de la violence. » (Cf. les préfaces des deux volumes intitulés *Figures et Doctrines de Philosophes* et *La Philosophie française*, Plon.)

Pour ménager les susceptibilités et faciliter la propagande anesthésiante, comme aussi pour paraître fidèle au pluralisme conforme à une doctrine immanentiste du devenir, *Mein Kampf* peut bien répéter que différents régimes politiques peuvent coexister, mais dans les instants de franchise radicale et sous la secousse des passions de fond, le masque tombe, les anathèmes éclatent : c’est la contradiction absolue, la guerre à mort et sans merci contre toute croyance à la transcendance, à la vie future, à la tradition judéo-chrétienne, à un ordre d’universelle fraternité et d’obligatoire charité. Rappelons-nous ce seul texte qu’on ne saurait trop méditer, comme la révélation du contre-évangile, comme la proclamation d’une loi de violence, de terreur et de haine vraiment constitutives du fond même de la réalité qui s’impose aux êtres vivants et pensants comme un mécanisme sidéral complet : « Dans un monde où les planètes et les soleils suivent une trajectoire circulaire, où des lunes tournent autour des planètes, où la force règne, partout et seule, en maîtresse de la faiblesse qu’elle contraint à la servir docilement, ou qu’elle brise, l’homme ne peut relever de lois spéciales. » Voilà, si l’on ose dire, la figure, la substance on

[175]

tologique du totalitarisme génuine : pour lutter contre lui, il faut recourir à tout ce qu’il nie.

Quelle est donc la solution qui, dominant les erreurs à la fois contraires et complices, complète et convertit les doctrines et les volontés, les intelligences et les cœurs hostiles, en les orientant vers les dispositions et les buts salutaires ?

Cette solution, nous l’avons déjà suggéré, peut paraître ancienne, mais elle est toujours plus neuve, surprenante même, la Bonne Nouvelle par excellence ; car toujours reste vraie la parole : *medius est inter vos quem vos nescitis ;* et c’est toujours le « Dieu inconnu » que Paul prêchait à l’Aréopage ; il faut même ajouter le Dieu méconnu que les uns croient posséder, mais en le défigurant ou en le reniant, que les autres ne savent point reconnaître, même quand déjà ils le servent ou quand ils méritent qu’on leur applique la sentence pascalienne : « tu ne me chercherais pas, si tu ne m’avais déjà trouvé ». Et c’est en effet une des vérités les plus importantes à faire connaître de notre temps que celle-ci : l’idéal chrétien a été pour ainsi dire développé sur deux plans différents et même par deux sortes d’esprits qui se croient irrémédiablement séparés et hostiles les uns aux autres. — Il y a ceux qui, sans accepter, sans connaître la lettre et le message explicite, sont travaillés cependant par l’esprit répandu invisiblement dans le secret des consciences et visiblement dans l’atmosphère chrétienne anonymement diffuse ; — et il y a ceux qui, adhérant à la lettre ou même l’incarnant plus ou moins imparfaitement, donnent parfois occasion aux témoins du dehors d’incriminer les trop réelles

[176]

déficiences de leur vie qui ne sont celles ni de l’esprit de vérité ni de l’esprit de charité. Or le grand besoin de notre temps, la plus opportune possibilité, c’est de rapprocher, de faire se reconnaître ces deux portions de l’humanité, ostensiblement divisées, mais réellement préparées à se réunir comme des membres participants dans un même organisme à un même principe de vie supérieure.

Par leur acharnement contre la tradition spiritualiste et chrétienne, le paganisme renaissant, la fausse mystique de la force et de la contrainte totalitaire, avaient démontré, par un instinctif argument *a contrario,* où se rencontre précisément la contradiction. Déjà aussi nous avons indiqué par quelle dialectique de l’histoire et pour quelles raisons scientifiques et philosophiques il est devenu plus clair et plus urgent qu’il faut recourir non point à des palliatifs, à des demi-vérités, à des traditions partiellement vidées de leur sève originelle, à une évocation verbalement généreuse de la liberté et de la dignité humaines ou des puissances morales et spirituelles, mais à la plénitude des richesses et des forces contenues dans la nature humaine et dans la vocation qui, de fait et indéclinablement, appelle l’humanité entière à une destinée transcendante. Car, selon qu’on dira oui ou non à cette motion, à cet appel intime, en face desquels l’option de notre liberté est inévitable et décisive, nous irons ou bien vers le déchaînement de l’orgueil et de la rapacité totalitaires, ou bien vers un effort pour l’ascension spirituelle, la libération progressive de la civilisation matérielle et morale de l’humanité, considérée dans sa marche

[177]

itinérante comme le corps ébauché d’une société des esprits, unis dans la vérité et la charité.

Ces vues sont nécessaires pour rejeter dans l’ombre les sophismes du racisme et pour fonder les exigences, parfois paradoxales, mais divinement bonnes, du respect et de l’amour envers tous les pauvres êtres humains. Car ce qui importe plus que les divers degrés de culture, de beauté, de charme naturel, qui ne sont que des relations déficientes, c’est cette aptitude à recevoir, à accueillir, à employer la vérité absolue, un don qui élève et transfigure l’humanité que les races les plus diverses ou même les plus dégradées ne cessent de porter en elles ; et c’est aussi la raison profonde du devoir que nous avons tous d’aimer nos ennemis parce que, jusqu’à leur dernière seconde, ils restent capables d’accéder au salut.

c) Le sursum social et moral issu du christianisme devient, si on le détache de son principe animateur, un grand risque de perturbations, d'ambitions déviées de leur plan et de désordre révolutionnaire.

De même que l’esprit scientifique, tel que le comprend et le développe la pensée moderne, procède, on l’a vu, du *sursum* chrétien qui en même temps l’anime et le limite, de même le sens de la dignité personnelle, de la valeur morale et sociale des relations entre les hommes et les nations s’est peu à peu déterminé et enrichi sous l’intime influence de l’élaboration chrétienne des consciences. — Aussi n’est-il pas étonnant qu’en abandonnant explicitement cette inspiration, on retombe peu à

[178]

peu dans un paganisme nouveau, pire que l’ancien. Car, après que les âmes avaient été pénétrées d’un idéal supérieur, d’ambitions inédites, de forces pour ainsi dire infinies, les déviations et les abus ne pouvaient manquer d’aboutir à des conséquences plus malfaisantes, à des souffrances de plus en plus irritantes, comme de mauvaises et décevantes conseillères. — De là encore résulte une hostilité systématique contre les perspectives reniées, qu’on accuse d’avoir été trompeuses parce qu’on en a refusé la vraie signification et les bienfaisantes exigences. Ce que la pensée païenne avait cherché elle-même par un effort de philosophie humanisante et en quelque sorte pré-chrétienne, l’entreprise méthodique d’une déchristianisation complète le repousse avec une violence exaspérée qui cherche à substituer à l’esprit de bonté, tantôt un humanitarisme plus verbal qu’efficace, tantôt les mythes de la dureté, de la contrainte, de la domination sans limites.

Ne voit-on pas ainsi s’approfondir l’opposition qui sépare les deux conceptions, non certes comme un fossé ou comme une ligne fortifiée les mettant statiquement à l’abri l’une de l’autre, mais comme une inévitable lutte d’influences par un incessant prosélytisme et un effort de pénétration ou de contamination réciproques ? Il est en effet dans la nature essentielle des idées de tendre à se diffuser et à s’universaliser : c’est leur honneur d’être contagieuses pour le bien et la vérité, c’est leur danger de fournir à l’erreur et au mal une force immense de propagation qu’accroît encore le prestige du succès, fût-il brutalement obtenu, mais au titre fallacieux d’un droit indûment invoqué, —

[179]

indûment puisque la raison du plus fort n’est une raison que pour les loups.

D’autre part, s’il est dangereux de vouloir garder les bénéfices intellectuels et sociaux du christianisme sans rester fidèle à l’esprit chrétien tout entier, il n’est pas moins illégitime et nocif de prétendre conserver les attitudes extérieures, le formulaire littéral, le profit des préceptes chrétiens, tout en se fermant aux appels intimes de la conscience humaine, toujours en mouvement et révélatrice d’obligations que déplacent ou accroissent les transformations économiques, sociales et internationales. Bref, si la mission historique et la motion intime du christianisme peuvent être comparées à une force lancée vers l’infini, ne sent-on pas quelle catastrophe ne peut manquer de produire une erreur d’aiguillage qui, détournant l’humanité de sa ligne asymptotique vers Dieu, la meurtrit contre les butoirs des pauvres biens terrestres ou, pire encore, contre les dépravations des sens, de l’égoïsme et de l’orgueil ?

d) Inversement, devant un conformisme, plus préoccupé de la lettre et des situations acquises que de l’esprit et des adaptations généreuses, surgissent des besoins et des efforts de rénovation dont il est utile et fécond de tenir compte.

Il y a plus d’un demi-siècle, avait paru un petit livre à succès dont beaucoup avaient critiqué le titre, le *Devoir présent.* Est-ce donc que le devoir n’est pas de tous les temps et toujours le même ? — Non, car s’il reste identique en son esprit, il s’adapte à des situations modifiées qui font surgir

[180]

des problèmes inédits devant des conditions inédites, devant des souffrances accrues, devant des responsabilités nouvelles ou trop peu remarquées. On pourrait former une liste nombreuse de ces devoirs imprévus ou tardivement discernés. Ce qu’il suffit d’indiquer ici, c’est qu’une méconnaissance de ces devoirs dans tous les domaines est une des plus graves causes de guerre : guerre au fond de chaque conscience qui répugne à étendre son horizon, à quitter ses habitudes strictes et réticentes ; guerre entre les classes sociales qui se ferment à de mutuelles condescendances ; guerre entre les peuples facilement rebelles à une compréhension de leurs intérêts réciproques et au bienfait d’une intelligente coopération. Or, si l’on abandonne cette transformation mondiale de toutes les perspectives humaines à un esprit de particularisme et d’intolérance, l’on méconnaît en fait l’esprit universaliste qui est le fond du message évangélique et on risque de n’en garder qu’une sorte d’absolutisme, étranger aux aspirations qu’il faudrait entendre comme les gémissements d’une parturition de cette humanité totale, en quête de plus de vérité, de plus de sécurité, de plus de bonheur dans la justice et la paix.

Comprend-on dès lors à quel point le retour ou l’accès au véritable sens chrétien demande à être dégagé des obstacles qui l’obstruent ou le masquent ? Et saisit-on la raison foncière qui naguère a rallié tant d’esprits divers à ce message de liberté, de fraternité, de charité dont la Papauté a prouvé qu’elle est l’organe universel ?

Il ne s’agit pas seulement (pour user d’un mot qui jadis a été mal compris parce qu’on l’inter

[181]

prêtait dans un sens politique, alors qu’il réclamait déjà une plus grande ouverture d’intelligence et de dévouement chrétien) d’un ralliement entre des partis opposés ; il s’agit d’une plus large prise de conscience de tout le contenu humain et divin de la destinée historique à laquelle est conviée la civilisation tout entière. Et c’est ainsi qu’en 1869 le Concile du Vatican a déclaré que l'existence dans le monde de la permanence enseignante et vivante de l'Église est, à elle seule, une preuve suffisante et toujours actuelle de sa sublime mission.

Ce n’est pas encore ici le lieu de marquer le rapprochement asymptotique qui ne supprime jamais l’incommensurabilité de l’ordre philosophique et de l’apport spécifiquement chrétien, rapprochement qui, loin de confondre celui-ci avec celui-là ou de minimiser l’un ou l’autre, manifeste à la fois l’autonomie toujours enrichie de la spéculation et de l’action humaine, son hétérogénéité de principe et de méthode, sa correspondance aux besoins vitaux de la civilisation, bref son harmonieuse symbiose avec les enseignements les plus explicites de la tradition religieuse en perpétuelle croissance. C’est ce qu’essaiera de montrer la confrontation entre une philosophie, dynamique dans la fixité de ses principes et de son orientation, et la pérennité du message évangélique dont il est dit qu’au fur et à mesure des besoins accrus par les vicissitudes traversées au cours de l’histoire, l’Esprit suggérera les lumières, les forces, les solutions indispensables à la survie permanente en ce monde de cet universalisme spirituel qu’incarne la vitalité catholique, au sens précis et plein de cette dernière expression.

Placés à des points de vue différents et pour ainsi

[182]

dire opposés, plusieurs observateurs perspicaces ont remarqué le double sens de cette parole déjà citée et qui donne toujours plus à penser : il est quelqu’un au milieu de vous que vous ne savez pas reconnaître. Peut-être en effet faut-il convenir qu’à leur insu, les uns, qui méconnaissent le fait chrétien et l’ignorent ou le contredisent, subissent cependant et développent même l’héritage de généreuse culture et de charitable bonté qui procède secrètement des germes semés et fécondés par le Christ historique et toujours vivant parmi ceux mêmes qui l’oublient ou s’imaginent n’avoir pas besoin de lui ; les autres, qui croient le posséder, le prolonger, le défendre à la lettre, ne répondraient peut-être plus à la question : si le Christ revenait en homme parmi les hommes de ce temps, sauriez-vous le reconnaître en sa divine et paradoxale vérité de pauvre parmi les pauvres, d’ouvrier et de supplicié ? Or c’est à faire se rencontrer, se reconnaître, se joindre et s’unir ces deux faces, ces deux parts de l’héritage du Christ que notre temps, semble-t-il, fût-ce à son insu, travaille onéreusement (1) pour répondre non seulement au

(1) N’est-ce point un commentaire, une vérification même des réflexions inscrites ici que l’attitude toute récente des peuples les plus diversement fidèles à leurs traditions civilisées, des âmes animées de croyances dissemblables, mais convergeant vers un idéal d’humanité, que les témoignages d’admiration et de confiant espoir suscités par l’intrépide fermeté de Pie XI et par l’expressive élection de son successeur, tous deux interprètes de ce qu’il y a de plus universel, de plus libérateur, de plus exaltant dans le fond même des aspirations humaines : *et nos credidimus caritati*, répond aux clameurs de haine tout ce qui a un cœur d’homme, sans même savoir que, par là, l’on fait écho au secret divin que révèle saint Jean par cette étonnante expression : « la philanthropie de Dieu ».

[183]

vœu de la paix *tranquillisas ordinis,* mais d’une fécondité plus exaltante, *ut vitam habeant et abundantius habeant.*

C’est en ce sens que nous avions tiré la stimulante leçon des périls actuels et montré les difficultés qui rendent plus pressante la lutte héroïque, mais pleine de promesses, pour la civilisation ; car elle a besoin d’être plus consciente de sa source et de plus en plus pénétrée de l’esprit intégral auquel elle devra et son maintien et son progrès ; qui n’avance pas recule, dès qu’il s’agit des réalités morales et spirituelles dont la vie est de croître à l’infini. Si, de fait, l’homme n’a conscience et liberté que par la présence en lui d’une telle motion primitive, si, de plus, dans sa réalité concrète et sa vocation historique, il ne peut rester conforme à sa raison et fidèle aux sollicitations intimes qu’en se donnant à ses devoirs d’humanité et de fidélité à la divine vocation qui le sollicite, tous les maux qui découlent d’un refus, d’une déviation, d’une révolte sont des conséquences logiques et aussi des avertissements dont il faut mettre à profit les salutaires leçons.

2. Les adaptations nécessaires, les conciliations  
et les suprêmes devoirs.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Afin d’obtenir la paix, il faut donc se pacifier soi-même et unir les hommes de bonne volonté en vue des biens les plus essentiels que menacent précisément les méthodes de violence et les appétits déchaînés.

La force qui n’est que force combinée de brutalité et d’erreur sophistique n’est jamais que limitée

[184]

dans le temps et dans l’espace, donc partielle, précaire et passagère. Au contraire, l’ordre spirituel a beau paraître privé de puissance physique et de prestige extérieur, en soi il reste permanent, invulnérable, infini. Il exprime en effet cette vérité, cette justice, ce bien dont Pascal disait que, dans la longue guerre que lui font l’erreur et la méchanceté, il est toujours assuré d’avoir le dernier mot. C’est pour cela aussi qu’il faut être prêt à mourir en ce monde pour ce qui ne meurt réellement pas. Lacordaire a remarqué que le martyre, en paraissant tuer la vie et la liberté, les consacre, et les sauve, puisqu’il arrache à l’emprise du tyran et du bourreau cela même qu’il s’agissait d’affirmer et de glorifier au-dessus de toutes les puissances de ce monde qui finissent toujours par succomber devant un tel témoignage. Là a été, là restera toujours le refuge suprême, le salut certain de la vraie civilisation.

Seulement il faut pour cela entretenir la plénitude de l’énergie morale et de la flamme spirituelle. On en est venu à connaître, à pratiquer aujourd’hui d’un certain côté ce qu’on nomme la guerre totale, sans frein, sans souci d’humanité, destructrice des populations et de toutes les traces de civilisation ; et cela juge les chefs qui l’ordonnent, les peuples qui s’en applaudissent. À cette plénitude d’une barbarie qui met à son service toutes les forces de la science, de la nature, du génie pervers,, il faut, avec une confiance qu’exalte cette horreur, opposer la plénitude du sacrifice, mais aussi de la persévérance dans le courage inébranlable et dans la foi en l’efficacité finale de ce qu’on peut appeler le permanent pa

[185]

radoxe spirituel et chrétien : mourir pour sauver la vie digne d’être vécue même en ce monde. Et ce qui achève de manifester la grandeur de nos devoirs et l’étendue de nos responsabilités, c’est le caractère d’exigence absolue que revêt cette lutte pour la sauvegarde et des droits naturels de l'homme et du citoyen et de la dignité morale de la personne et de la mission de chaque patrie et du dépôt sacré que chacun estime plus que la vie périssable, dépôt qu’il *faut* garder intact pour soi et pour ceux dont il doit assurer le libre accès à la vie religieuse et à l’ordre surnaturel. C’est pourquoi nulle transaction n’est légitime, nulle apostasie n’est excusable dès qu’une menace pose le dilemme de la soumission spirituellement meurtrière ou du sacrifice libérateur, au prix même du martyre. Cas de conscience extrêmement grave en effet et d’autant plus qu’il ne s’agit pas seulement d’adultes mis, comme jadis, en face du oui ou du non de l’idolâtrie manifeste, mais qu’on se trouve devant des formules équivoques, des concessions mêlées de promesses ou d’atermoiements licites, et surtout en présence de mesures collectives, de graduations savantes, d’espoirs insidieux ; c’est alors vraiment que les résistances individuelles, toutes méritoires et exemplaires qu’elles sont, ne suffisent plus et que les chefs et les peuples fidèles au culte de leurs libertés et au maintien des hautes raisons de vivre ont à repousser l’agression contre les consciences plus impérieusement encore que l’invasion des territoires et la spoliation des intérêts. On a dit à juste titre, et nous devons y insister, que la guerre n’est un droit que lorsqu’elle devient un devoir, devoir de protéger les âmes comme les

[186]

corps, fût-ce par le sacrifice des corps pour sauver les âmes. Et ce qu’il y a de nouveau et d’embarrassant, c’est que les puissances d’oppression commencent par l’asservissement matériel pour ne développer qu’ensuite l’esclavage spirituel et religieux ; ce n’est qu’après avoir écarté par l’horrible menace de la guerre totale les interventions auxquelles on se dérobe par humanité qu’elles démasquent leurs intentions persécutrices, quand il est trop tard pour que la défense des intérêts spirituels se produise utilement, alors que, pour eux, on avait renoncé à des intérêts matériels sans prévoir assez qu’en sacrifiant ceux-ci on compromettait plus gravement ceux-là ; et c’est dans cet ordre même que la défaite devient la plus douloureuse et la plus inquiétante ; mais c’est cette inquiétude même qui justement réveille et anime les consciences encore saines et où un reste de virilité et de foi rallume l’indignation et la générosité.

Ce qui doit donner à chacun de nous cette consigne et cette constance, c’est qu’en effet il ne s’agit plus seulement d’intérêts simplement patriotiques, si décisifs qu’ils soient déjà pour justifier et exiger même le sacrifice éventuel de notre vie et de celle de nos proches ; c’est qu’il s’agit, dans la lutte d’influence engagée à fond, du bien suprême, de l’éducation et du salut temporel et éternel de nos enfants qui, sous une domination accaparante et pervertissante, seraient exposés aux pires ignorances, aux plus inévitables déformations morales, aux abdications religieuses. Alors le doute n’est plus possible et devant de telles menaces le devoir est clair : la prévoyance trop fondée prescrit les

[187]

plus coûteuses résolutions. Si la guerre devient licite et nécessaire, juste et même obligatoire pour sauvegarder, au prix du sang et des souffrances de beaucoup, le patrimoine sacré de tout un peuple, fidèle à sa patrie et à ses légitimes traditions, combien plus encore ce devoir s’impose lorsqu’il s’agit des plus hauts biens de l’âme, ceux qu’il faut à tout prix garder pour soi et pour ceux dont nous sommes responsables. Sur un tel point, il n’y a ni concession prudente, ni capitulations imprévoyantes qui puissent être légitimement consenties. Et voilà ce que méconnaissent tant d’hommes qui s’imaginent conserver, quelques jours ou quelques années de plus, leur liberté de conscience et d’action, lorsqu’ils sacrifient à un répit douteux une intransigeance qui pourrait être plus sûrement salutaire qu’elle ne le sera plus tard, trop tard peut-être. — Mais non, il n’est jamais trop tard pour remplir un devoir dont l’accomplissement ne dépend pas du succès immédiat et des avantages terrestres. Ce n’est point chimère d’idéaliste ni ferveur mystique de le dire et d’agir en conséquence. De vigoureuses âmes païennes ont pris conscience de ce qu’exige l’honneur humain et la foi en des biens supérieurs en excellence à la vie périssable. C’est Juvénal qui proclamait cette hiérarchie des valeurs : le comble de la criminelle impiété n’est-il pas de préférer l’existence actuelle au respect de soi et de sa dignité, et pour garder la vie de perdre les suprêmes raisons de vivre ?

Qu’on n’interprète pas ces maximes comme un recours désespéré et un refuge dans l’abdication et l’impassibilité de la mort. Une telle attitude de bravoure et d’espérance n’est point une bravade,

[188]

pas plus qu’un calcul où seraient pesées les chances d’intimidation à l’égard de l’ennemi ou les prévisions de revanche future pour les descendants des victimes. Il s’agit essentiellement d'une loyale attitude, indépendamment des éventualités que sans doute il n’est pas défendu de supputer, mais qui ne sauraient constituer la valeur absolue de la décision à prendre et le caractère obligatoire des risques à courir. Pas plus que la préoccupation des intérêts matériels et politiques ne suffit à humaniser pleinement la vie des personnes et des peuples, l’évaluation des chances de succès ne saurait normalement justifier l’intervention offensive de la force ni acquérir une évidence d’échec définitif qui vaudrait pour empêcher toute défensive préalable.

C’est dans cet esprit que le culte de la patrie, loin de briser l’unité du genre humain et de contredire la valeur universelle et unitive de la religion, essentiellement supra-nationale, s’accorde profondément avec ce principe d’unité dans la diversité qui anime et vivifie l’ordre spirituel tout entier.

Ainsi, de proche en proche, nous nous dégageons de la déraisonnable et criminelle emprise d’un totalitarisme matérialisant, faussement unifiant et brutalement destructeur de toutes les valeurs proprement humaines et divines. Mais aussi se révèle peu à peu le secret de la seule vérité pacifiante, féconde, béatifiante : *beati mites et pacifici,* cette paix, qui répond au vœu profond de ce que Tertulien nommait « l’âme naturellement chrétienne de l’humanité », n’est obtenue que dans la mesure où se pratique sincèrement le précepte de la nouvelle loi : « cherchez d’abord le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît », un surcroît qui ne peut être atteint que

[189]

quand on vise un bien supérieur à lui-même, dans la charité et la paix ; car, selon la devise que vient de se donner Pie XII, la paix est le fruit de la justice : *opus justitiæ pax.* Et la justice n’est complète que dans et par l’amour.

Ce « surcroît », certes, n’est point négligeable ; il est même indispensable pour que des misères imméritées et des oppressions extrêmes ne rendent pas pratiquement impossible la vie de l’esprit et la pratique des vertus. Et c’est pourquoi les œuvres d’équité sociale et de charité universelle sont prescrites à tous avec une insistance et une rigueur qui ne seront jamais surpassées ni même égalées en dehors du premier commandement : *quaerite Deum et justitiam ejus.* Et de même que, selon la profonde doctrine d’Aristote, le plaisir, la joie, la félicité ne sont obtenus dans leur plénitude que si on ne les cherche pas directement en eux-mêmes et pour eux seuls, mais sont goûtés d’autant mieux qu’ils surviennent comme la fleur d’actes bons et désintéressés, de même l’ordre bienfaisant de la cité terrestre, la prospérité expansive de l’entière société humaine ne sont concevables et durablement accrus que dans la mesure où s’instaure en eux cette active tranquillité d’une communauté d’efforts et d’émulation, au service des corps souffrants et des âmes besogneuses de lumière et d’aide.

3. Réponse aux objections contre la possibilité  
progressivement réalisable de la vraie paix.

[Retour à la table des matières](#tdm)

« Mais, objectera-t-on sans doute, comment cet idéal pourrait-il se réaliser sans entraîner des

[190]

conséquences extrêmes aussi désastreuses quoique autrement que celles d’une lutte sanglante et destructrice pour la vie ? Est-ce que l’excessive multiplication des hommes sur notre terre, déjà surpeuplée, n’amènerait pas une pénurie meurtrière, des conflits de voracité ou tout au moins une extermination par la famine générale ? ou faudrait-il que la science inventât des aliments synthétiques ? ou construisît de nouveaux continents flottant sur les océans ? » — Ne nous alarmons pas si vite. Qu’on se demande ce qui aurait pu arriver si, au lieu de sacrifier des dizaines de millions de vies et de santés humaines, les valeurs présentes et futures qu’elles auraient représentées et produites, les trillions de dépenses en armements et en destructions qu’a coûtés la Grande Guerre, sans parler des souffrances et des deuils incalculables, oui, demandons-nous ce qui serait advenu, pour le bien de l’humanité, pour le soulagement des cœurs, pour le *sursum* humain, si ces immenses efforts, si ces immenses dépenses qui ont été moins que stériles avaient été consacrées à des œuvres de progrès scientifiques, d’améliorations sociales, de mise en valeur des ressources improductives, à l’assainissement matériel et moral, à l’éducation des intelligences et des volontés, à l’apostolat de la vérité et de la charité. Et quelle n’est pas la responsabilité de ceux qui rendent nécessaires la continuité, l’aggravation d’un ruineux armement, plus indispensable que jamais, d’un durcissement des volontés contre un terrorisme systématique. Cette course à l’abîme, c’est cela qui aurait dû paraître chimérique, impensable même, alors que se présentaient tant d’heureuses possibilités d’un large esprit de

[191]

compréhension, de coopération et de respect mutuel ; si les peuples et leurs gouvernants s’étaient engagés dans cette voie, la face du monde humain et même de la géographie humaine serait-elle la même que celle qui se montre à nous sous tant de larmes, de sang, de souffrances, d’inquiétudes ?

Et puis ne reste-t-il pas tant de contrées, tant de ressources à mettre en valeur, tant d’inventions indéfiniment possibles pour améliorer la production et la distribution des biens nécessaires à la vie, alors que nous déplorons l’abondance et la destruction à côté des indigences et des inactions ? Belle tâche pour les techniciens et les économistes du présent et de l’avenir ! Mais ce n’est point là que réside l’essentiel. S’il est trop vrai que, du point de vue égoïste ou grégaire dans lequel nous placent l’avidité des jouissances, le scientisme utilitaire et l’esprit d’accaparement, d’usure et de domination, les appétits restent insatiables, toujours inassouvis, toujours jaloux el plus malheureux dans cette richesse besogneuse que les vrais pauvres, le secret de l’ordre humainement conforme à notre vraie nature et à notre destinée est ailleurs et plus haut : il se trouve dans une disposition d’esprit et de volonté entièrement différente de celle ardeur passionnée pour ce qui assujettit l’homme à ce qui ne pourra jamais le contenter même en ce monde, à ce qui lui ferme l’accès des biens seuls rassasiants dès à présent et seuls donnant des arrhes déjà infiniment précieuses des réalités futures, *sperandarum substantia rerum.*

Il peut paraître étrange, il a paru perfide à beaucoup d’offrir ce qu’on a nommé un mirage, un opium ; et cependant tout l’effort le plus critique

[192]

de la raison, toutes les implications de la philosophie la plus cohérente, toute l’expérience morale et spirituelle confirment ce réalisme paradoxal, — à la condition qu’il soit compris à fond et pratiqué avec une sincérité désintéressée. Il ne suffit pas, en effet, pour triompher des conceptions inhumaines d’un totalitarisme au nom cruellement trompeur, de faire appel à un vague idéal, à la souveraine dignité des personnes humaines, à une impassibilité qui cherche à se confondre avec un détachement et une sorte de pitié orgueilleuse et impersonnelle ; car ce qui est vrai, subsistant, efficace, c’est une certitude concrète, une bonté agissante, une conviction de fait que la personne elle-même ne se développe que par la tempérance, par le dévouement aux autres, par le service, héroïque s’il le faut, et l’union au vivant principe de toute vérité et de tout bien.

Nous avons indiqué pour quelles causes profondes tous les États qui se réclament d’une conception totalitaire sont entraînés à proscrire l’universalisme humain et chrétien, malgré les inconvénients et l’affaiblissement politique qui en résultent pour eux. Nous avons à constater pour conclure l’effet inverse de ces odieuses leçons : elles contribuent à faire réfléchir les esprits libres et avertis sur le sens authentique et les pleines exigences de ces puissances morales et de ces forces spirituelles qu’on invoque sans se rendre assez compte de leurs origines, des conditions essentielles de leur efficacité et de leur survivance. On s’est reconnu, disions-nous, entre frères de pensée, de cœur, de liberté et de dévouement magnanime. Une union sacrée, plus radicale, plus ins

[193]

truite sur elle-même, plus lente aussi, mais plus solide et plus durable, doit s’approfondir, se justifier à mesure que se comprennent mieux et se sentent plus solidaires dans la vérité les défenseurs des droits sacrés de l'homme, les apôtres des devoirs de justice et de charité à l’égard de toute erreur et de toute souffrance.

C’est ainsi que chacun, en cherchant son bien et en aidant les autres à trouver le leur et à l’aimer dans une telle unanimité, contribue à établir en soi et à procurer à tous cette paix active qui multiplie les efforts, les ressources et les joies, au point de transformer les épreuves et les sacrifices mêmes en source de mérites, d’intime satisfaction et d’indéfinie expansion. C’est là autre chose et mieux que ce que Socrate mourant nommait « un beau risque à courir » : c’est la cité entrevue par Gratry, où tous s'aimeraient, s’aideraient. Et c’est trop beau en effet pour être immédiatement et pleinement réalisable et vécu. Mais du moins ne sent-on pas que, malgré le lourd héritage des déchéances collectives et des fautes personnelles, une telle orientation est celle qui, conforme à ce qu’il y a de primitif dans l’homme où, selon la forte expression de Bossuet, « Dieu a mis d’abord la bonté », reste la ligne même de la civilisation, le but suprême pour lequel il faut lutter, alors même que nous ne pouvons qu’ « y tendre sans y prétendre » ?

Préférerions-nous, fût-ce au prix de succès ostentatoires, participer à ces régimes de force accablante, et respirerions-nous encore dans cette atmosphère où tout se fait par ordre, où toute parole sincèrement personnelle est proscrite, où le bruit des parades et des acclamations étouffe les voix

[194]

vraiment humaines, où les enfants, captés et endoctrinés, se dressent avec mépris contre la foi et les traditions familiales de leurs parents, où, sous l’apparence d'une formidable unité, subsistent les terreurs policières et les odieuses délations attisant les haines, où les gênes et les inquiétudes sont d’autant plus tragiques qu’on reste dans l’ignorance de ce qui se passe ailleurs, dans l’incertitude du lendemain, dans la privation des joies religieuses, dans l’impuissance de porter secours ou compassion aux douloureuses victimes... ? Est-ce là cette grandeur, cette liberté, cette paix, ce bonheur qu’on proclame, en donnant aux mots un sens exactement contraire à celui qu’ils ont pour nous, au point que, pour entendre le langage qu’on nous tient, il faut prendre exactement le contrepied de la signification nouvelle qu’on leur impose ? Qui donc parmi nous réalise entièrement cette paix de mort civique et spirituelle où tant de vies ont sombré dans le désespoir et le suicide ? Et n’avons-nous point tout à tenter, tout à affronter pour éviter de nous soumettre, de nous apprivoiser à cette démission et à ce qui est pire, à cette malsaine exaltation, analogue à l’euphorie contre nature que procurent les poisons excitants et stupéfiants ? Tournons donc toute notre intelligence, toutes nos énergies vers ce bien qu’au fond tous les peuples souhaitent d’un cœur d’autant plus sincère qu’ils en sont plus privés, la paix ; et méditons le pénétrant et sublime enseignement de saint Augustin : ce n’est point la violence qui pacifie ; seul, l’esprit de paix engendre la paix durable et digne de ce nom, *pacem pace, non bello.*

[195]

**Lutte pour la civilisation  
et philosophie de la paix**

CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#tdm)

Personne ne saurait nier aujourd’hui l’ébranlement universel des sociétés sous l’influence des conditions nouvelles de l’existence, en un temps où la confusion des idées, la compétition des intérêts et des ambitions transforment en problèmes mondiaux ce qu’autrefois la difficulté des communications, l’étroitesse des visées, les certitudes qui semblaient acquises limitaient à de lentes, locales et partielles transformations. Il semble qu’à présent il faille voir grand, faire vite, lutter pour l’hégémonie et viser l’infini à travers ce monde qui se rapetisse à mesure qu’on l’étreint davantage et que des aspirations illimitées se heurtent à des proies toujours décevantes. Serait-il donc vrai, ainsi que nous le rappelait la parole de la Sagesse, qu’en augmentant la science et la puissance on accroisse plus encore la douleur et le mal ? Mais la vraie Sagesse dit aussi que si dans cet océan d’amertume on jette la tige d’une plante croissant dans les sables du désert, les eaux les plus âpres s’adoucissent et désaltèrent notre soif. Sans doute cette parabole peut paraître chimérique. Et cependant faudrait-il nous en tenir à la question sans

[196]

réponse que pose un antique livre de l’Inde, non sans provoquer un espoir : « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle jamais ? » Serait-il dit en effet que les passions égoïstes et homicides seront finalement plus fortes que toute générosité, que tout dévouement au bien universel, que tout appel à la justice et à la bonté ? À qui donc appartiendra, même en ce monde, sous une forme militante et toujours éprouvante, l’heureuse et pacifique victoire ? C’est l’Apôtre de l’amour austère et sacrifié qui fournit le mot d’ordre de la lutte plénière pour la seule et vraie civilisation : *haec est Victoria qnae vincit mundum, fides nostra.*

Mais est-ce dire pour cela qu’il faut attendre, dans une béate quiétude et sans résistance au mal, le paradis sur terre des millénaristes de tous les temps ? La consigne et les avertissements sont plus sévères. C’est en luttant contre le vieil homme de chair et de sang, d’orgueil, de violence et de concupiscence résidant au fond de chacun de nous que nous aidons à l’enfantement de l’homme nouveau et de la cité meilleure où, à l’offensive du mal, s’oppose la patience apaisante et secourable. Si, même dans les familles les plus unies, chacun des membres, pour sauvegarder l’union, a parfois l’impression d’y mettre du sien, à plus forte raison dans les relations des personnes humaines et des nations la rigueur des droits, sous l’illusion des susceptibilités, risquerait de justifier parfois l’adage romain, vivement commenté dans le *De Officiis* de Cicéron : *summum jus, summa injuria.*

Non pas certes qu’il faille abdiquer de légitimes exigences et subir passivement le joug d’imprudentes concessions : nous avons vu que c’est le

[197]

contraire qui s’impose parfois. C’est pour cela qu’à la place des exclusives procédures de force, intrinsèquement immorales, facilement abusives quand on se fait juge et partie dans sa propre cause et n’aboutissant qu’à des hécatombes et à des haines inexpiables, l’institution d’une justice internationale pour régler les différends entre les peuples est foncièrement conforme à la véritable humanité et aux requêtes d’une civilisation moins imparfaite, quelles que soient d’ailleurs les précautions à prendre pour assurer l’impartialité, l’équité, la fidélité des sentences et des arrêts prononcés.

Ce qui fait et ce qui fera toujours le mérite des dispositions et des institutions hostiles à une guerre totale ou même aussi à la politique de violence, de bluff, de mauvaise foi, c’est qu’en effet ce qui est déjà difficile à pratiquer pour les simples particuliers dans le conseil de Vauvenargues, « il ne faut pas trop craindre d’être dupes », est plus malaisé et surtout plus dangereux pour les États. Aussi, pour ne pas devenir utopique, ne hâtons pas trop le soulagement, pourtant si désirable, du désarmement, avant d’avoir obtenu les preuves d’un état d’esprit meilleur, de réalités plus pacifiques et de garanties collectives de sécurité. Rappelons-nous ce que nous avons dit des conditions normales de l'interaction et de la symbiose des différentes familles humaines se compénétrant, sans que pour cela les divers États soient autorisés à profiter de la présence de quelques-uns de leurs ressortissants ou de leurs agents chez des peuples voisins pour introduire des ferments de discorde et des revendications politiques. La vraie paix dépend de causes beaucoup plus hautes, beaucoup

[198]

plus morales et essentielles que ces questions de régimes politiques et de frontières ethniques.

\*  
\* \*

Ainsi, sur tous les points litigieux, nous apercevons le caractère positif et bienfaisant de la conception seule vraie, subordonnant toute vie personnelle, sociale, économique, nationale et internationale à une inspiration entièrement opposée aux conflits de race, de prestige, d’organisation bornée à la conquête et à la technique d’un matérialisme évolué. Mais ce qu’il importe de faire comprendre à ceux mêmes qui sont d’accord contre cette matérialisation d'un totalitarisme, foncièrement ressemblant à son frère ennemi le marxisme et la dictature du prolétariat, c’est la nécessité de ne point arrêter à mi-chemin le redressement des consciences et l’essor des esprits vers l’entière vérité et la fin seule salutaire. Car, en cet ordre d’exigences vitales et spirituelles, rétrograder, disions-nous, serait se perdre, rester sur place, quand tout se meut autour de nous et en nous, serait s’annihiler, ne point faire effort et monter, serait tomber en un état pire que celui dont on se croyait libéré.

S’il est vrai, comme nous l’avons montré, que le mouvement ascensionnel de la civilisation ait été suscité, sous la forme morale, politique et matérielle même qu’elle a prise dans nos sociétés contemporaines, par la lente et progressive influence du *sursum* chrétien, il n’est pas surprenant que, dans la mesure où les effets obtenus et les désirs ainsi développés se déracinent ou se détournent de leur principe animateur, un dérègle

[199]

ment se produise et qu’une sorte d’agitation fébrile ou d’atonie consécutive manifeste tous les symptômes d’une aliénation collective ou d’une décadence menaçante. Ainsi qu’on l’a dit avec une spirituelle justesse, certaines idées venues du christianisme qui s’en sont détachées et n’y puisent plus leur sève sont devenues errantes et comme folles. On le remarque assez dans les reproches que se jettent, à tort ou à raison, des familles d'esprits se réclamant encore de l’Evangile et qui ne savent plus en garder l’inspiration harmonieuse, toujours équilibrée jusqu’en ses plus extrêmes audaces. Mais la leçon même que donnent les événements résultant de celte double maladie des intelligences et des volontés, en servant d’avertissement et de sanction, offre une occasion d’énergique relèvement pour qui sait comprendre et agir.

Peut-on constater dans les circonstances critiques que traverse l’humanité quelques signes prémonitoires ou ébauchés d’une renaissance ou d’un accroissement de cette sagesse et de cette générosité allant jusqu'au bout de leur rôle, vertus sans lesquelles la convalescence et la progression de In vie normale ne paraîtraient plus possibles ? Il semble en effet (et nous avons déjà pu le constater) que de favorables indices précurseurs soient à signaler. Et puisque c’est d’un point de vue philosophique et en sondant les sources vives de la pensée et de l’action conjointes dans la vérité et la rectitude totale que nous cherchons à discerner et à promouvoir les attitudes et les efforts indispensables au salut de la paix et de la civilisation, il est naturel de signaler combien en tous les do-

[200]

maines les esprits se tournent, comme par un sûr instinct de conservation, vers les vérités universelles du christianisme. C’est là un ralliement qui ne porte pas seulement sur l’orientation partielle et qu’on avait pu croire restreinte aux réalités politiques d’un certain pays, alors cependant qu’il s’agissait au fond d’un ordre spirituel à revivifier ; il s’agit, dans la société humaine tout entière, d’une reconnaissance des vérités normales et des liens réels qui doivent associer tous les hommes, tous les peuples, croyants et incroyants, cultivés ou encore à demi incultes, pour une œuvre de sincérité, de foi, d’équité loyale, forme de chevalerie digne des temps futurs et d’autant plus ardemment souhaitable qu’elle semble plus loin de nous. Ne nous faisons pas d’illusion, c’est à chacun de commencer. Il n’y aura de paix extérieure qu’au prix d’une intime pacification des âmes, cherchant à se maîtriser par la modération des troublants désirs. Et cette « tranquillité de l’ordre » qui, selon saint Augustin, définit la seule vraie paix, ne peut régner dans les États et entre les peuples qu’au prix de cette bonne et active volonté se répandant de chacun à tous et de tous à chacun. La paix est une réalité d’ordre moral plus encore que de conventions prudentes et de force coercitive. *Quid leges sine moribus ?*

La paix ne peut être que dans les cœurs et les intelligences avant et afin d’être dans les faits, les traités et les mœurs internationales. La paix est une victoire sur soi, elle n’existe que par la bonne volonté conforme à une vertu intérieure, à une justice qui résume en elle la tempérance, le courage et la générosité, comme l’indiquait déjà

[201]

Platon qui taisait de ces vertus la condition et l’expression de l’ordre rationnel et de la sagesse accomplie. Ne pas croire que le verdict sévère porté contre les totalitarismes doive nous inspirer une animosité contre les fauteurs d’une telle énormité. Comme la plupart de nos soldats de 1914 qui, loin d’être les hérauts de la guerre « fraîche et joyeuse », puisaient leur esprit de sacrifice dans la souffrance morale du combat et dans l’espoir de « tuer la guerre », comptons surtout sur la force finale de la vérité qui peut, sous deux formes, faire cesser le cauchemar des carnages menaçants. Il se peut en effet que dans les États où sévit un régime contre nature surgissent des difficultés intestines, d’ordre économique, politique, moral, servant spontanément de frein et de sanction qui mettent un terme à des expériences inhumaines ; il se peut aussi que, par l’ascendant progressif de la raison et par de salutaires réflexions, un esprit d’équité soit enfin reconnu comme le plus capable d’assurer la grandeur et la prospérité d’un peuple repris au milieu même de ses succès décevants par la nostalgie des vertus et des joies perdues.

\*  
\* \*

Comment pourrait-on assurer l’équilibre toujours en mouvement de notre humanité itinérante sans tenir compte à la fois de la motion initiale et constante et de la destination finale à laquelle cette aspiration primitive doit tendre en usant fidèlement des appels de la conscience, des attraits et des secours qui lui sont proposés ou infusés ? Et pour écarter tout reproche de chimère ou d’as

[202]

servissement, remarquons bien qu’il n’est pas nécessaire, pour remplir toutes ces conditions, de posséder d’abord une connaissance explicite, ni surtout une science abstraite et théorique de cette motion normale, de cette aspiration pleinement définie, de cette destination effectivement indéclinable ; car il est toujours possible d’y obéir et d’y aboutir lorsque, sans savoir nommer ou discerner ces dispositions de l’intelligence et de la volonté, on suit la lumière sans pécher contre l’esprit, on pratique les devoirs d’équité et de bonté sans savoir expressément qu’en demeurant équitable, qu’en devenant miséricordieux et de plus en plus humain, on accomplit la loi, on sert Dieu, on entre dans la vie éternelle. N’est-ce point Leibniz qui, faisant écho à l’Évangile, disait qu’aimer et servir l’humanité autant que possible en tous ses membres équivaut à aimer Dieu, comme si on le vêtait, on le soignait, on le glorifiait lui-même ? Dans la mesure où cette vérité stimulante deviendrait une habitude morale, développée dans toutes les consciences, afin de donner cours à l’inclination congénitale des cœurs et des raisons et afin de ne laisser aux passions égoïstes que l’élan utile pour que chacun comprenne ce qu’est aimer le prochain comme soi-même, les sociétés humaines s’enrichiraient d’une variété dans l’unité au point que chaque personne, selon son vœu le plus secret, donnerait et recevrait la joie et la sécurité qu’éprouvent les fils jouissant mutuellement de tous les biens et de tous les échanges d’affection, de talent, de libres initiatives dans la maison de leur père.

Il faut avouer qu’une telle vision ne sera jamais

[203]

entièrement donnée à aucun siècle, à aucune société sur terre. Mais si nous avons dépeint les conséquences extrêmes d’une conception de force et de proie, combien plus, symétriquement, il est rationnel de déployer en esprit le tableau de ce que serait une humanité usant de la liberté avec entière fidélité à l’intime loi de sa croissance et de son plein épanouissement. La philosophie doit sans doute tenir compte des faits, des fautes mêmes, des déchéances à subir ou à compenser, sans prétendre ignorer ce que la morale réprouve et ce que l’expérience impose à notre patience, à nos pardons, à nos expiations. Mais il ne sera jamais vrai que la nature soit entièrement corrompue, ni qu’il y ait, pour les individus ou les nations, une prédestination au mal. Ce qui serait faux, ce serait aussi de borner nos regards, nos jugements, nos plans constructeurs ou réformateurs à cet entre-deux où, dans la confusion de ce monde, tout est constamment mêlé de bien et de mal. Mais même si ce provisoire doit durer autant que l’humanité en ce monde, il est légitime et profitable de tendre à l’amélioration de cet état éprouvant et de nous encourager par la perspective anticipée de ce que peut, de ce que doit être une société réconciliée avec elle-même : *beata pacis visio,* espoir que ce qui doit être, dans le domaine idéal de l’obligation, est aussi, dans le domaine de la pure vérité ultérieure au temps, ce qui sera.

\*  
\* \*

On a senti de plus en plus le besoin, la légitimité, l’utile enrichissement d’une coopération qui,

[204]

confrontant les compétences, les méthodes, les doctrines, a brisé les cadres trop étroits et les intolérances incompréhensives là même où l’impossibilité des accords immédiats laisse, au cœur des sciences et dans les essais de synthèses philosophiques, des fissures qui semblent non seulement provisoires mais constitutives et, par là même, libératrices. Et voici que reparaît, avec un caractère plus impérieux et plus réaliste, cette affirmation d’une transcendance qui est la condition du progrès.

Pour qui considère avec une implacable sérénité les déclamations et les violences des doctrines et des régimes fondés sur l’exclusion absolue des droits de la conscience et de l’esprit, il n’y a dans cette arrogance d’hommes sans culture, si avisés, si redoutables qu’ils puissent être, qu’une erreur radicale, qu’une déviation foncière, perversion qui tend par une secrète logique à cette maxime qui est celle de la méchanceté pure : *oderint dum metuant,* la haine soit, pourvu que règnent la crainte et le terrorisme.

Encore une fois, nous ne jugeons pas les hommes, nous jugeons les idées, les systèmes, les sentiments, les actes qui, dans une causalité réciproque, résultent les uns des autres. Mais la réserve que nous devons observer à l’égard des personnes ne doit pas nous faire ignorer ou absoudre le faux et le mal. Et nous ne devons pas oublier que si, dans les réalités contingentes du devenir, l’absolu du mal n’existe pas et qu’il y a toujours quelque place à des inconséquences ou à des retours favorables, il subsiste cependant, comme le remarquait Carlyle, une différence absolument absolue entre ce qui

[205]

entraîne une condamnation sans rémission et ce qui s’inspire de la vérité et du bien cherchés pour eux-mêmes. Et c’est là une de ces certitudes nécessaires à rappeler et à maintenir en notre temps où elle est plus oubliée et niée qu’au siècle où Malebranche disait déjà : nous n’avons plus de serres pour tenir la vérité.

Il s’agit donc, en tout temps et en toute occasion, de l’esprit qui doit nous inspirer, de l’orientation vers laquelle, à travers les déficiences et les incertitudes (et même dans le cas où, comme on l’a répété, il est plus difficile de discerner le véritable devoir que de l’accomplir), nous avons à marcher fidèlement comme vers l’étoile polaire de la civilisation, et, même si cet astre est voilé par les nuages et les brouillards, de nous fier à l’obscure boussole de la conscience et de la bonne volonté. C’est à cette condition que la paix authentique, intérieure et extérieure, est obtenue, selon la promesse faite aux hommes de droiture et de bon vouloir.

\*  
\* \*

Une telle conclusion ne s’inspire pas seulement d’un désir, d'un sentiment, d’une expérience ; elle est aussi et même essentiellement la conclusion rigoureuse d’une enquête philosophique et d’une doctrine intégralement et pleinement rationnelle et raisonnable. Mais pour qu’on ne puisse accuser cette recherche spéculative de déserter l’œuvre urgente d’une active défense de la civilisation, et pour concourir à surmonter efficacement les violences et les perfidies dont toute société humaine est menacée, il a semblé utile et même nécessaire

[206]

de reprendre en sous-œuvre tout l’examen des causes et des effets, tout le débat sur la hiérarchie des valeurs, tout le problème des fins réellement et inéluctablement proposées à la liberté, en conformité avec l’indestructible et inchangeable nature humaine.

Il y a plus encore : dans les requêtes ou les motions qui de fait travaillent les hommes, conditionnent l’histoire, constituent la destinée de l’humanité, il n’y a pas rien qu’un ordre naturel à suivre et à développer harmonieusement. Si en effet cette nature a subi quelques dégradations héréditaires, si, portant en elle des appels contradictoires en bas et en haut, elle met en chaque homme comme deux hommes ennemis, en chaque peuple des luttes intestines ; si l’aspiration de l’être spirituel que porte tout homme en soi peut ou bien chercher cet infini en sa propre suffisance, ou bien répondre à une vocation plus haute offerte à tous au prix d’une victoire de l’humilité et de la charité sur l’orgueil et l’égoïsme, alors surgit, pour la philosophie et pour la civilisation, un problème ultérieur qu’il est légitime de poser et indispensable de résoudre, sinon tout serait insuffisant et même faussé, ainsi qu’il en serait dans un calcul où l’on aurait négligé, éliminé une donnée positive, un élément essentiel.

Pour qu’il n’en soit pas ainsi, pour que nous n’ayons pas un jour à dire, en tant que peuple ou en tant que personne : *ergo erravimus,* il faut et que notre spéculation et que notre attitude personnelle ou sociale fassent effectivement entrer en ligne de compte cette question préparée et même imposée par l’enquête philosophique et par les

[207]

réalités historiques. Et c’est l’intégralité même de ces aspects que nous avons eu à cœur de mettre en évidence parce que d’aucun des points de vue partiels qu’on isole si souvent le problème ne saurait être entièrement compris et aucune voie particulière ne pourrait aboutir à la solution sûrement et durablement apaisante.

Les chefs responsables de la conduite des États ont besoin de connaître la mentalité particulière aux divers peuples dont ils sont entourés, les tendances que développe en eux l’éducation publique, le genre de philosophie et les méthodes d’action dont ils se trouvent imprégnés ; mais surtout il est essentiel que les hommes d’État, pour mériter ce titre et cette fonction, se rendent compte des conditions indispensables à l’ordre, à la concorde, à la prospérité matérielle et morale, telles que les exigent les lois de la nature humaine et le degré de civilisation toujours à compléter. C’est pourquoi nous avons insisté et sur les méprises et sur les devoirs actuels qui nous mettent en face d’options décisives. Il ne suffit pas de conventions passagères ni même de bonne volonté partiellement sincère. Il faut absolument puiser aux sources les plus profondes de cette paix qui est une vertu résumant toutes les autres, de cette paix que le monde ne peut donner et assurer à lui seul, de cette paix que Celui qui porte le nom de *Princeps pacis* a léguée à l’humanité comme le signe de son esprit, comme le nom terrestre, l’ébauche et le pressentiment de la béatitude.

Aidons nos espoirs et nos courages avec la belle allégorie que nous présente, dans le célèbre tableau de Sandro Botticelli, Pallas apaisant le centaure.

[208]

Retrouvée naguère à Florence dans un grenier du palais Pitti où on l’avait peut-être cachée pour la soustraire au bûcher qu’avait allumé le zèle contre la renaissance païenne, cette peinture qui sous son aspect mythologique est d’une inspiration si chrétienne et si humaine, manifeste non seulement la force triomphante de la pure pensée, mais l’attrait souverain de la beauté et de la douceur plus compatissante encore que menaçante. La déesse sans doute s’appuie d’un côté sur sa splendide armure, mais, parée de fleurs et de lianes, elle se penche avec une sereine confiance vers le monstre qu’elle touche de sa main droite désarmée ; et lui-même, comme mû par une évidence intérieure, n’esquisse aucune résistance : c’est du dedans qu’il se sent maîtrisé, parce qu’il est intérieurement forcé de reconnaître une vérité plus forte que la force, une grâce plus belle que la beauté.

[209]

TABLE DES MATIÈRES

[210]

[211]

TABLE DES MATIÈRES

Introduction [5]

Chapitre I. Perspectives liminaires. Complexité de l'enquête [13]

a) Pourquoi le problème est difficile à poser [13]

a) Les paradoxes et les obstacles à surmonter [14]

a) Fallacieuses ambiguïtés à dénoncer [18]

a) Instabilité des rassemblements opposés [25]

a) Dispositions et réserves équitables servant de directoire à notre combat pacifique [29]

Chapitre II. Les positions affrontées [37]

1. Les soi-disant régimes totalitaires [38]

Aspects extérieurs du totalitarisme [41]

Sources idéologiques du totalitarisme [42]

Sources vitales et raciales [45]

Déploiement des conséquences conformes aux principes du totalitarisme [47]

Le totalitarisme vu du dedans [51]

Vue synthétique de l’idéologie et du comportement totalitaires [57]

2. Les soi-disant régimes de liberté [66]

Régimes libéraux vus du dehors sous diverses dénominations [66]

Variantes abusives de la liberté [69]

Edulcorations corruptrices des régimes de liberté [71]

Les régimes de liberté scrutés en leur essentielle inspiration [73]

Double résumé des attitudes confusément mêlées et nécessité de déceler les thèses exclusives l’une de l’autre [78]

Double inviabilité des régimes en conflit [81]

[212]

Chapitre III. Confrontation foncière [87]

1. Le grand duel [88]

2. Arbitrage philosophique sur le fond du débat [94]

3. Libération rationnellement nécessaire de l’immanentisme [99]

4. Analogies civilisatrices [103]

Chapitre IV. Principes, conditions et applications d’un authentique esprit de paix [113]

1. Que vaut la formule : les peuples ont le droit de disposer d’eux-mêmes [115]

2. Respectabilité et protection des petits états [129]

3. Droit à l’expansion et devoir d’équité [132]

Sophisme radical de confusion [145]

Précautions légitimes et défenses nécessaires [147]

Promotion de la conscience morale et religieuse [150]

Chapitre V. L’inspiration supérieure de l’esprit de paix [157]

1. Raisons qui rendent plus intelligible et plus urgente l’influence du ferment chrétien [162]

a) Besoins accrus par la civilisation scientifique, procédant de la stimulation chrétienne, mais devenant dangereuse et décevante sans la fidélité aux mœurs chrétiennes [163]

b) Insuffisance des succédanés idéalistes et monistes [166]

c) Le sursum social et moral issu du christianisme devient, si on le détache de son principe animateur, un grand risque de perturbations, d’ambitions déviées de leur plan et de désordre révolutionnaire [177]

d) Inversement, devant un conformisme, plus préoccupé de la lettre et des situations acquises que de l’esprit et des adaptations généreuses, surgissent des besoins et des efforts de rénovation dont il est utile et fécond de tenir compte [179]

2. Les adaptations nécessaires, les conciliations et les suprêmes devoirs [183]

3. Réponse aux objections contre la possibilité progressivement réalisable de la vraie paix [189]

Conclusion [195]

3111. — Imprimerie Jouve et Cle, 15, rue Racine, Paris. — 5-39

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE

ACHILLE-DELMAS (F.), médecin des asiles et BOLL (M.). *La Personnalité humaine. Son analyse* (7e mille).

APERT (Dr), médecin de l’Hôpital des Enfants-Malades. *L’Hérédité morbide* (5e mille).

AVENEL (Vicomte Georges d’). *Le Nivellement des Jouissances* (5e mille).

BALDENSPERGER (F.), correspondant de l'institut, professeur à la Sorbonne. *La Littérature* (6e mille).

BERGS0N, POINCARÉ, Ch. GIDE, etc., *Le Matérialisme actuel* (13e mille).

BINET (A.), directeur de Laboratoire à la Sorbonne. *L'Âme et le Corps* (13e mille).

BINET (A.). *Les Idées modernes sur les enfants* (33e mille).

BOHN (Dr G.). La Naissance de l’Intelligence (40 gravures) (9e mille)

BONAPARTE (Marie). *Guerres militaires et guerres sociales*.

BOUTROUX (E.), de l'institut. *Science et Religion* (26e mille).

BOUTROUX (E.). *Morale et Religion* (4e m.)

CLAPARÈDE (Dr E.), professeur à l’Université de Genève. *Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers ?* (17 fig.) (11e mille).

DAUZAT (Albert), docteur ès lettres. *La Philosophie du langage* (7e mille).

DEWEY (John), professeur de Philosophie, *Comment nous pensons*.

GAULTIER (Paul), de l'institut. *Leçons morales de la guerre* (5e mille).

GUIGNEBERT (C.), professeur d'Histoire du Christianisme à la Sorbonne. *L'Évolution des Dogmes* (8e mille).

HACHET-SOUPLET (P.), directeur de l'institut de Psychologie. *La genèse des Instincts*.

HUBERT (René), agrégé de Philosophie. *Les Interprétations de la guerre*.

JAMES (William), de l'institut. *Philosophie de l’expérience* (10e mille). <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030614369>

JAMES (William). *Le Pragmatisme* (12e m.). <http://classiques.uqac.ca/classiques/james_william/pragmatisme/pragmatisme.html>

JAMES (William). *La Volonté de croire.* (9e m.) <http://classiques.uqac.ca/classiques/james_william/volonte_de_croire/volonte_de_croire.html>

JANET (Dr) Pierre, de l’Institut, professeur au Collège de France. *Les Névroses* (12e mille). <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.jap.nev>

JANET (Dr) Pierre, *La Médecine psychologique*. (5e mille).

JOLY (Henri), de l'institut. *Le droit féminin*.

JOUSSAIN (A.), agrégé de Philosophie. *Les sentiments et l’intelligence*.

JOUSSAIN (A.). *Les passions humaines*.

LASKINE (Edmond), agrégé de l’Université, *Le Socialisme suivant les peuples*.

LE BON (Dr Gustave). *Psychologie de l’éducation* (32e mille). <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.leg.psy1>

LE BON (Dr Gustave). *La Psychologie politique* (20e mille).

LE BON (Dr Gustave). *Les Opinions et les Croyances* (18e mille). <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.leg.opi>

LE BON (Dr Gustave). *La Vie des Vérités* (12e mille).

LE BON (Dr Gustave). *Enseignements psychologiques de la Guerre* (36e mil**le).** <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.leg.ens>

LE BON (Dr Gustave). *Premières conséquences de la Guerre* (29e mille). <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.leg.pre>

LE BON (Dr Gustave). *Hier et Demain, Pensées brèves* (12e mille ». <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.leg.hie>

LE BON (Df Gustave). *Psychologie des temps nouveaux* (13e mille). <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.leg.psy4>

LE BON (Dr Gustave). *Le déséquilibre du Monde* (11e mille). <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.leg.des>

LE BON (Dr Gustave). *L’évolution actuelle du monde* (8e mille).

LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. *Savoir* (12e mille).

LE DANTEC, *L’Athéisme.* (22e mille).

LE DANTEC, *Science et Conscience.* (11e mille)

LE DANTEC, *L’égoïsme*. (16e mille)

LE DANTEC, *La science de la vie*. (9e mille)

LEGRAND (Dr M.-A.). *La longévité à travers les âges.*

LOMBROSO. *Hypnotisme et Spiritisme* (14e mille).

MACH. La Connaissance et l’Erreur (7e mille).

MAXWELL (J.), procureur général à Bordeaux. *Le Crime et la Société* (7e mille).

MAXWELL J.). *La Magie* (5e mille),

MAXWELL (J.). *La divination*.

MAYER (Lt-Colonel Émile). *La psychologie du commandement*.

MUNSON (Colonel Edward L.). *Le maniement des hommes*.

NAUDEAU (Ludovic). *La guerre et la paix*.

PAULHAN (Fr.), correspondant de l’institut. *Les Transformations sociales dos sentiments*.

PERRET, Dr MAZEL et Dr NOYER. *L’orientation professionnelle.*

PICARD (Edmond), Sénateur. *Le Droit pur* (10e mille).

PICARD (E.). *Les Constantes du Droit*.

PIÉRON (H.), Me de Conférences à l’École des Hautes Études. *L’évolution de la Mémoire* (6e mille.).

RAMSAY MACDONALD (J.), *Le Socialisme et la Société*.

REY (Abel), professeur à la Sorbonne. La *Philosophie moderne* (16e mille).

REY (Abel). *Le retour éternel et la philosophie de la physique*.

RIGNANO (E.), correspondant de l'institut, *La mémoire biologique*.

SECONO (J.). *Le problème du génie*.

SECONO (J.). *L’Imagination*.

SIMART (Maurice). *Interprétation de monde moderne* (4e mille).

VASCHIDE (Dr). *Le Sommeil et les rêves* (8e mille).

VILLEY (Pierre), professeur agrégé de l’Université. *Le Monde des aveugles* (7e mille).

VILLEY (Pierre). *L’Aveugle dans le monde des voyants*.

Hemmerlé, Petit et Cie, 18787-5-39.